

Miryam Haddad

Revue de presse
Press review

Témoignages

Paroles d'artistes syriens en France : «Il faudrait faire un musée dans la prison de Sednaya»

Article réservé aux abonnés

En exil depuis des années, ou franco-syriens, le dessinateur Najah Albukai, l'artiste visuelle Bissane Al-Charif et la peintre Miryam Haddad réagissent aux événements qui secouent leur pays.



Depuis la chute du dictateur, ces trois artistes syriens, opposés au régime de Bachar al-Assad, se retrouvent en position de spectateurs fascinés assistant à distance par le truchement des écrans à l'ouverture d'une nouvelle ère qui semblait inimaginable il y a encore quelques semaines. Libération a interrogé le dessinateur Najah Albukai, l'artiste visuelle Bissane Al-Charif et la peintre Miryam Haddad pour qu'ils nous racontent comment ils vivent ces événements si loin, si proches.

«Faire tomber les statues, casser les portraits, c'est nécessaire»

Najah Albukai, graveur et dessinateur syrien, né à Homs en 1970. En France depuis 2017.

«Cette semaine, j'enchaîne les interviews mais dès que je peux je cherche des vidéos pour voir ce qu'il se passe en Syrie, je regarde les envoyés spéciaux de CNN, des médias arabes et les journalistes syriens qui peuvent enfin travailler. Et je vois de bonnes nouvelles. On découvre qu'à Qardaha, la ville natale et le fief de la famille Assad, si riche et puissante, il y a des gens pauvres et ordinaires, des gens qui étaient eux aussi opprimés. Je suis rassuré par le fait que les rebelles du groupe islamiste Hayat Tahrir Al-Sham (HTS) ont promis de respecter les minorités. Pour l'instant ce qui m'inquiète davantage, ce sont les bombardements d'Israël [l'armée israélienne a mené plus de 300 raids aériens en Syrie au lendemain de la chute d'Assad et lancé une incursion au Golan, ndlr]. Dans leur démonstration de force, on a peur qu'ils cherchent à provoquer les Syriens pour qu'à la moindre réplique la situation empire. Il faut laisser les Syriens tranquilles, arrêter cette humiliation. «Depuis un moment déjà, je dessine des Syriens avec des statues d'Assad juste à côté. Car ce régime a utilisé les images et les statues pour faire peur à la population. Faire tomber les statues, casser les portraits, c'est nécessaire tout en étant burlesque : cela montre le besoin de liberté du peuple. En revanche, brûler le tombeau du père de Bachar al-Assad, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée. J'aurais préféré qu'on transfère sa sépulture, comme pour Franco. En fait, je me rends compte que je dessine depuis dix jours des prisonniers qui sortent des prisons, je dessine aussi un homme avec un poisson. Le poisson symbolise l'exil. Quand un poisson sort de l'eau, il n'a plus d'oxygène, il est asphyxié, un peu comme moi. Je regarde d'ailleurs souvent les poissons sur les étals des marchés.

Malheureusement, je ne peux pas retourner en Syrie car j'ai un statut de réfugié, je pourrais perdre tout ce que j'ai construit en France. Mais on a tellement envie de participer à ce qu'il se passe. C'est une nouvelle ère qui s'ouvre ; mes cousins qui vivent aux Pays-Bas ont pu rentrer en Syrie. Aujourd'hui, mon devoir en tant qu'artiste, c'est de témoigner. Et j'ai de l'espoir. On n'est plus à l'époque de Daech et des talibans, les gens sont fatigués. Même Abou Mohammed al-Joulani semble avoir changé. Les jeunes ont commencé à nettoyer les murs, à faire des fresques et à casser les statues. Pour moi, ce sont comme des performances d'art contemporain, c'est à la fois humain et artistique. Il faudrait garder toutes ces vidéos et en faire un musée avec des archives, des documents et des photographies dans la prison de Sednaya. Oui, il faudrait en faire un musée pour la mémoire du peuple syrien, pour la vigilance des générations futures.»

«J'ai besoin de restaurer la mémoire de mon pays»

Bissane Al-Charif, artiste visuelle et scénographe franco-palestino-syrienne, née à Paris. A vécu à Damas dès l'âge de 4 ans. Installée à Paris depuis 2013

«Ce qu'il se passe est bouleversant, je regarde les infos 24h /24, branchée à mon ordinateur avec mon mari, syrien lui aussi. Au début quand on a appris la nouvelle, cela a été une joie immense. On s'est tous retrouvés place de la République à Paris. Pour la première fois, on voyait de la joie dans les yeux des Syriens qui sont en France depuis dix ans pour la plupart. On s'est embrassés, cela nous a redonné un peu de force. Tous ceux qui se sont opposés à ce régime ont su pourquoi et tout ce qu'Assad a fait à son peuple... Les prisons vues à la télévision, c'est pire que ce que l'on avait imaginé... C'était très émouvant car depuis cinq ans, on se sentait tous totalement impuissants, on ne savait plus quoi faire.

«Mais ce rassemblement n'a duré qu'une journée. Plein de questions arrivent désormais. Bachar al-Assad est en exil en Russie, c'est une honte. On voudrait qu'il paye. Je suis paralysée, je n'arrive plus à travailler. Pourtant il faut continuer à travailler en France et aussi trouver sa place là-bas. On a tous envie d'avoir un rôle en Syrie. Le pays a besoin de nous. Mais comment ça peut se réaliser et quand ? Dans In Ten Years, une vidéo que j'ai réalisée en 2014, actuellement présentée au Mucem dans l'exposition "Revenir", je demande à des femmes comment elles voient leur vie dans dix ans. Cette vidéo prend un nouveau sens à la lumière des événements. Je n'aurais jamais imaginé cela. En tant qu'artiste et activiste, ce sur quoi je travaille ne sert finalement pas à rien. J'ai besoin de restaurer la mémoire de mon pays et de ne pas être dans l'imagination d'un pays qui n'existe plus. Je pense à Damas où sont tous mes souvenirs. Ma fille est française, je ne peux pas l'arracher à sa vie ici. Cependant l'avenir est flou, on a besoin de temps.»

«En Syrie, les artistes ne manquent pas»

Miryam Haddad, artiste peintre, née à Damas, vit à Paris depuis 2012

«Nous vivons un moment inoubliable. Tout le monde se souviendra de cette période intense. On est à la fois heureux et inquiets. Pour ma génération, qui n'a jamais connu autre chose que le régime de Bachar al-Assad, c'est un sentiment nouveau que nous découvrons. Quand j'ai appris qu'il n'était plus là, j'ai senti quelque chose comme de la liberté. Aujourd'hui toutes les portes sont ouvertes, pour le meilleur et pour le pire... D'une part, Israël en profite pour avancer dans le territoire et d'autre part, les gens qui dirigent actuellement le pays ne sont pas vraiment ceux avec qui on voudrait avancer : quel cauchemar de découvrir le drapeau avec la chahada [profession de foi] islamique à côté du drapeau syrien lors de l'allocution de Mohammad al-Bachir, le Premier ministre transitoire !

«Il faut que nous soyons unis pour dire non. Ce qu'il s'est passé en Irak ou en Syrie n'est pas le futur que l'on cherche. Les mélanges humains et l'histoire font la richesse de la Syrie. Nous avons besoin d'un état solide, d'une séparation entre la religion et l'état ainsi que d'une égalité totale entre les hommes et les femmes dans tous les domaines. J'ai pour ma part la double nationalité car je suis restée en France après mes études aux Beaux-Arts et, depuis que je suis partie de Syrie, je caresse ce rêve de reconstruire mon pays notamment dans le champ de l'art, essentiel dans l'élaboration d'un pays civilisé. Je rêve de construire un endroit où l'on peut être en contact avec l'art. En France, j'ai découvert les musées, les écoles d'art, des choses fondamentales pour les artistes et toute la société. En Syrie, il nous manque tout cela, mais en revanche les artistes ne manquent pas. Notre passé se retrouve dans les musées du monde mais pas chez nous. Quand j'ai commencé, il n'y avait pas de musée d'art, il y avait quelques galeries mais l'art n'est pas pris au sérieux là-bas. Le futur, c'est nous qui allons le faire. Mais pour l'instant c'est flou et c'est très frustrant.»

THE PARIS SCHOOL

Art Nouveau

Meet the nine young painters at the center of Paris's artistic boom



BY JEANNE MALLE

APRIL 20, 2024

READING TIME: 4 MINUTES



Painting lost its cool in Paris a long time ago.

In the 1960s, artists such as Donald Judd, John Baldessari, and Andy Warhol, and galleries like Castelli and Green Gallery, shifted the art world's epicenter from Paris—whose Salons and Salons des Refusés once ruled the art scene—to New York.

By the turn of the century, young artists in France were having to justify their desire to paint figures. During a 2014 conference at the Collège de France, the artist Thomas Lévy-Lasne noted that when he studied at the Beaux-Arts, the country's most prestigious fine-arts university, multi-media studies received bigger budgets than painting. "The idea that 'painting is dead' still floated in the air," he said. "It took me a long time to come to terms with my decision to become a painter."

Yet in recent years, spurred by a resurgence of contemporary painting in the global art market, French schools such as the Beaux-Arts, as well as the country's museums and galleries, have begun supporting painters again. Today, Paris is in the midst of an artistic boom.

International recognition began in earnest last fall, when *The New York Times* published a story saying that the city was "experiencing a cultural renaissance, and reclaiming its place on the contemporary art map."

It cited numerous reasons for this: the increasing number of privately funded art foundations (such as the Fondation Louis Vuitton, an art museum and cultural center opened by LVMH founder Bernard Arnault 10 years ago, and the Bourse de Commerce, which Arnault rival François Pinault, of Kering, transformed into an art museum in 2021), the recent arrival of major international art galleries (Hauser & Wirth, David Zwirner, and Gagosian among them), and Paris's affordability relative to other art hubs, such as New York and London.



Miryam Haddad and *Et Puis, Elle Est Devenue Plus Lumineuse*, 2023.

Out of this boom have emerged countless young painters, most notably the nine artists Jean Claracq, Cecilia Granara, Miryam Haddad, Nathanaëlle Herbelin, Simon Martin, Madeleine Roger-Lacan, Christine Safa, Elené Shatberashvili, and Apolonia Sokol—a group of young, ambitious, and promising French artists who all studied at the Beaux-Arts around the time that painting as a medium was making a comeback.

The Nine graduated between 2015 and 2019, and have since found individual success. Claracq had a solo show at the Fondation Louis Vuitton, in Paris, in 2020. Haddad had her work displayed at the Armory Show, in New York, in 2022. Granara showed her work at Cassina Projects, in Milan, last year, and a Nathanaëlle Herbelin exhibition is currently on display at the Musée d'Orsay.

In 2021, Martin's work joined the collection of the Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, and he had a solo show at the Galerie Peter Kilchmann in Switzerland in 2023. Roger-Lacan, Safa, and Shatberashvili had solo shows at Galerie Eigen + Art in Berlin, Galerie Lelong & Co. in Paris, and gb agency in Paris, respectively, and Sokol was the subject of a documentary and had a solo show at the Arken Museum of Modern Art near Copenhagen that just wrapped. A few of them have sold pieces to Pinault.

There are plenty of other young French painters to watch today, including Pol Taburet, whose work is also featured in the Pinault Collection, and Diane Dal-Pra, whose work is in the Fondation Louis Vuitton, but the Nine have made a particular splash in the city's burgeoning arts scene.

The young artists entered one another's lives at the beginning of their studies. "We've evolved next to each other," Roger-Lacan tells me. "Studying at Beaux-Arts changed my life because I found my tribe," Granara says.

Roger-Lacan says that many of them overlapped during late studio hours. She remembers going into Claracq's, Herbelin's, and Sokol's studios and observing them work.

The Nine quickly became close—and sometimes dated—but they didn't think to show their work together until the end of their studies, when François Boisrond and Didier Semin, two of their professors, floated the idea. During her senior presentation, Roger-Lacan remembers them telling her, "You should do a show all together when you're out of school There is something special about how you connect."

So she, Herbelin, and Granara pitched the idea to their friend Anaël Pigeat, a curator, editor at *The Art Newspaper*, and writer at *Paris Match*. "We told her we were excited to show the conversations, mirroring, intimacy, and links between each other," says Granara. "We were impatient to prove to Paris that [figure painting] was fresh and exciting and important."

Between 2019 and 2022, Pigeat and fellow curator Sophie Vigourous organized two group shows around the Nine, and smaller clusters have gone on to participate in other group shows. (Pigeat prefers not to classify the Nine as a single group. "It's not a time of movements anymore," she says.)

Nearly 10 years after first meeting, the Nine have retained their shared intimacy. Some friendships have changed, others have faded, and yet the energy that first motivated them continues to drive them forward. "They admit their emotions and their pleasures, and their desires and demands, on their canvases," says Pigeat.

"What ties them together," she adds, "is the life they have shared." ©

Jeanne Malle is an Associate Editor at AIR MAIL

Paintings: courtesy of Apolina Sokol and the Pill/Photo: Brian Kure (*Oksana*); courtesy of Jean Claracq and Sultana Paris (*Jérémie et Léo*); courtesy of Cecilia Granara/Roberto Marossi/Cassina Projects (*Abbraccio*); courtesy of Miryam Haddad and Art Concept Paris/Photo: Romain Darnaud (*Et Puis, Elle Est Devenue Plus Lumineuse*); courtesy of Tajan SA/Photo: Nathanaëlle Herbelin /© ADAGP Paris 2024 (self-portrait); © Christine Safa/Courtesy of Galerie Lelong & Co. (*Montagne Triangle [Paxos] 1*); courtesy of Elené Shatberashvili/Photo: Aurélien Mole (*Flowers*); courtesy of Apolina Sokol and the Pill/Photo: Brian Kure (*Simon.e*); courtesy of Simon Martin/Photo: © Objets Pointus (*Le Baiser II*); Courtesy of Madeleine Roger-Lacan (*The Walking Mountain Woman*). Photos: © Nicolas Kuttler (Claracq); © Romain Darnaud (Granara); © Claire Dorn (Haddad); © Sophie Crépy (Herbelin); © Galerie Lelong & Co. (Safa); © Sopho Kobidze (Shatberashvili); © Rita Blue (Sokol); © Christopher Barraja (Martin); © Sophie Bramly (Roger-Lacan)

Numa Hambursin, MO.CO. Montpellier Contemporain : « L'art contemporain est un sport de combat et Immortelle en est la vibrante illustration »



Miryam Haddad Le sommeil flambe sous le regard des pierres 2021 courtesy the artist & Art : Concept, Paris

Non la peinture n'est pas morte, elle est belle et bien vivante et n'a jamais cessé de produire des chefs d'oeuvres comme le martèle **Numa Hambursin**, directeur **MO.CO Montpellier**-Contemporain, qui entend réécrire cette histoire de la peinture en France, entre la période de bannissement d'une première génération née dans les années 1970 sous la coupe Duchampienne et une nouvelle renaissance des années 1980 à nos jours. Répartie en deux volets aux contours volontairement fluides, avec pour ligne de crête les années 1980, ce sont au total plus de 400 oeuvres de 122 artistes réunis, et de façon exceptionnelle sur les deux sites principaux du MO.CO. Une ambition qui s'explique par la puissance et la démesure d'un médium qui interroge la notion même de sublime à travers de multiples strates de temps et d'histoire dans un renouvellement constant. Immortel. Numa Hambursin a répondu à mes questions avec la passion qui l'anime pour un projet à l'épicentre de son parcours.

Cette exposition fait écho à l'un de nos premiers échanges autour de votre révélation pour l'art devant les chefs d'oeuvres du Prado découverts à l'âge de 13 ans, est-elle bel et bien un manifeste que vous portiez depuis un long moment ?

Tout à fait et le mot manifeste est très juste. L'idée est de célébrer la vitalité ininterrompue de la peinture en France et sa capacité à inscrire le présent dans la perspective du temps long et ralenti qui est le propre de l'art. Je m'étonne que d'autres institutions ne se soient pas attelées à la tâche avant nous. Cela s'explique sans doute par cette histoire de rejet de la peinture française entre les années 1990 à 2010, qui concerne la génération née dans les années 1970. Une génération qui affirme un goût pour la peinture figurative et la place de la figure humaine avec des artistes comme Robert Combas, Hervé Di Rosa ou Marc Desgrandschamps et Djamel Tatah. La génération suivante entre le début des années 1980 et 1990, jouit d'un moment



de reconnaissance de par la résistance de ses aînés. Je me trouve par mon année de naissance 1979- à la croisée de ces deux générations que j'expose. La première des années 1970 au début des années 1980 à qui je voulais rendre hommage est exposée au MO.CO et la suivante à partir de 1983 à nos jours, à la Panacée.

En quoi Immortelle s'inscrit-elle dans le prolongement direct de vos choix et parcours ?

Ce projet Immortelle s'inscrit pleinement dans mon histoire. A mon arrivée dans l'art contemporain alors âgé de 23 ans, on m'a sommé de choisir entre l'art contemporain et la peinture. J'ai affronté des quarantenaires bien installés et je me suis retrouvé paradoxalement dans la position du vieux qui aimait la peinture ! Je me suis alors totalement identifié à cette génération que j'ai beaucoup présentée au fil des années avec l'idée de proposer un jour une exposition d'ensemble dans un lieu emblématique. Même s'il y a eu quelques expositions organisées, elles concernaient toujours des familles d'artistes selon certains goûts. Il n'y avait pas eu cet effort engagé sur la durée.

Et l'on se souvient de votre exposition de Jonathan Meese au Carré Sainte Anne en 2017

L'Allemagne, pays de l'artiste, apparaissait d'ailleurs pour nombre de ses artistes pionniers comme un idéal dans lequel la peinture avait droit de cité, ce qui n'était pas le cas en France. Beaucoup se sont d'ailleurs exilés à cette période. Il ne fait pas partie du panorama, mon focus étant principalement la scène française dans une lecture large du terme, c'est-à-dire d'artistes installés et travaillant en France comme Oda Jaune ou Nazanin Pouyandeh par exemple.

Vous vous êtes entouré de deux commissaires : Amélie Adamo commissaire invitée pour le MO.CO et avec Anya Harrison, curatrice au MOCO, pour la Panacée

Même si ce projet me tenait particulièrement à coeur, je ne voulais pas pour autant tomber dans une démarche totalement subjective, autour d'artistes qui me sont proches comme cela a pu être fait auparavant. Il me fallait être en capacité de me confronter à des regards extérieurs pour tendre vers une exigence d'exhaustivité ; même si l'expérience prouve qu'elle reste toujours imparfaite.

Comment avez-vous fait la sélection ?

Nous avons procédé à partir d'une liste commune puis par faisceaux d'indices à partir des propositions que nous ont faites les artistes eux-mêmes sur notre suggestion.

Qu'est ce qui ressort d'un tel panorama ?

Nous avons d'une part la génération résistante et la génération suivante, triomphante, selon les termes que j'ai choisis. Cela s'explique pour les premiers par le contexte très difficile auquel ils vont devoir faire face. Ils vont se retrouver exclus, marginalisés des réseaux en vigueur comme des mauvaises herbes qui poussent de manière assez chaotique pour employer une image parlante. Cela donne lieu à des propositions très singulières engageant beaucoup de matière, une vision assez romantique et spectaculaire de la peinture autour de sujets très empreints de l'histoire de l'art, sans aucune limite. La génération suivante est peu consciente de cette histoire, dont elle n'a pas eu à affronter les enjeux. Des artistes d'une efficacité décomplexée qui accèdent rapidement à une notoriété internationale par le biais de stratégies gagnantes.

Quelle est la représentation des femmes artistes ?

Le seul critère qui nous animait, avec les deux co-commissaires, était la qualité artistique, même si nous avons été par la suite

attentifs à cette question de parité. Les femmes et les hommes étant talentueux à part égale, nous parvenons naturellement à un équilibre sans qu'il soit nécessaire de favoriser les uns ou les autres.

Une publication est-elle prévue à cette occasion ?

Le catalogue est publié pour l'occasion par Silvana Editoriale sous la forme d'une anthologie et présentation de chacun des 122 artistes. Y figure également un texte écrit par moi-même et la commissaire invitée.

Quelle programmation en résonance à MO.CO Ecole des Beaux-arts ?

Nous prévoyons un arc sur la peinture tout au long de l'année avec de nombreuses rencontres et également dans le cadre des « Jeudis MO.CO ». Nous avons reçu Françoise Petrovitch et allons accueillir prochainement Thomas Lévy-Lasne.

Quel est le bilan des dernières expositions Musées en exil et Berlinde De Bruyckere ?

J'aime toujours partir des chiffres et ils sont très satisfaisants en ce qui concerne l'exposition de Berlinde De Bruyckere avec une augmentation de 25 % par rapport à l'année précédente. En ce qui concerne Musée en Exil nous observons une augmentation de 42%. La couverture media a été exceptionnelle avec un nombre d'articles supérieur à toute l'histoire du MO.CO. y compris lors de son ouverture. La réception du public est également très bonne avec sans doute quelques pistes d'amélioration. Le bilan est donc largement positif.

Liste des artistes

MO.CO.

AGRINIER Thomas, AILLAUD Arthur, BARROT Ronan, BATAILLARD Marion, BAZIGNAN Pauline, BELGRAND Adrien, BELIN Murielle, BELYAT-GIUNTA Anya, BENCHAMMA Abdelkader, BENEYTON Julien, BERGER Céline, BERNINI Romain, BIZIEN Vincent, BOISADAN Mathieu, BOITARD Fabien, BOURDAREL Katia, BOUTLIS Alkis, BRESSON Guillaume, BRUNEAU Benjamin, CADIO Damien, CHARLET Marion, CHERKIT Mathieu, CIAVALDINI Sylvain, CLARKE Daniel, DALLÉAS-BOUZAR Dalila, DAVRINCHE Gaël, DESCOSSY Julien, DÉFOSSEZ Benjamin, DERENNE Grégory, DEROUBAIX Damien, DES MONSTIERS Julien, DRIEZ Raynald, DUBOIS Aurélie, FORSTNER Gregory, GOBART Yves, GROOM Orsten, GUINAMAND Cristine, GURRIERI Elsa, HAZELZET Thibault, De HEINZELIN Aurélie, HOFFMAN Karine, IC Hervé Georges, JAUNE Oda, JÉRÔME Sarah, KORICHI Youcef, LEGLISE Frédéric, LESOURD Élodie, LEVASSEUR Iris, LÉVY-LASNE Thomas, LIRON Jérémy, LOUTZ Frédérique, MASMONTÉIL Olivier, MÉRELLE Fabien, MIN Jung-Yeon, MIRAZOVIĆ Filip, MIQUELIS Gilles, MOCQUET Marlène, MOLK Marc, MOSTYN-OWEN Orlando, NAVARRO Edgardo, NAVI Barbara, NERVI Audrey, NIELSEN Eva, OBRECHT Florence, PAHLAVI Axel, PASIEKA Simon, PENCREACH Stéphane, PICANDET Lucie, PINARD Guillaume, POUYANDEH Nazanin, PRADALIÉ Abel, PROUX Laurent, RABUS Leopold, RABUS Till, RENAUD Brann, REYMOND Florence, RICOL Raphaëlle, ROEGIERS Antoine, ROUGIER Karine, SABATTÉ Lionel, TABOURET Claire, TOUMANIAN Guillaume, TURSIC Ida et MILLE Wilfried, VELK Marko, VERNY Thomas, VIDOR Vuk, VRANKIĆ Davor, XIE Lei, ZONDER Jérôme.

MO.CO. Panacée

BAILLY-BORG Carlotta, BARBERAT Rose, BARCELÓ Marcella, BLANC Mireille, CAILLE David, CANESSON Corentin, CAPRON Hugo, CHÈN Xuteng, CLARACQ Jean, CZERMAK ICHTI Neïla, DAL-PRA Diane, DI FOLCO Inès,

FLORA Alison, GARCIA-KARRAS Laura, HADDAD Miryam, HAMDAD Bilal, HASCOËT Charles, HERBELIN Nathanaëlle, LEFEBVRE Oscar, MARQUE BOUARET Mathilda, MARTIN Simon, MIRABEL Johanna, RICCIARDI Pacôme, RIVRAIN Cédric, SAFA Christine, SANCHEZ Milène, SARTOR Louise, SHATBERASHVILI Elené, SIVERTSEN Johannes, SOKOL Apolonia, VAGUELSY Gaétan, VENTURA Romain, YASMINEH Rayan.

Catalogue de l'exposition

Bilingue français-anglais par Silvana Editoriale

Disponible à la vente à la boutique-librairie du MO.CO.

Infos pratiques :

IMMORTELLE

Vitalité de la jeune peinture figurative française

Commissariat général : Numa Hambursin, directeur général [MO.CO.](#)

[MO.CO.](#)

co-commissaire invitée : Amélie Adamo

du 11 MARS au 4 JUIN

Adresse

13 rue de La République, Montpellier (à quelques pas de la gare Saint Roch)

[MO.CO.](#) Panacée

co-commissaire : Anya Harrison, curator [MO.CO.](#)

du 11 MARS au 7 MAI 2023

Adresse

14 rue de l'Ecole de Pharmacie, Montpellier

<https://www.moco.art/fr>

Weekend



Mona Saudi's 'Mother Earth' is one of several of her limestone artworks on display at Art Dubai Modern.

Abdullah Al-Othman
'The Language of the City'

The Saudi artist's large neon installation from 2019 is being shown on a video screen at the fair. Made of lightboxes and wooden signage, the work layers numerous street signs from his native Riyadh — some collected, some recreated — including signs for a hotel, a barbershop, a restaurant, and coffee shops. The signs, some of which are amusing, also tap into the city's mix of different ethnicities. "I do believe that a city absorbs its identity from the language of its residents," Al-Othman explained in an Instagram post. "... a site becomes an identity, a narrative, and a biographical backdrop for each inhabitant."



Helen Khal
'Untitled'

Not only was the late Helen Khal — born in Pennsylvania to Lebanese parents — a writer, art critic, teacher and gallerist, she also made numerous abstract paintings from the 1960s onwards, reflecting the light and colors of the Mediterranean. This 1974 work, infused with warm orange and pink hues, is a tribute to the famed abstract expressionist Mark Rothko. "She said that she had always



been influenced by the work of Mark Rothko" a gallery representative told Arab News. "It's not copying at all.

.. If you've seen a Rothko work, you can see that it's masculine and tough. Hers is more feminine."



Miryam Haddad
'L'Ode Sans Fins'

Haddad was born in Damascus and is based in Paris. This three-paneled work is dominated by intense abstraction and impassioned sweeping swirls of paint. Haddad tells

Arab News that the piece was inspired by the Syrian city of Bosra — a UNESCO World Heritage Site famed for its ancient Roman theater. "This kind of theater is a real source of inspiration for me as it reflects human life. It reminds me of all the events that

must have occurred in that place, where I imagine people talked about their great love stories, friendship, their lives during war and their hope for peace," she says. "People were killed there, but others found their life in this arena."

ART

Highlights from Art Dubai 2023

A selection of great works by Arab artists at this year's fair

Maha Malluh
'Food For Thought'

The Saudi artist is renowned for using found objects, such as colorful cassette tapes, large cooking pans, and polyester gloves, to create her mixed-media artworks and installations that tap into consumerism and her country's changing social and visual culture. In this 2018 piece from her "Food for Thought" series, Malluh constructs a tower of 42 old enameled dishes and bowls typically used for serving food in Saudi households. "When an object no longer serves its original purpose," Malluh wrote in a statement, "it can get a new lease on life, through adaptive reuse by serving an entirely new purpose, thus preserving the heritage of its significance."



Afifa Aleiby
'Enchantment'

The Iraqi artist's 2021 painting shows a woman partially veiled in a dark lacy fabric set against the background of vivid grass and a cloudy sky. The play of light and shadow is especially no-

table. Portraying femininity is at the heart of Aleiby's practice. "There is a tenderness in the way a woman moves, sits, talks and uses her hands," she previously told Arab News. "These are all important factors for me and they enrich my painting."



Fatiha Zemmouri
'Roundness'

The Moroccan artist describes her practice as "materialistic," but it's not what you're thinking. She uses raw materials, such as tanned soil, charred wood and ceramics, to create her swirling sculptural compositions. "Roundness" addresses

interest in nature and its fragility, as well as themes of construction, deconstruction, and evolution. What interests her most is "this in-between: to analyze the complex mechanism of transformation and to highlight the notion of time that elapses between the starting object and the transformed object," according to her artist statement.

Marwan 'Kopf'

The prominent Syrian artist, who died in Berlin six years ago, is one of several modern masters on view this year. Though he was

born in Damascus, Marwan ended up building his career in Germany in the late 1950s. He is best known for his raw self-portraits, such as this one from 1974—the face

lines of which have been compared to visceral landscapes. This piece was formerly owned by a German couple; the wife was one of Marwan's first sponsors.



Ibrahim El-Dessouki
(Hafez Gallery)
'Doors and False Doors 4'

The Cairo-born artist has followed in the footsteps of his parents, who were both painters. He typically depicts aspects of Egyptian life and culture. Against plain backgrounds, graceful, full-figured women — including Egyptian superstar Umm Kulthum — take centre stage in his vertical canvases, as in this recent work. "Some of those paintings express his nostalgia for the women



who strolled in his neighborhood when he was a

child," reads a text published by his gallery, Hafez.

Art Dubai: a fair with promise in a buzzing city

Miryam Haddad



Miryam Haddad

A number of European galleries are bringing artworks here that bear witness to a non-western reality. This is true, for example, of Art Concept from Paris which is exhibiting paintings by the Syrian artist who lives in the French capital after having enrolled at the École des Beaux-Arts in Paris, Miryam Haddad (born in 1991). Her work, which from a distance could seem abstract, up close evokes in a very colourful chaos the Damascus of her early years: a thick texture composed of isolated figures such as a mother and her child in a potholed landscape punctuated with geometric forms. The large-scale paintings are on sale for 50,000 euros and the smaller ones for 7000 euros. According to the gallery founder, Olivier Antoine, prices have increased by 50% in two years for this promising young artist whose work is part of the collections at the Institut du Monde Arabe in Paris and the Aishti Foundation in Beirut.

50 ARTISTES DE LA NOUVELLE SCÈNE FRANÇAISE

Brosser un « portrait » des peintres et des dessinateurs de la « nouvelle scène française » : l'ambition est grande mais, avouons-le d'emblée, vouée à l'échec, tant cette scène est plurielle et dynamique. On nous rétorquera qu'il manque telle et tel artiste, et, de fait, ces artistes manquent. On nous dira que telle tendance esthétique ou technique n'est pas suffisamment représentée ou, au contraire, qu'elle est surreprésentée. Cela est également vrai. On discutera, reprenant un débat ancien mais récurrent, des frontières de cette « scène française », de la parité ou de la diversité...

Toutes ces questions sont légitimes, et nous nous les sommes préalablement posées. Mais portraiturer – les artistes le savent mieux que quiconque –, c'est faire des choix. Ces choix, nous les assumons. Les 50 artistes qui suivent sont toutes et tous nés à partir de 1980 – le plus jeune est né en 1997. Ils sont nés en France ou ont choisi de s'y installer pour travailler. Certains sont défendus par des galeries, parfois prestigieuses, d'autres pas encore. Si plusieurs noms ont déjà été repérés par les institutions et le marché, d'autres sont de véritables découvertes. Mais toutes et tous composent, ensemble, « un » portrait de la création actuelle ; une création qui se fait la porte-parole des enjeux qui dominent le monde d'aujourd'hui, tant esthétiques qu'éthiques. Une création inventive et enthousiasmante. PAR **FABIEN SIMODE**

MIRYAM HADDAD

[NÉE EN 1991, EN SYRIE]

Magma, fusion, cosmogonie : ces mots viennent à l'esprit face aux toiles – certaines de petit format, d'autres gigantesques – de Miryam Haddad. Les couleurs y flamboient dans un maelström qui laisse cependant transparaître des ébauches de formes, animaux ou vestiges d'architecture, comme un monde dont on ne sait s'il est en train de s'engloutir ou d'advenir. Des disques nets comme des soleils artificiels s'y figent en pastilles pop, en oculi de ponctuation. Rien ne laisse plus deviner le mot, calligraphié en arabe, qui souvent précède la peinture avant que celle-ci ne le recouvre. Très exposée depuis 2019, notamment au Frac Auvergne qui lui a consacré un solo show en 2021, Miryam Haddad participera à l'exposition « Immortelle » au Mo.Co.

— ANNE-CÉCILE SANCHEZ

📍 Représentée par la **Galerie Art:Concept**



Miryam Haddad, Aubord des regards, 2022, huile sur toile, diptyque, 250 x 300 cm, collection Aishti Foundation, Beirut. © Romain Darnaud.

LIBRES COMME

SYRIENNE, TURQUE,
AMÉRICAINE, IRANIENNE,
FRANÇAISE... CES FEMMES
FONT PARTIE *DES ARTISTES*
LES PLUS EN VUE DE LA
SCÈNE CONTEMPORAINE.

RENCONTRE AVEC LES
FIGURÉS D'UNE RELÈVE
ANTICONFORMISTE DONT
LES ŒUVRES PORTENT
LES BLESSURES ET LES RÊVES
D'UNE GÉNÉRATION.

PARTOUT DANS LE MONDE UNE NOUVELLE GÉNÉRATION D'ARTISTES

s'empare d'outils classiques (le pinceau), traditionnels (le métier à tisser), voire numériques (les réseaux sociaux), pour s'exprimer et affronter le marché de l'art. Ces six là le font sans subterfuge, préférant la figuration à l'abstraction. Mais quel que soit leur médium, ces trentenaires s'inspirent le plus souvent de leur histoire familiale. Si certaines ont connu la guerre ou appartiennent à des communautés marginalisées, toutes réussissent néanmoins à donner à leur œuvre, qui relève de l'intime, une portée universelle. Elles accumulent les récompenses (prix Antoine-Marin pour Pauline Guerrier, Bourse Emerige pour Dora Jeridi, prix Jean-François Prat pour Miryam Haddad...), intéressent les galeristes et affolent les collectionneurs. Car dans le flot incessant des images qui envahissent notre quotidien, ces jeunes créatrices se démarquent par la maturité de leur pratique et leur univers si singulier. ♦

L'ART



DESIRE MOHEB-ZANDI De fil en aiguille

SON PARCOURS. Née en 1990 à Berlin, elle a grandi à Adana, au sud-est de la Turquie, et étudié à New York. Une fois diplômée de la Parsons School of Design, Desire Moheb-Zandi, venueuse à temps partiel chez Dover Street Market, un des magasins de la marque Comme des Garçons, ne tarde pas à aider les stylistes à fabriquer des pièces personnalisées à partir de vêtements recyclés. Derrière sa machine à coudre, elle se souvient alors qu'elle a toujours été fascinée par les textiles et a voulu travailler avec ses mains. Parisienne depuis 2020, Desire Moheb-Zandi bénéficie d'un atelier chez Poush, pépinière d'artistes située à Aubervilliers, près de Paris.

SON TRAVAIL. Sculptural, monumental et coloré. Fil par fil, l'ordre des séquences crée le motif de la tapisserie. Et de cet entrelacement agencé avec une précision extrême émerge des bribes de l'histoire personnelle de Desire Moheb-Zandi (les techniques ancestrales apprises en observant sa grand-mère tisser) et de ses influences culturelles, d'Anni Albers ou Gunta Stözl du Bauhaus à Louise Bourgeois, Sheila Hicks ou Eva Hesse. Le mariage de références traditionnelles et contemporaines aboutit à une œuvre inclassable, à cheval entre beaux-arts, design et décoration.

SON ATOUT. Les procédés de tissage patiemment acquis, Desire Moheb-Zandi sait aussi les transgresser. « Le métier à tisser, c'est comme le premier ordinateur, il a un langage binaire », dit-elle. Alors pour l'élargir, elle y inclut des matériaux incongrus, tels des tubes en plastique ou en caoutchouc, des fils synthétiques, qui donnent à ces compositions abstraites mais parfaitement agencées un côté surréaliste.

Exposition mi septembre, The Harla Gallery, à Athènes (Grèce). dloharja.com

L'artiste dans son atelier où elle crée ses œuvres, entre tapisserie et sculpture. Elle y mêle matières traditionnelles et modernes, tel le plastique, comme dans *Mer des possibles* (2020), ci-dessous.





Entre figuration et abstraction, les toiles de Soudeh Davoud, telle *Flowers* (2020), parlent de la condition des kaniennes.

SON TRAVAIL. Sous les superpositions de peintures, lavis et hachures faites au crayon de couleur, les tableaux de Soudeh Davoud évoquent des images qui semblent émerger des profondeurs de la mémoire. La plupart d'entre eux traitent de la condition des femmes, « qui luttent courageusement pour

SOUDEH DAVOUD Le pouvoir de la peinture

SON PARCOURS. « D'après ma famille, je n'ai pas su parler avant l'âge de 4 ans, je m'exprimais avec des signes. Très vite, la peinture est devenue le seul moyen d'exprimer mes sentiments. » Quand Soudeh, née en 1988, fait part de son désir d'intégrer le département peinture de l'université d'art et d'architecture de Téhéran, les membres de sa famille s'y opposent. Tous sauf son père, « bien qu'il devinât que mon chemin serait imprévisible et synonyme de précarité de l'emploi. Il ne m'a jamais permis d'abandonner, dit-elle, parce qu'il considère que la vie sans passion n'a pas de sens ». Bien lui en a pris : remarquée par la vidéaste et photographe iranienne Shirin Neshat, elle participait en 2019 à une exposition collective à la Galerie High Line Nine de New York.

leur droit de vivre libre dans cette société patriarcale dans laquelle on essaie toujours de les cacher pour des raisons politiques ou religieuses », précise Soudeh Davoud. « Avant la révolution islamique, on les a encouragées à porter des vêtements occidentaux comme on les a obligées ensuite à porter le hijab. Je leur rends hommage dans chacun de mes tableaux, pour ne pas que leurs combats d'hier comme ceux d'aujourd'hui tombent dans l'oubli. »

SON ATOUT. Ses peintures relèvent à la fois de la figuration et de l'abstraction, avec des superpositions de couches qui font se rencontrer différentes générations de femmes, multipliant les interprétations. Plutôt qu'un message frontal, Soudeh Davoud joue de la métaphore, à laquelle elle ajoute quelques références à la culture iranienne, notamment aux poètes Khayyam, Ferdowsi, Nizami et Attar.



Dans *Au bord des regards*, tout l'univers onirique et chatoyant de la peintre syrienne.

MIRYAM HADDAD Habiter la couleur

SON PARCOURS. Elle a pour devise la citation d'Héraclite « Le soleil est nouveau tous les jours. » Et pour Miryam Haddad, née en 1991 à Damas, le soleil commence à briller très fort. Diplômée de l'Université des beaux-arts de Damas, elle intègre en 2017 les Beaux-Arts de Paris, avec pour maîtres d'atelier Philippe Cognée, puis Tim Eitel. En 2018, elle remporte le prix Jean-François Prat et bénéficie d'une exposition personnelle à la Collection Lambert en Avignon. Cette même année, elle est aussi sélectionnée pour créer l'affiche officielle du 73^e Festival d'Avignon.

SON TRAVAIL. Puissant, intrigant, complexe, car ses tableaux, de grands formats aux couleurs chatoyantes, ne sont ni abstraits ni figuratifs. C'est avec un mot calligraphié qu'elle attaque toujours sa toile : il occupe toute la surface et lui sert à répartir les formes, des motifs géométriques (vitraux syriens),

des éléments architecturaux (arches d'une œuvre vue au Petit Palais), des fragments de sculptures antiques, des arbres brisés, des astres, des animaux... Un théâtre visuel où se rencontrent les souvenirs de son enfance au Moyen-Orient et les connaissances acquises en Occident.

SON ATOUT. Sous ce champ chromatique, une multitude de détails éclate, qui tous ont une signification : les cercles symbolisent les points dans certains mots arabes, une arène de Damas ou la forme des sourcils de sculptures que Miryam Haddad a découverts récemment au nord-est de la Syrie : l'arche représente un passage entre deux mondes... Une peinture à décrypter.

« *Immortelle* », du 11 mars au 7 mai, au MO.CO. Panacé, à Montpellier. moca.art



Hybride, *Les Mangeurs d'images* fait dialoguer peinture à l'huile et pastel.



DORA JERIDI À la recherche de l'accident

SON PARCOURS. Le dimanche, elle regardait sa grand-mère peindre et fréquentait les musées avec son père, où elle exerçait son œil devant Goya ou Titien. Il faudra pourtant plusieurs années avant que Dora Jeridi (née en 1988) n'ose abandonner de brillantes études, d'hypokhâgne

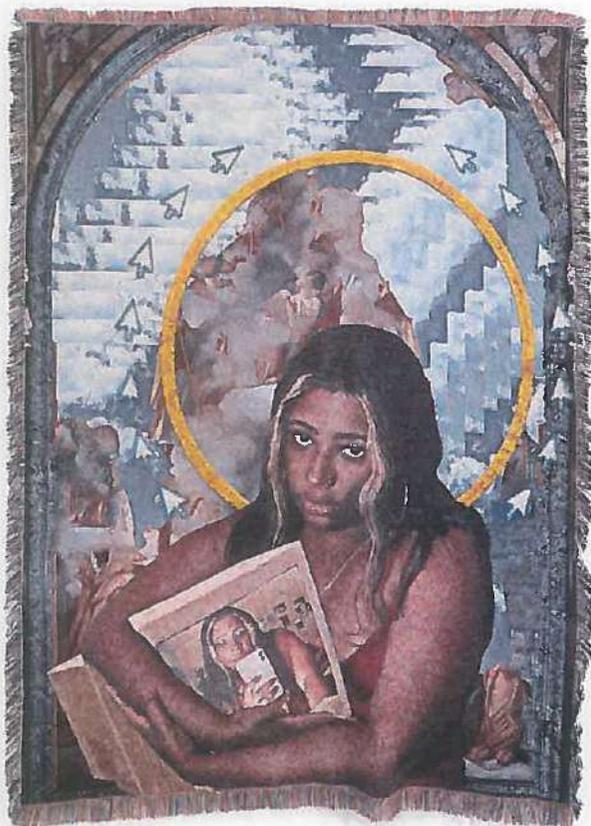
à la préparation de l'agrégation d'histoire. Ce changement d'orientation débute auprès de Gonzalo Belmonte aux Ateliers de Paris (« fin connaisseur de la culture et de la technique picturale »), continue avec Djamel Tatah aux Beaux-Arts de Paris et sera récompensé de la Bourse Révélation Émergence 2022, destinée à soutenir la jeune scène française, en partenariat avec une galerie.

SON TRAVAIL. Expressif, hypnotique, Dora Jeridi est à la recherche de l'accident « comme Bacon », dit-elle. « Il y a dans la matière picturale quelque chose qui m'attire de façon irrésistible ; quelque chose de libidinal, luisant, gourmand. » Face à ce pouvoir d'attraction, elle ne résiste pas et s'y abandonne, non sans peur. « Et cet état d'anxiété peut générer de la jouissance », déclare-t-elle en référence à l'ouvrage de Pascal Quignard *Le Sexe et l'Effroi*.

SON ATOUT. Elle a désacralisé la peinture, digéré les maîtres anciens, pour s'autoriser à expérimenter : la toile brute, le dessin à la mine de plomb, le bâton d'huile coloré... Inutile de chercher à faire une lecture littérale de ses tableaux. Ils fourmillent d'images nourries d'éléments biographiques, de citations picturales. L'ensemble rend la narration énigmatique, mystère renforcé par l'absence de visages. Et sous les superpositions de couches de peinture, la lumière apparaît et captive.

« *Cache-cache* », jusqu'au 25 février, à la Galerie Perrain, à Paris. perrain.com

PHOTOS: ERIK WALKÉ/INFORMA ET MAGAZINE FIC



QUALEASHA WOOD Selfies version tapissérie

SON PARCOURS. Deux événements décident du destin de l'Américaine Qualeasha Wood (née en 1996 dans le New Jersey) : le moniteur que lui offre sa grand-mère à l'âge de 5 ans, et qui lui permet de s'inventer des personnages pour jouer en ligne, et, plus tard, sa rencontre avec Faith Ringgold, connue pour ses œuvres textiles, alors qu'elle apprend l'illustration de livres jeunesse à la Rhode Island School of Design, à Providence, au sud de Boston. Depuis, Qualeasha Wood, diplômée d'un Master of Fine Arts, a bénéficié d'une résidence au Studio Museum de Harlem, a été exposée au MoMA PSI, à New York, et est entrée dans

À travers *Madonna and Child* (2021), le style d'une artiste mêlant cyberculture, tradition artisanale et engagement politique.



les prestigieuses collections du Metropolitan Museum of Art
SON TRAVAIL. Atypique ! Chacune de ses compositions scelle le mariage entre la tapisserie et les réseaux sociaux. Un pixel équivalait à un point, chaque point constituant une référence au passé, au présent et à l'avenir de la femme noire. Souvent elle-même figure centrale de ses œuvres, Qualeasha Wood y dénonce les stéréotypes auxquels se confronte une jeune fille noire et gay dans la société contemporaine.

SON ATOUT. La simplicité formelle de ses tapisseries les rend faciles d'accès. Elle offre à sa communauté une image à laquelle s'identifier. Dans une mise en abyme, les spectateurs prennent la pose pour un selfie devant un tableau où l'artiste s'est aussi prise en photo, entourée de références universelles, comme les symboles de l'iconographie religieuse ou les images extraites de programmes de télévision. Avec cet effet miroir, où se situe la frontière entre la réalité et la fiction ?

Exposition à la Pippy Handsworth Gallery, du 5 mai au 3 juin, à Londres (Royaume-Uni) : handsworth.co.uk

PHOTO: COSTANZA CANALLET 8



PAULINE GUERRIER L'empreinte du geste

SON PARCOURS. Issue de quatre générations d'artistes, Pauline Guerrier (née en 1990) vit entre Paris et Lisbonne. La plupart du temps. Car l'ailleurs semble guider sa vie. Enfant, elle sillonne les sites inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco autour de la Méditerranée. Étudiante aux Beaux-Arts, elle a visité tous les hauts lieux du land art avec Ana Veronica Janssens. Adulte, elle multiplie les résidences dans l'Atlas, au Maroc, en Italie, au Chili... à la recherche des religions et des légendes locales qui nourrissent son inspiration.

SON TRAVAIL. « C'est la matière qui porte le sujet », dit-elle. Avec un tel credo, rien de surprenant à ce qu'elle travaille la peinture, le bois, la céramique, le textile, le métal... À la recherche de l'indigo avec les femmes d'un village du Bénin (*Les Femmes de l'indigo*), ou des techniques de marqueterie de paille à Paris, avec Lison de Caunes, ce qui intéresse Pauline Guerrier, c'est la rencontre. Et l'histoire qui en surgira et qui toujours montre l'homme dans toute sa diversité.

SON ATOUT. Le sens de la composition. Un style figuratif parfois proche du cubisme, dont elle semble avoir hérité de ses grands-parents, les artistes Raymond et Francesca Guerrier, et qui éclate notamment dans son travail de marqueterie. Et puis son appétence à faire dialoguer tous les arts. Le son, le mouvement, la voix y compris. Comme lorsqu'elles relèvent les traces de pieds de danseurs sur une toile. Garder une trace avant tout.

« À revers », jusqu'au 12 février, au 19M, à Paris, qui invite Pouch Manifesto. 1c19m.fr

Auteure des *Daphné*, Pauline Guerrier révèle une œuvre protéiforme où harmonie rime avec pluralité.



De l'art contemporain à Dunkerque

Guillaume Goubert - RCF, le 31/01/2023 à 10:43 - Modifié le 31/01/2023 à 14:35



GUILLAUME GOUBERT - DE L'ART CONTEMPORAIN À
DUNKERQUE
Durée: 4 min

[Retrouvez tous les épisodes](#)

[</> Intégrer à mon site](#)

Dunkerque, cette cité du Nord, accueille actuellement deux expositions qui méritent le déplacement, au sein d'institutions qui fêtent la même année leur 40e anniversaire. Le Fonds régional d'art contemporain, dénommé Frac Grand Large. Et le musée Laac, ce qui signifie Lieu d'art et action contemporaine.



Miryam Haddad, *Fête de la mort*, 2018. Collection privée. Photo Claire Dorn.

Mais avant de parler de ces expositions j'aimerais dire un mot du bâtiment hébergeant le Frac Grand Large qui est une remarquable réussite architecturale, inaugurée il y a dix ans. Le programme du concours d'architecture prévoyait la reconversion d'une halle de chantier naval sur le rivage de la mer du Nord. Anne Lacaton et Jean-Philippe Vassal ont eu une idée toute simple. Conserver la halle telle qu'elle était, témoin du passé industriel de Dunkerque, comme lieu pour exposer des œuvres de grande taille et accueillir par exemple des concerts. Et bâtir, tout contre la halle, un deuxième bâtiment d'un volume identique, parfaitement adapté à un usage muséal. Cela ne coûtait pas plus cher que de transformer le vieux bâtiment. Le résultat est d'une justesse étonnante. On comprend que Lacaton et Vassal aient obtenu en 2021 le prix Pritzker, la plus haute récompense du monde de l'architecture.

L'exposition "De leur temps", un panorama sur l'art contemporain

L'exposition "De leur temps" offre un remarquable panorama de l'art de notre temps. Les œuvres sont issues de collections privées d'art contemporain. Cinquante-huit collectionneurs ont prêté 122 œuvres de 111 artistes. La sélection a été faite par la directrice du Frac Grand Large, Keren Detton, et Michel Poitevin, grande figure du monde des collectionneurs.

Il faut le reconnaître, l'art contemporain peut être difficile d'accès. Très cérébral, provocateur, facilement choquant. Parfois, le spectateur peut se dire : on se moque de moi. Eh bien, ce n'est pas le cas, ou presque, dans l'exposition de Dunkerque. On y voit de très beaux tableaux, notamment figuratifs, registre qui semble retrouver actuellement de son prestige. Quelques noms connus comme Damien Hirst, Marlene Dumas ou Cindy Sherman mais surtout des artistes émergents. Par exemple la Syrienne Miryam Haddad ou la Kazakhe Saule Suleimenova.

L'exposition "Comme de longs échos qui de loin se confondent", au Laac

Là aussi, il y a une belle histoire à raconter. Le fondateur de ce musée, ouvert en 1983, s'appelait Gilbert Delaine. Ingénieur des Ponts-et-Chaussées, il découvre l'art contemporain dans les années 1970, un peu par hasard, et décide de constituer une collection destinée à sa ville de Dunkerque. Avec l'aide de mécènes, il va voir les artistes en leur disant : je vous achète une œuvre et vous en offrez une. Et ça marche. Le Laac rassemble aujourd'hui de grands noms comme Karel Appel, César, Alexandre Calder, Olivier Debré, Eugène Leroy ou Pierre Soulages. Catholique engagé, Gilbert Delaine, décédé en 2013, est aussi à l'origine d'une collection consacrée à la Passion du Christ, qui est exposée dans la crypte de la cathédrale de Lille.

Pour le 40e anniversaire de son ouverture, le Laac revisite sa riche collection en invitant 13 jeunes artistes à choisir des œuvres du musée pour les confronter à leur propre travail. L'aventure lancée par Gilbert Delaine se prolonge ainsi avec une belle fraîcheur d'âme.

> Exposition "De leur temps", au Frac Grand Large jusqu'au 23 avril

> Exposition "Comme de longs échos qui de loin se confondent", au Laac jusqu'au 7 mai

Rätselhafter Titel:
Wer verschlang
die Hoffnung?
ILS ONT DÉVORÉ
L'ESPOIR, 2021,
250 X 200 CM, ÖL
AUF LEINWAND

MIRYAM HADDAD

GEBOREN: 1991 in Damaskus, Syrien.

WOHNORT: Seit 2012 in Paris, Frankreich.

AUSBILDUNG: 2009-2012 Universität der Schönen Künste, Damaskus; 2013-2017 École Nationale Supérieure des Beaux Arts in Paris.

GALERIE: Art : Concept in Paris.

WEBSEITE: www.miryamhaddad.com

INITIALZÜNDUNG: Ich war vier Jahre alt, als beim Zeichnen - ich saß auf dem Boden - ein Sonnenstrahl auf meine Blätter fiel.

HÖHEPUNKT: Immer weitermalen.

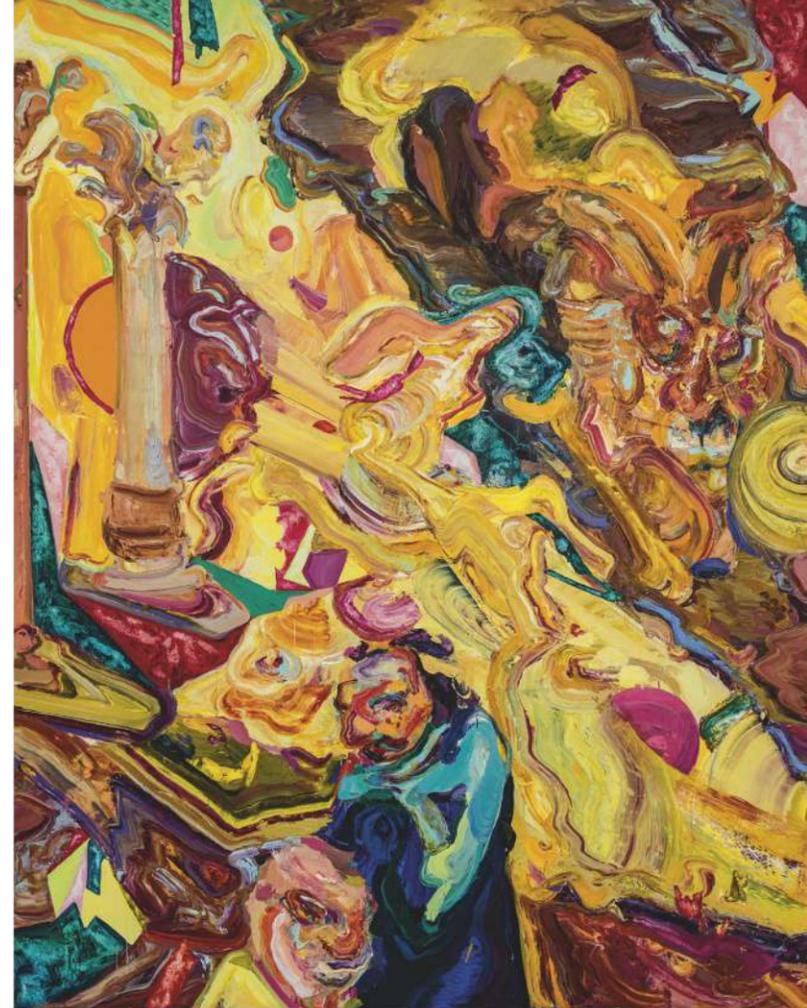
TIEFPUNKT: Reden wir nicht drüber! Was zählt, ist, nach einem schwierigen Moment wieder aufzustehen.

HELDEN: Gilgamesh.

CREDO: »Die Sonne ist jeden Tag neu.« (Heraklit)

WARUM KUNST?

Das ist keine Entscheidung. Sondern für mich ein Muss, eine Notwendigkeit, eine Evidenz.



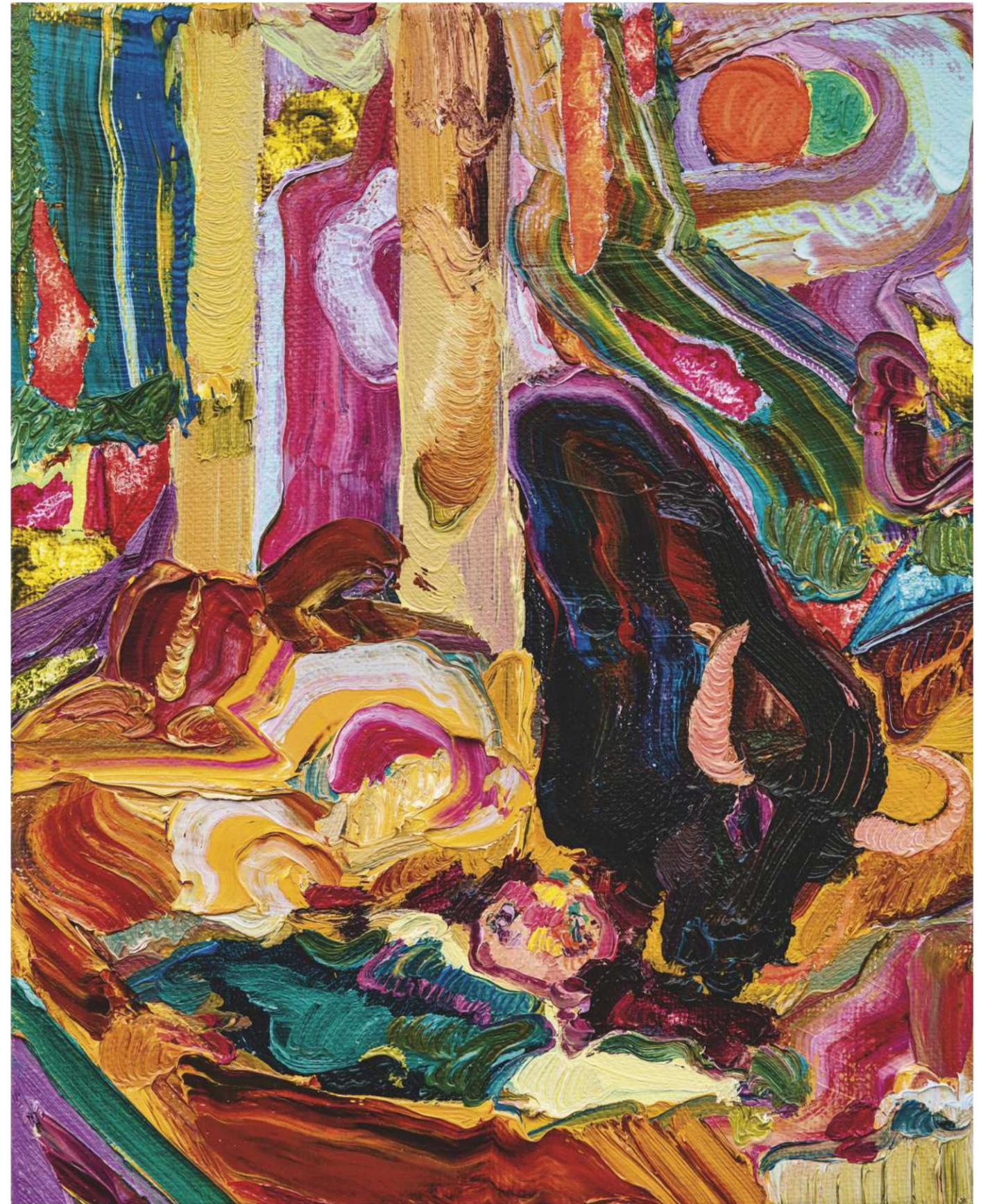
Das Licht der Heimat

Mit rauschhaften Bildern zwischen Gegenstand und Abstraktion erinnert sich **Miryam Haddad** an ihre Wurzeln

Klare malerische Vorbilder hatte Miryam Haddad nie. Auf der Kunsthochschule von Damaskus fehlten ihr die westlichen Referenzen, und die ersten Jahre ihrer Akademiezeit in Paris verbrachte sie damit, europäische Einflüsse vor allem des 20. Jahrhunderts mit ihren eigenen kulturellen und persönlichen Erfahrungen anzureichern. Aber erst, nachdem sie sich durch klassische Zeichenlehre, möglichst nach Modell, technisch abgesichert hatte. Denn Handwerk ist ihr wichtig, wenn sie in ihrem Wohnatelier im Südosten von Paris – rund einen Monat lang für die größeren Formate – immer wieder mit Pinsel, Spachtel und manchmal auch den Fingern Farbschicht um Farbschicht aufträgt.

Farbe ist Licht – und genau darum geht es ihr, das Licht ihrer syrischen Heimat. Reine Abstraktion war ihr immer zu unpersönlich, realitätsnahe Gegenständlichkeit zu einschränkend. Ihre Gemälde, die auf den ersten Blick wie rauschhafte Explosionen wirken, sind im Kopf entworfene imaginäre Räume, mal von Fragmenten antiker Skulpturen bevölkert, mal von persönlichen Erinnerungen an Kindheit und Jugend im Nahen Osten. Etwa dem Pfau, der auf ihren jüngsten Gemälden immer wieder zwischen abstrakten Farbfeldern auftaucht.

Schon früh bestärkte sie ihr Vater, ein Schauspieler, sich ganz auf die Malerei zu konzentrieren. 2010 und 2011 reiste sie über den Sommer zu Zeichenkursen nach Paris, 2012 schickten die Eltern sie endgültig in die Seine-Stadt, ehe es zu brennig wurde in Damaskus. Sie wurde an der Pariser Kunstakademie aufgenommen, studierte beim französischen Maler Philippe Cognée und wurde 2017 beim Diplomrundgang sofort von einer guten Pariser Galerie entdeckt. Seitdem häufen sich die Ausstellungen, nicht nur in Frankreich. // HEINZ PETER SCHWERFEL



Frühlingserwachen
in herbstlichen Farben
COMME UN
AUTOMNE D'ÉVEIL,
2021

Saint-Flour → Vivre sa ville

CULTURE ■ *Le noir ne fait pas la nuit*, nouvelle exposition du FRAC Auvergne, cet été à la Halle aux bleds

La nuit mise en lumière par l'art

Le Fonds Régional d'Art Contemporain propose une sélection de ses œuvres, comme chaque année désormais à la Halle aux bleds, autour de la nuit.

Yann Baysat

La Halle aux Bleds, ce musée. Et ce, de plus en plus souvent. Après un printemps à accueillir les œuvres de Casimir Ferrer, l'espace est, pour l'été, dédié à celles du Fonds Régional d'Art Contemporain. Pour la deuxième année de suite. « C'est la bonne nouvelle, se satisfaisait Gilles Albaret, directeur de la médiathèque et des archives municipales, à l'heure du vernissage. De biennale, cette exposition devient annuelle, c'est un vrai plus pour nous. » Il faut dire, comme l'ajoutait Laure Forlay, commissaire de l'exposition, qu'« il n'y a pas beaucoup d'espace de cette qualité en Auvergne pour exposer. »

Révélation

Cette dernière a, pour cette édition, choisi la nuit comme fil conducteur entre les œuvres. « Car la nuit, ce n'est pas l'obscurité totale, mais un espace-temps où les couleurs et les histoires se révèlent. » Et où les artistes puisent leur inspiration, pour des résultats très différents.

Car encore une fois, le FRAC mise sur la diversité pour cette exposition. Diversité des formes, avec des installations sonores,



MONUMENTAL. *Un ciel volé*, de Miryam Haddad, une des pièces les plus imposantes de cette exposition.

des sculptures et, essentiellement, des peintures. Diversité des formats, du plus petit au plus monumental, comme des techniques. Diversité des époques, avec quatre décennies d'art au programme.

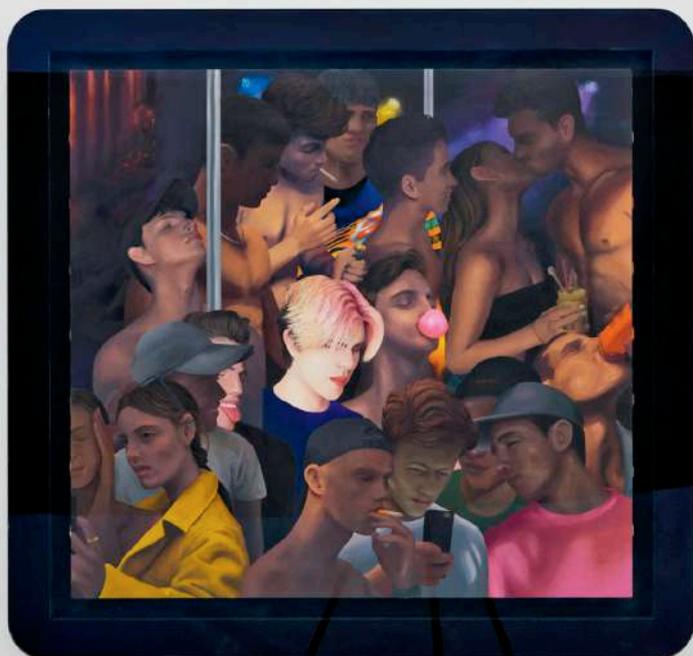
Et diversité des visions, évidemment. Car la nuit, c'est ce nuage qui semble couler sur l'arbre de Martial Raysse, inspiré par la quête du Graal. Mais aussi celle qui s'est abattue sur

Jean-Charles Eustache. Déficient visuel, il livre ici une évocation d'un de ses souvenirs d'enfance, en Guadeloupe, perturbé par une tache blanche.

On n'en dira pas plus, le but de l'art contemporain étant de découvrir par soi-même. Avant de frotter ses sensations au très fourni livret de l'exposition. Qui donne quelques clés de lecture sur ces œuvres pour beaucoup mystérieuses. Nuit oblige. ■

■ *Le noir ne fait pas la nuit*

Tous les jours, de 10 heures à 13 heures et de 15 heures à 18 h 30, jusqu'au 23 septembre, à la Halle aux bleds. Gratuit.
Livret jeu enfant, créé par le pays d'art d'histoire, et livret adulte, gratuits. Patri mômes le mardi 26 juillet. Pour les 5-7 ans à 10 heures : « Paysages abstraits ». Comme l'artiste Marina Rheingantz, compose un paysage en expérimentant différents gestes en peinture : frotter, étaler, tapoter, créer des empreintes... Pour les 8-13 ans à 14 heures : « Mondes imaginaires » Inspiré par la peinture de Miryam Haddad, mets en scène des animaux dans un univers fantastique en jouant avec les formes et les couleurs. Réservation au 04.71.60.22.50. Gratuit.



Jean Claracq, *Arcadia club*, 2018-2021. © Photo Aurélien Mole/Courtesy Galerie Sultana.

— Paris-8^e

LA PEINTURE, PLUS VIVANTE QUE JAMAIS

Fondation d'entreprise Pernod Ricard
Jusqu'au 11 juin 2022

Constatant à raison depuis quelques années un retour en force de la peinture figurative dans l'Hexagone, Anaël Pigeat et Sophie Vigourous, commissaires de l'événement, ont la bonne idée de réunir neuf jeunes peintres contemporains, ayant pour berceau commun les Beaux-Arts de Paris (Jean Claracq, Cecilia Granara, Miryam Haddad, Nathanaëlle Herbelin, Simon Martin, Madeleine Roger-Lacan, Christine Safa, Elené Shatberashvili, Apolonia Sokol) afin d'orchestrer une exposition collective consacrée au médium peinture. À cette liste il ne faut pas oublier d'ajouter Tim Eitel, peintre présent, non pas par un tableau, mais par un documentaire réalisé fin 2021, *Comment faire un film sur vous ?*, montrant quelques-uns de ces plasticiens partageant l'amitié en peinture. Issus d'horizons divers (la France, mais aussi l'Italie, la Syrie, Israël, le Liban, la Géorgie, le Danemark et la Pologne), appartenant à la même génération, mais ne formant pas pour autant

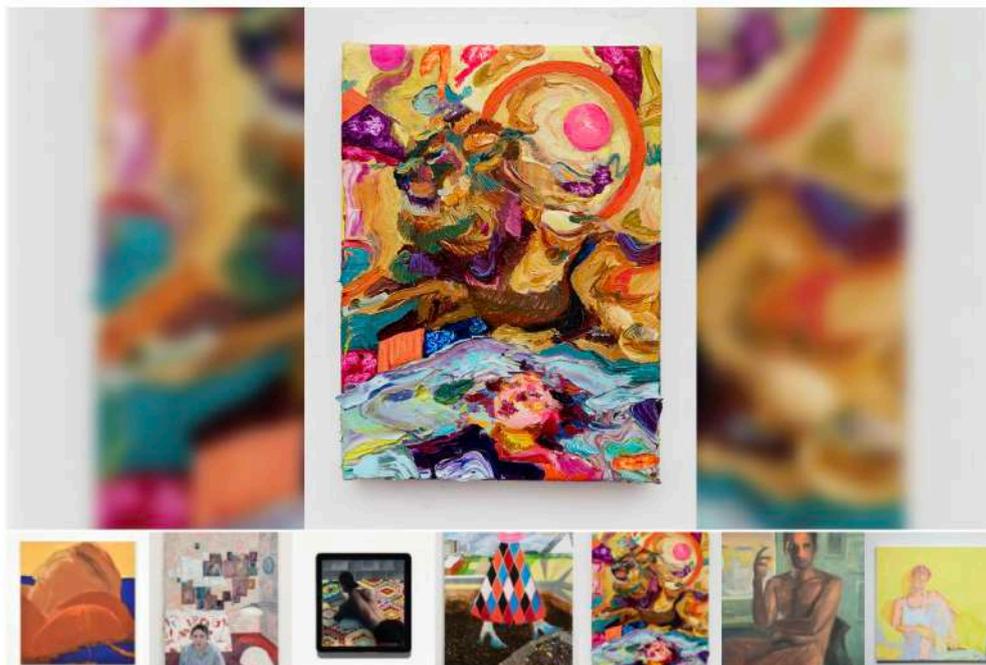
un mouvement, ces peintres exposent chacun une seule œuvre, caractéristique de leur démarche et souvent produite pour l'occasion, le tout étant finement accompagné par quelques vitrines dévoilant dans le parcours carnets, dessins, notes, objets, livres et photographies d'atelier. On sort de l'accrochage en se demandant ce que peut cette bonne vieille peinture à l'ère des selfies, des images démultipliées sur nos écrans ainsi que des réseaux sociaux essaimant les visuels à tout-va ? Eh bien, au vu des forces en présence, la palme revenant à Jean Claracq avec sa séduisante scène de boîte de nuit croisant habilement contemporanéité, enluminures médiévales et réminiscences italiennes, elle peut encore beaucoup. Ce qui est une bonne nouvelle ! — **VINCENT DELAURY**

♦ « **Entre tes yeux et les images que j'y vois (un choix sentimental)** », Fondation d'entreprise Pernod Ricard, 1, cours Paul-Ricard, Paris-8^e, www.fondation-pernod-ricard.com

Exposition Entre tes yeux et les images que j'y vois : la Fondation Pernod Ricard met à l'honneur l'image dans la peinture

Fondation Pernod Ricard

Du 12 avril au 11 juin 2022



Huit artistes, autant de perceptions et de regards. Huit façons de voir les choses, d'observer le monde, et de regarder les formes prendre vie. C'est par ce prisme de la vision, de la contemplation même, que la Fondation Pernod Ricard interroge la place de l'image dans la peinture. Du monde contemporain aux allures d'enluminures médiévales de Jean Claracq, jusqu'aux portraits de figures immobiles et intemporelles de Nathanaëlle Herbelin, en passant par les peintures mélancoliques et communautaires d'Elene Shatberashvili, l'institution se métamorphose. Se construit alors un débat sans mots, une conversation sans bruit, où les images résonnent les unes avec les autres et témoignent ensemble d'un temps partagé. En invitant huit artistes contemporains dont les univers colorés et énigmatiques se font face, la Fondation propose un moment suspendu, véritable reflet d'une maturité naissante percée à jour à travers les tableaux. Un groupe d'artistes qui se regardent et qui échangent, des images d'abord, mais aussi des pensées, des affinités, pour ne faire qu'un et partager un bout de la vie de chacun. Autant de liens qui tissent le grand portrait d'une seule et même génération.

FONDATION PERNOD RICARD

Du 12 avril au 11 juin 2022

[1, cours Paul Ricard, 75008 Paris](#)



Les embrasements de couleurs de Miryam Haddad au Printemps de Septembre et au Frac Auvergne



Née à Damas en Syrie, Myriam Haddad a su toute petite qu'elle voulait devenir peintre, en dessinant :
« J'ai ressenti un tel bonheur que je me suis dit : je veux faire ça toute ma vie. »

© Claire Dorn

REPÉRÉE – Le Frac Auvergne de Clermont-Ferrand lui consacre sa première rétrospective et le festival toulousain d'art contemporain met à l'honneur ses toiles. La jeune syrienne qui a fait ses études à Damas et aux Beaux-Arts de Paris a vité été repérée pour son talent éclatant.

Actualité Du Printemps de Septembre , festival toulousain d'art contemporain où sont exposés quelques-uns de ses tableaux, au Frac Auvergne de Clermont-Ferrand qui lui consacre sa première rétrospective, on est d'emblée happée par ses toiles. Les unes sont gigantesques ; les autres, minuscules. Mais dans toutes le chaos s'organise entre joie et tourmente, figuration et abstraction, dans un embrasement de couleurs à couper le souffle, d'où jaillissent bleu de chauffe, orange de feu, rouge sang. S'écrivent au fil des tableaux

des contes anciens drôlement contemporains mais qui jamais ne se rattachent à un élément, à un événement directs. On suit les sillons de sa pâte, épaisse, jusqu'à s'y perdre, passant d'un extrême à l'autre, de la félicité à l'effroi, de la brûlure à une brise légère. On pense aux expressionnistes comme l'Autrichien Kokoschka, ou à Soutine, même si le travail de Miryam Haddad est immédiatement identifiable. « *Je sens que j'existe quand je peins. Comme si je réveillais toute mon existence.* »



Un ciel volé, 2020 (détail), une huile sur toile à découvrir cet automne.

© Romain Darnaud Courtesy of The Artist and Art : Concept, Paris

Ascendants Née et élevée à Damas, la jeune femme a su qu'elle serait peintre, petite, alors que le soleil se reflétait sur le sol pendant qu'elle dessinait. « *J'ai ressenti un tel bonheur que je me suis dit : je veux faire ça toute ma vie.* » Son père lui conseille les Beaux-Arts. En 2009, elle s'inscrit à l'université de Damas, où elle reçoit une solide formation technique, contrebalancée par des cours d'été aux Beaux-Arts de Paris. En 2012, du fait de la guerre, elle s'installe en France et intègre définitivement les Beaux-Arts.

Signes particuliers À peine diplômée en 2017, elle est repérée par la galerie parisienne Art : Concept, qui lui offre une première exposition en janvier 2018. L'année suivante, on la retrouve à la Fondation Cartier. Elle réalise aussi, cet été-là, l'affiche du Festival d'Avignon. La voilà lancée. Rien ne devrait l'arrêter.

Pour la Syrie « *Il n'existe qu'un seul musée à Damas, qui ne possède pas de collection de peinture. À l'université, les cours d'histoire de l'art commençaient avec les impressionnistes et s'arrêtaient à Picasso. Bien sûr, j'avais entendu parler de Rembrandt ou de Delacroix, mais ni du Quattrocento ni de Marcel Duchamp. Imaginez le choc que cela a été pour moi quand je suis arrivée à Paris. Je ne savais même pas par où commencer. Je passais du Louvre au Palais de Tokyo, d'Orsay au Centre Pompidou, traversant ainsi les siècles. Aujourd'hui, je rêve de gagner assez d'argent pour ouvrir un musée en Syrie afin de permettre aux gens d'approcher ces merveilles.* »

À voir

Au [Printemps de Septembre](http://printempsdesseptembre.com) jusqu'au 17 octobre, printempsdesseptembre.com
Au Frac Auvergne jusqu'au 31 décembre, frac-auvergne.fr

ICI ET AILLEURS



Ci-dessous:
Un ciel volé, 2020
(détail), une huile
sur toile à découvrir
cet automne.



REPÉRÉE

Nom

**MIRYAM
HADDAD**

Âge

30 ans

Profession

Peintre

Actualité

Du Printemps de Septembre, festival toulousain d'art contemporain où sont exposés quelques-uns de ses tableaux, au Frac Auvergne de Clermont-Ferrand qui lui consacre sa première rétrospective, on est d'emblée happée par ses toiles. Les unes sont gigantesques ; les autres, minuscules. Mais dans toutes le chaos s'organise entre joie et tourmente, figuration et abstraction, dans un embrasement de couleurs à couper le souffle, d'où jaillissent bleu de chauffe, orange de feu, rouge sang. S'écrivent au fil des tableaux des contes anciens drôlement contemporains mais qui jamais ne se rattachent à un élément, à un événement directs. On suit les sillons de sa pâte, épaisse, jusqu'à s'y perdre, passant d'un extrême à l'autre, de la félicité à l'effroi, de la brûlure à une brise légère. On pense aux expressionnistes comme l'Autrichien Kokoschka, ou à Soutine, même si le travail de Miryam Haddad est immédiatement identifiable. «*Je sens que j'existe quand je peins. Comme si je réveillais toute mon existence.*»

Ascendants

Née et élevée à Damas, la jeune femme a su qu'elle serait peintre, petite, alors que le soleil se reflétait sur le sol pendant qu'elle dessinait. «*J'ai ressenti un tel bonheur que je me suis dit : je veux faire ça toute ma vie.*» Son père lui conseille les Beaux-Arts. En 2009, elle s'inscrit à l'université de Damas, où elle reçoit une solide formation technique, contrebalancée par des cours d'été aux Beaux-Arts de Paris. En 2012, du fait de la guerre, elle s'installe en France et intègre les Beaux-Arts.

Signes particuliers

À peine diplômée en 2017, elle est repérée par la galerie parisienne Art: Concept, qui lui offre une première exposition en janvier 2018. L'année suivante, on la retrouve à la Fondation Cartier. Elle réalise aussi, cet été-là, l'affiche du Festival d'Avignon. La voilà lancée. Rien ne devrait l'arrêter ●
Au Printemps de Septembre jusqu'au 17 octobre, printempsdesseptembre.com
Au Frac Auvergne jusqu'au 31 décembre, frac-auvergne.fr

Par Yasmine
Youssi

EXPOSITIONS



Miryam Haddad, *La Proie du soleil*, 2020, huile sur toile, 250 x 250 cm.
© M. Haddad.

À TOULOUSE, UN PRINTEMPS DÉROUTANT

Après son annulation en 2020, le Printemps de septembre renaît sur « Les cendres de l'hacienda », titre de cette édition anniversaire très inégale

ART CONTEMPORAIN

Toulouse. Il faut profiter de cette 30^e édition du Printemps de septembre. Ce n'est peut-être pas le meilleur cru du festival d'art contemporain, d'autant que son format actuel est sérieusement remis en question, la Ville envisageant de réduire de façon drastique ses subventions, entre restrictions liées à la crise sanitaire et « marketing territorial ». Aux manettes en tant que directeur artistique depuis 2016 – après une première collaboration en 2008 –, Christian Bernard, dont c'est la dernière édition. Il a imaginé trois axes afin de structurer un projet contrarié par de nombreux aléas. « Poursuivre et commencer » s'applique aux artistes motivés par des préoccupations esthétiques formelles ; « Le heurt du réel » regroupe des plasticiens inquiets de l'état du monde ; « La folle du logis ou l'insistance du rêve » concerne ceux tournés vers l'imaginaire. Certaines expositions s'adressent davantage aux connaisseurs de l'histoire de l'art, d'autres relèvent de l'évidence esthétique, d'autres encore prétendent offrir un état des lieux de la scène contemporaine. À chacun de faire son « marché » parmi les propositions disséminées dans près d'une trentaine de lieux de la ville rose.

Rive gauche de la Garonne, la promenade commence au Trentotto, censé faire office de bande-annonce. Un mur d'accrochage comporte, à la façon d'une iconostase, une œuvre de la plupart des artistes exposés, de Damien Aspe à Jean-Luc Verna. La vidéo numérique de Clemens von Wedemeyer (*70.001*, 2019) et la grande toile de Gérard Fromanger (*De toutes les couleurs, peinture d'histoire*, 1991-1992), chacune liée à un événement historique, sont à l'étroit dans cet espace où elles voisinent avec un plan fixe émouvant de Shiva

Khosravi (*Don't let your hair with the wind blow*, 2020, voir ill.). Placé en exergue, le portrait de Xavier Douroux par Yan Pei-Ming est un hommage au fondateur du Consortium de Dijon et des Presses du réel, disparu en 2017. Quant à la boîte noire interdite aux moins de 18 ans, consacrée aux visions sadiques d'Antoine Bernhart, sa présence constitue selon Christian Bernard « un miracle » face à une censure institutionnelle implicite. Le dessinateur obsessionnel et sulfureux a déjà été montré par la galerie parisienne Arts Factory.

Non loin de là, l'hôpital de la Grave accueille dans un de ses bâtiments la rencontre de trois artistes pratiquant la sculpture aujourd'hui : Éric Baudart, Chloé Delarue et Gyan Panchal, dont on remarque la structure de trampoline désossée en appui sur le mur : un travail qui met à nu les objets, avec douceur. En chemin, on aperçoit *Agoraphobia*, de Franz West, objet d'un rejet quasi unanime depuis son installation en 2005. « *Toulouse est une ville handicapée sur le plan de la culture* », commente sobrement Christian Bernard.



Shiva Khosravi, *Don't let your hair with the wind blow*, 2020, vidéo 5 min 32. © S. Khosravi.

Le parcours se poursuit aux Musée des abattoirs. Mais il y devient alors dense et peu lisible. Au sous-sol, une salle consacrée d'un côté à la peinture spectrale de Miriam Cahn et, de l'autre, à un focus sur l'artiste américain d'origine iranienne Siah Armajani (1939-2020) avec ses œuvres des années 1960 qui entremêlent architecture, poésie et calligraphie. Plus loin, la reconstitution par Michel Aubry du pavillon soviétique, présenté à Paris en 1925, semble posée là sans raison ; elle abrite des éditions ainsi qu'un choix bibliographique des artistes du festival. Dans les étages, l'exposition collective, écrasée par l'absence de hauteur sous plafond, laisse une impression de confusion. Elle s'achève sur la peinture vigoureuse et solaire de Miryam Haddad [voir ill.], que l'on verra cet automne au Frac Auvergne.

Quelques pépites cependant

Au centre-ville, l'exposition qui occupe le couvent des Jacobins incarne pour les Toulousains la vitrine du Printemps de septembre : beaucoup d'entre eux n'iront voir que cela. Et c'est heureux, car l'installation *Pas de deux*, proposition de Katinka Bock, est une réussite. Elle se présente comme un duo plastique mettant en regard les œuvres de l'artiste avec une sélection de sculptures de Toni Grand (1935-2005), pour lesquelles elle a conçu de grands chevalets blancs. Grand a marqué les années 1970 par son approche dépouillée et radicale de la sculpture ; Katinka Bock est connue pour ses installations aussi discrètes que discursives, où se dissimule une maîtrise technique virtuose. Elle excelle dans la mise en espace. Ici, son intuition première a été de « résister à la tentation du

spectaculaire » dictée par l'architecture sublime du réfectoire du couvent. Pour y loger sa salle de bal, elle a créé un champ énergétique ceinturé par un paratonnerre courant au sol. Une forme chrysalide en résine de Toni Grand, placée en exergue, accueille le visiteur, infléchissant par sa présence étrange la ligne métallique du paratonnerre. À l'intérieur, tout se joue délicatement dans la complicité des formes : elles s'attirent et se tiennent à distance dans une danse immobile qui dilate le temps.

Les œuvres sur papier de Sylvia Bächli à la Fondation de l'espace écoreuil, pour leur musicalité silencieuse et les films drolatiques et parfois violents de Pauline Curnier Jardin, à l'Institut supérieur des arts et du design (*Grotta Profunda, les humeurs du gouffre*, produit pour le Printemps de septembre en 2011 et *Fat to Ashes*, 2021), font partie des pépites de cette édition inégale mais qui mérite le détour.

● ANNE-CÉCILE SANCHEZ,
ENVOYÉE À TOULOUSE

**LE PRINTEMPS DE SEPTEMBRE,
SUR LES CENDRES DE L'HACIENDA,**
jusqu'au 17 octobre, dans divers lieux
de Toulouse.

ARTS

SUR LES CENDRES DE L'HACIENDA

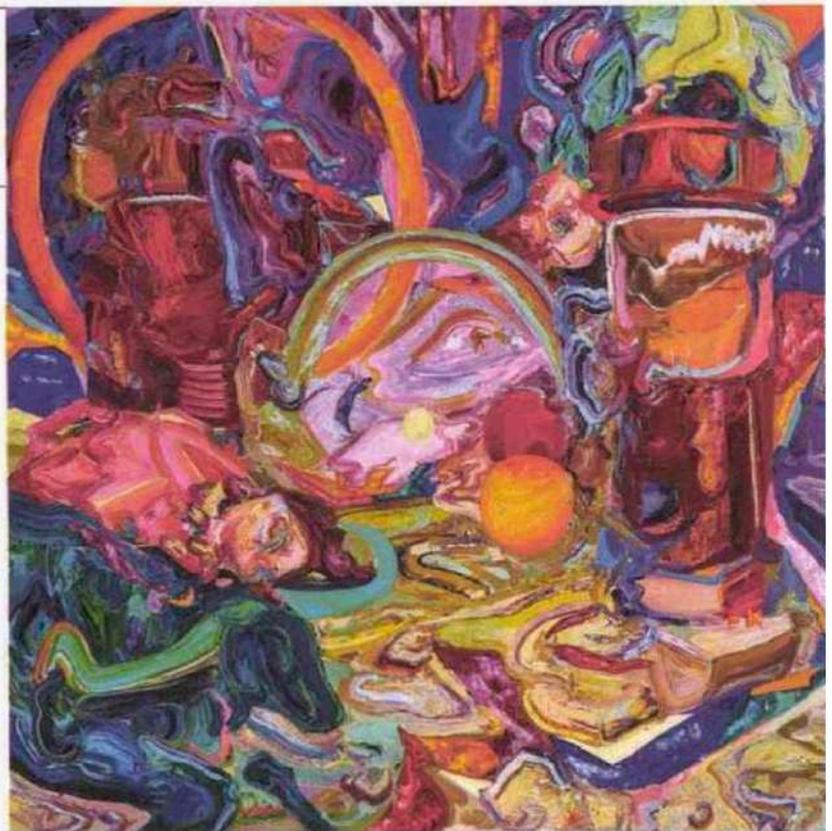
TABLEAUX, INSTALLATIONS, SCULPTURES, VIDÉOS...

KATINKA BOCK, SIVIA BÄCHLI, WALID RAAD, MIRYAM HADDAD, LUISIANA QUATTRINI...

À Toulouse, une constellation cosmopolite de talents, souvent féminins, embrase le *Printemps de septembre*. Entre explosion de couleurs et minimalisme édifiant.

TT

Elle est mal fichue, l'exposition du Printemps de septembre présentée aux Abattoirs de Toulouse, faute de cartels directement accolés aux œuvres. Reste que les artistes exposés, dont beaucoup de femmes, réunis par Christian Bernard – le directeur artistique de cette manifestation d'art contemporain qui fête ses 30 ans –, y font merveille. Ici, leur imagination s'épanouit à travers la couleur : vive et chaotique dans les tableaux de la Syrienne Miryam Haddad, évanescence dans ceux de la Péruvienne Luisiana Quattrini, saisissante chez Miriam Cahn qui superpose à ses fonds des personnages en halo. Si chacune a sa salle réservée, elles s'invitent aussi les unes chez les autres. À ce jeu-là, l'exposition de Katinka Bock au couvent des Jacobins remporte la mise. La plasticienne allemande l'a conçue comme un dialogue d'une rare générosité avec le sculpteur français Toni Grand (1935-2005). Tout aussi généreuse est la Suissesse Silvia



Bächli, qui émeut avec de simples traits de peinture tracés sur une feuille. Elle a invité son étudiante Maria Tackmann à exposer avec elle. Celle-ci s'en est allée collecter ce qu'elle trouvait dans les rues de Toulouse. Des bouts de miroirs, des lambeaux de plâtre, des herbes folles qu'elle a ensuite agencés au sol. Chaque élément y est à sa place, produisant une sculpture d'une puissance folle. À l'instar des œuvres en miroir de Walid Raad, au Théâtre Garonne : une fresque vidéo kaléidoscopique des destructions/reconstructions perpétuelles de Beyrouth. Et le fac-similé d'un livre de photos de la capitale libanaise pendant la guerre, déniché par

l'artiste. Des images quelconques, si ce n'est, sur chacune, la phrase ajoutée à la main par celui à qui appartenait l'ouvrage. « Dans cette rue, j'ai été embrassé passionnément par une fille que j'aimais Trois semaines après elle déménageait à Chypre. » Ou encore « Mon frère a décidé de rejoindre une milice d'extrême droite en marchant dans cette rue ». Presque rien, là encore. Mais d'une force évocatrice extraordinaire. — **Yasmine Youssi**
| Jusqu'au 17 octobre dans Toulouse (31). printempsdesseptembre.com
| À lire : *Le Passé de ce monde, comme printemps à sans cesse faire revenir, 30 ans de festival le Printemps de septembre*, éd. JBE Books, 354 p., 35 €.

La couleur vive et chaotique de Miryam Haddad dans *La Proie du soleil*, 2020.

FESTIVALS

Le Printemps de Septembre fête ses 30 ans

Du 17 septembre au 17 octobre, sous un titre désenchanté « *Sur les cendres de l'hacienda* », la manifestation biennale toulousaine entend faire sa révolution après son annulation en 2020, conditionnée par la pandémie. Une cinquantaine d'artistes investiront 28 lieux de Toulouse et de sa région autour d'expositions, de concerts, de performances et d'installations, avec une présence sur la rive gauche de la Garonne – jusque-là désertée par l'événement. C'est l'œuvre de Gérard Fromanger peinte au début des années 1990 et présentée dans l'ancien showroom Trentotto, *De toutes les couleurs, peinture d'Histoire*, qui ouvrira le bal. Décrite par Christian Bernard, directeur artistique du festival depuis 2016, comme « *un univers intime bombardé par les premiers souffles*



Miryam Haddad

Miryam Haddad, *La Poie du soleil*, 2020, huile sur toile, 250 x 250 cm.

de la guerre au Moyen-Orient, dont nous subissons encore le choc », elle marque le début d'un parcours construit sur « *monde en ruine* » et dont

la manifestation se propose d'explorer les postures résilientes, conquérantes ou décalées des artistes dans cette période « *sans horizon* ». Honorant ses invitations de l'édition 2020, le festival poursuit sa volonté d'exposer de jeunes artistes à l'instar de la photographe Elisa Larvego ou de la peintre Miryam Haddad mais aussi des artistes historiques comme Kiki Kogelnik et son œuvre « *d'affinité féministe et d'inspiration pop art* ». Jean-Luc Verna renouera avec la tradition des peintures dans les gares de la ville quand Katinka Bock et Toni Grand feront dialoguer sculptures et installations au couvent des Jacobins. La nuit tombée, Toulouse s'illuminera avec un programme à ciel ouvert qui proposera une déambulation artistique autour du thème festif de la lumière.

LÉA AMOROS
printempsdeseptembre.com



Elisa Larvego

Elisa Larvego, *Paquerette, Charlotte, Aminata, Ibrahim & Kone, refuge solidaire, Briançon*, 2019.

Un parcours dans l'imaginaire

Fil conducteur majeur de cette édition, « La Folle du logis » s'ancre aux Abattoirs et se répercute en de multiples échos dans Toulouse

TOULOUSE

L'intitulé est désarmant. « La Folle du logis » est le titre de l'un des trois grands parcours qui structurent Le Printemps de septembre. La formule remonte à sainte Thérèse d'Avila, au XVI^e siècle : « *L'imagination est la folle du logis.* » Comprendre qu'elle est l'ennemie de la raison. « *C'est clairement une expression péjorative, qui traduit une répression historique de pulsions émancipatrices. Le surréalisme s'est employé à libérer la folle du logis, or, l'esprit et la pratique des artistes invités ici traduisent les ombres portées par le surréalisme jusqu'à aujourd'hui, des fanges du cauchemar à un onirisme plus paisible.* », détaille Christian Bernard, le directeur artistique du festival.

A l'espace éphémère Trentotto, qui sert de généreux « *générique* » aux différents fils tirés et tissés à travers la ville, on découvre une petite salle qui se dérobe aux regards. Derrière le rideau sont rassemblés des dessins à l'imaginaire éroticogore, aussi virtuoses que dérangeants, de l'Alsacien Antoine Bernhart, un temps proche des surréalistes, et à l'égard duquel Christian Bernard déplore un manque de reconnaissance institutionnelle.

Intenses coutures

C'est au musée-FRAC des Abattoirs que se concentre l'essentiel de ce parcours à travers une exposition aux appariements sensibles, tout en échos visuels, entre les œuvres d'une quinzaine d'artistes de toutes générations, dont on retrouve par ailleurs le travail disséminé à Toulouse. Il est en effet rare qu'un artiste ne soit qu'à un seul endroit : le Printemps privilégie les réminiscences qui viennent réactiver la mémoire au fil du chemin. L'accrochage suit lui-même ce principe de non-linéarité, avec un artiste en dominante dans chaque salle et des œuvres d'autres artistes en contrechamp, tels les petits portraits inédits de Jean-Luc Verna, qui apparaissent comme des présences récurrentes de salle en salle.

Ces entrelacs rapprochent d'abord les toiles ou dessins peuplés de figures fantomatiques, douces et narquoises, tantôt

L'accrochage suit un principe de non-linéarité, avec un artiste en dominante dans chaque salle et les œuvres d'autres en contrechamp

humaines, tantôt animales, de Christian L'hospital (que l'on retrouve en solo à la galerie Le Confort des étranges, en centre-ville) et les vastes vaisseaux fantômes de Christine Sefolosha. Dans la foulée, la benjamine de la sélection, Mathilda Marque Bouaret, détonne par ses compositions tendrement burlesques, où les corps défient les lois du cadrage, et avec lesquelles les sculptures en pâte à modeler de Rolino Gaspari semblent faire un pas de deux.

L'exposition dévoile également une nouvelle série de Natacha Lesueur, où des mariées en tenue posent, la chevelure parée de feux de Bengale et de fumigènes, cheveux par ailleurs redessinés et greffés à la photo. « *Natacha Lesueur n'est jamais dans la séduction, il y a toujours une étrangeté, une incongruité* », relève le commissaire, qui rappelle l'importance de confirmer la maturité d'artistes qui ont eu un fort rayonnement il y a dix ou vingt ans, et de « *montrer qu'ils sont toujours là* », estimant que certains sont injustement moins visibles. Ces femmes en blanc sont entourées des toiles évanescences de la Péruvienne installée à Bâle Luisanna Quattrini (qui a aussi un solo show à la galerie Jean-Paul-Barrès), comme autant de visions qui semblent se diluer.

Les peintures à la palette puissante et aux formes agitées de Miryam Haddad, jeune Syrienne qui vit à Paris, donnent à contempler de mystérieuses divagations aux influences tant occidentales qu'orientales. En amont, une autre salle introduit un avant-gout du travail de l'artiste, avec une pratique plus intimiste d'aquarelles expérimentales, tandis qu'on découvre plus loin la jeune Iranienne Shiva Khos-

ravi, dont le travail se trouve à la croisée de la thématique « le heurt du réel », avec une formidable vidéo sur 1001 façons aussi humoristiques que séduisantes de porter le voile imposé par le pouvoir religieux. Une imagination au service de l'émancipation efficacement corrosive.

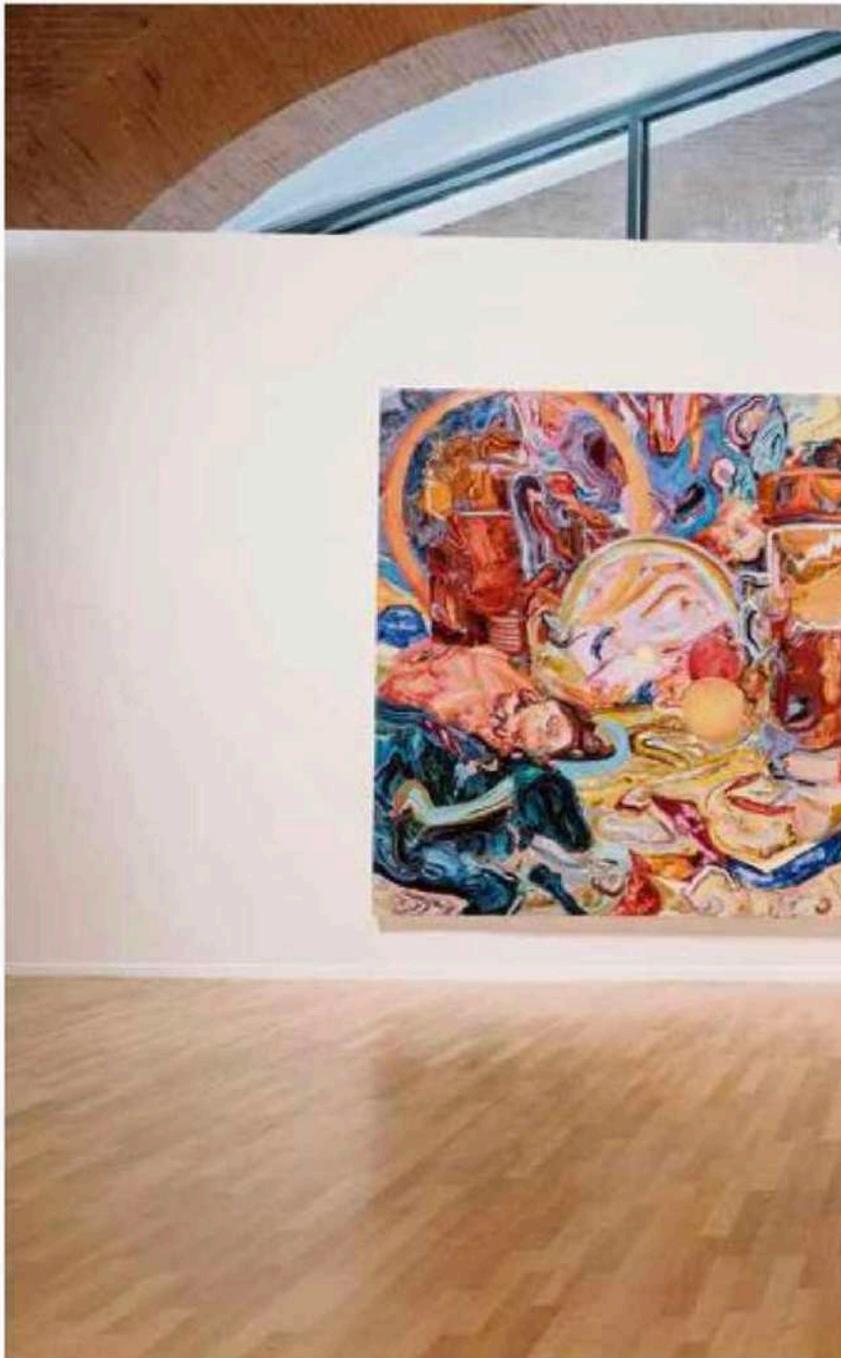
Les fantaisies architecturales stylisées de Marie Bourget (1952-2016) avoisinent les délicats paysages de Cathryn Boch, qui sculpte des cartographies par d'intenses coutures. Enfin, les toiles lumineuses aux formes aussi énergiques qu'énigmatiques, tout en bouches et jambes, de Virginie Loze (dont on peut croiser un très haut dessin dans un passage voisin, vers l'hôpital La Grave), jalonnent le chemin vers l'imaginaire pop d'Eva Taulois, dont une série de peintures sur tissu ou découpes forme un vestiaire suspendu. C'est à elle qu'a été demandé le nuancier vitaminé de la signalétique du festival, que l'on retrouve notamment sur les bancs installés dans les différents lieux.

Flânerie en réseau

On retrouve Antoine Bernhart aux Abattoirs : à la virtuosité de ses dessins automatiques, qui surviennent à l'encre de Chine, répondent ceux d'une grande figure de l'activité surréaliste de l'Occitanie, Adrien Dax (1913-1979). Les plus curieux pousseront jusqu'à la labyrinthique librairie Ombres blanches, pour une vue plus large des expérimentations du Toulousain dans le nouvel espace de galerie. La salle des rencontres accueille pour l'occasion des archives surréalistes de la ville, tandis que les visions exubérantes de Mireille Cangardel se découvrent dans l'intimité du café. « *La figure de Dax est l'arrière-plan de "La Folle du logis"* », souligne le commissaire, qui tient à ancrer localement le festival, conçu comme une flânerie en réseau à l'échelle de la ville.

Si le cœur de la présentation se déploie en enfilade dans les espaces perchés de la mezzanine des Abattoirs, on traverse au sous-sol des accrochages rattachés aux deux autres grands parcours du festival, hormis les portraits de femmes à l'angoisse sourde de Miriam Cahn, qui bénéficie d'une petite exposition à part.

Une hypnotique vidéo du Libanais Walid Raad joue cavalier seul au Théâtre Garonne. Large frise kaléidoscopique, elle



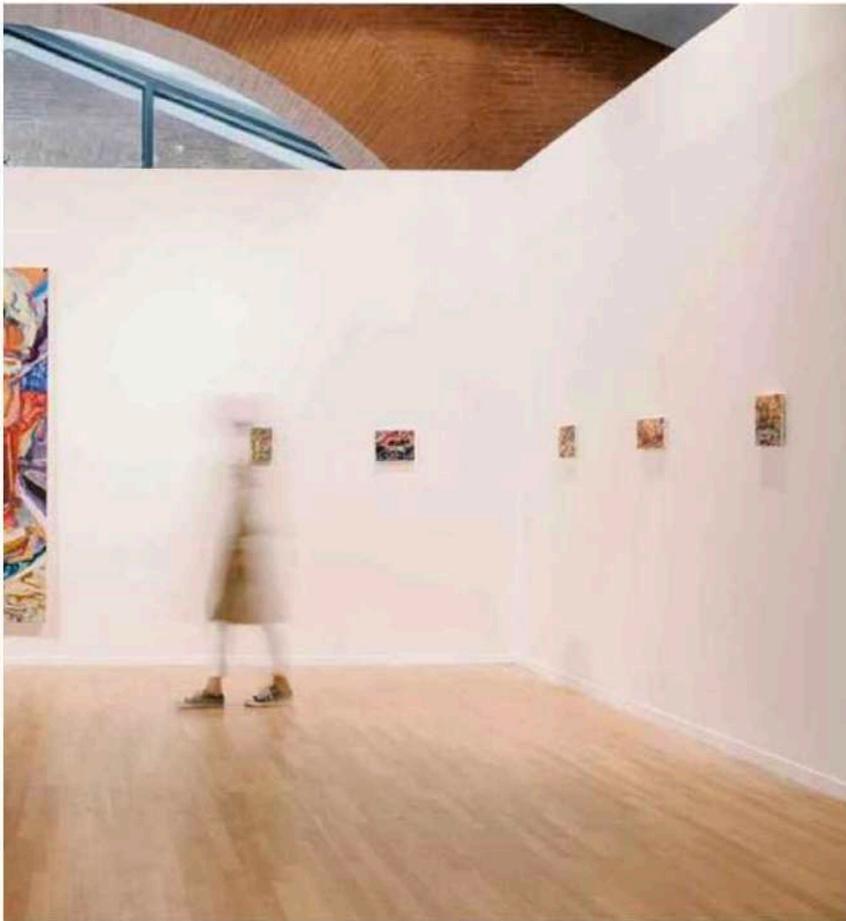
absorbe et transmue en boucle des images amateur filmées dans les années 1990 à Beyrouth, fragiles actes de résistance d'habitants face aux destructions de bâtiments liés à la spéculation immobilière.

Deux expositions complètent le parcours. « Une vie sans art est une vie insensée », consacrée à Kiki Kogelnik (1935-1997), est présentée au BBB centre d'art, avec le parti pris de se concentrer sur les dessins de cette figure affiliée au pop art, aux préoccupations féministes, qui a quitté l'Autriche pour les Etats-Unis dans les années 1960. « *Les dessins choisis, qui datent presque tous de 1970, sont pour beaucoup des notes de travail, qui révèlent son champ mental, ses réflexions et inquiétudes, et n'ont quasiment jamais été*

montrés », résume la directrice du lieu et cocommissaire Cécile Poblon. Partout, le corps de l'artiste, disséqué, se fait miroir du corps social et politique de l'époque.

Enfin, la foisonnante exposition « Un autre monde//Dans notre monde », à Lieu-Commun, vient se greffer au parcours après avoir évolué ailleurs, notamment dans les FRAC de Marseille et Dunkerque, et offrant cette fois une partie consacrée au paysage fantastique. Elle explore le rayonnement jusqu'à aujourd'hui du réalisme fantastique, mouvement de contre-culture né en France dans les années 1960 et consistant à déceler le fantastique au cœur du réel. La filiation avec le surréalisme tombait à pic. ■

EMMANUELLE JARDONNET



Aux Abattoirs se déploie « La Folle du logis », exposition-phare du festival, avec la palette puissante de Miryam Haddad (ci-contre), et, un peu à part, les portraits de femmes de Miriam Cahn (ci-dessous).

JACOB CHETRIT POUR « LE MONDE »



Comme un vestiaire suspendu, la série de peintures sur tissu d'Eva Taulois.

JACOB CHETRIT POUR « LE MONDE »

LA MONTAGNE

Art contemporain

Le Frac Auvergne et Mille Formes proposent « Les week-ends en famille » à Clermont-Ferrand

Publié le 18/11/2021 à 12h00



Des activités autour de la peinture de Miryam Haddad, dont les toiles sont exposées au Frac, sont programmées les 20 et 21 novembre. © BOILEAU FRANCK

« Les week-ends en famille », c'est un parcours entre Mille Formes et le Fonds régional d'art contemporain Auvergne pour pratiquer, à Clermont-Ferrand, des activités autour de la peinture de Miryam Haddad. Rendez-vous les 20 et 21 novembre.

Le Frac Auvergne et Mille Formes s'associent pour créer « Les week-ends en famille », un parcours d'un lieu à l'autre pour pratiquer des activités autour de la peinture de Miryam Haddad, artiste à laquelle une magnifique exposition est actuellement consacrée. Premier rendez-vous les 20 et 21 novembre.

- Visite racontée pour les 3-5 ans au Frac Auvergne, le samedi et le dimanche, à 15 h 30. Des ronds colorés s'échappent des peintures de Miryam Haddad... Parents et enfants sont invités à se balader dans l'exposition pour suivre ces mystérieux ronds. Pour les enfants de 3 à 5 ans, accompagnés d'un adulte. **Gratuit, inscription obligatoire par mail à publics@fracauvergne.com**



Au Frac Auvergne, exposition Miryam Haddad. Photo F. Boileau

- Challenge en famille dès 6 ans au Frac Auvergne, le samedi, à 14 h 30 et 16 h 30, et le dimanche, à 16 h 30. Un challenge à réaliser en famille pour regarder les œuvres autrement ! Pour les familles, à partir de 6 ans. **Gratuit, inscription obligatoire par mail à publics@fracauvergne.com**

- Ateliers d'arts plastiques dès 3 ans au Frac Auvergne, le samedi, de 14 à 18 heures, et le dimanche, de 15 à 18 heures. Des minis ateliers pour toute la famille sont proposés en continu tout l'après-midi pour découvrir les œuvres de Miryam Haddad. **Accès libre, sans inscription.**

- Ateliers d'arts plastiques dès 2 ans à Mille Formes, le samedi et le dimanche, de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 18 heures. Un voyage en famille pour cheminer entre peinture, couleur et lumière dans la construction de paysages imaginaires. **En accès libre dans l'Agora.**



Accueil > Émissions > Affaires & culture > À Clermont-Ferrand, les mondes étranges de Miryam Haddad

LE 26/10/2024

À Clermont-Ferrand, les mondes étranges de Miryam Haddad

▶ ÉCOUTER 17 MIN



L'artiste peintre expose ses tableaux et ses aquarelles au FRAC Auvergne jusqu'au 31 décembre.



Miryam Haddad • Crédits : Claire Dorn, Courtesy of Art : Concept, Paris

L'artiste peintre **Miryam Haddad** née en 1991 à Damas, en Syrie, présente l'exposition "**Là-bas, sur le ciel d'orage**" au **FRAC Auvergne**, à Clermont-Ferrand, [jusqu'au 31 décembre prochain](#).



Vue de l'exposition "**Là-bas, sur le ciel d'orage**" de **Miryam Haddad** • *Crédits : Ludovic Combe*

"Les peintures et les aquarelles de **Miryam Haddad** semblent n'entretenir qu'une relation lointaine avec le monde, tant dans les sujets et les motifs fascinants dont elles sont peuplées que dans la manière dont différentes sources de lumières les traversent de part en part selon des intensités et des orientations contradictoires. Si les bêtes qui en habitent parfois la surface sont identifiables dans leur appartenance à telle ou telle espèce – baleines, chiens, hérons, aigles, crocodiles... –, l'étrange environnement qui les accueille en infléchit le réalisme pour les baigner d'une aura dont la magnitude onirique est portée par un champ chromatique puissamment contrasté. Dans cet univers dont les territoires n'appartiennent à rien de connu se mêlent les réalités vacillantes du conte et de la croyance, du mythe et des récits archaïques du Moyen-Orient.

[...]

Nous contemplons les étendues d'un entre-monde habité d'une énergie primordiale, un entre-monde parcouru de landes foudroyées et de cieux embrasés, un entre-monde dont l'espace en apparence infini se replie pourtant en une surface à deux dimensions. Sa profondeur provient de l'arrière du tableau – au-delà même de l'œuvre –, par ces ajours irradiants qui éclairent, tels des oculi de cathédrales, cet univers intérieur où semble s'épancher une vie antérieure."

Jean-Charles Vergne, extrait du texte "**Les lumières et le limbe**" (catalogue de l'exposition, éditions **FRAC Auvergne**, 2021)

- L'exposition "**Là-bas, sur le ciel d'orage**" est à voir au **FRAC Auvergne**, à Clermont-Ferrand, [jusqu'au 31 décembre](#).

Le Printemps de Septembre est de retour avec Miryam Haddad

ACCUEIL

AGENDA

ARTICLES CULTURE

ARTICLES DÉFILANTS

CULTURE

DÉBATS & IDÉES

EXPOSITIONS

FRANCE



Mishka Gharbi



12 septembre 2021



Ses peintures sont nourries autant de l'expressionnisme occidental que de souvenirs d'un Orient à la fois chatoyant et compliqué

Le festival Le Printemps de Septembre se déploiera dans de nombreux lieux de la ville de Toulouse du 17 septembre au 17 octobre 2021.

Après plus d'un an de vie culturelle et artistique pratiquement au temps mort, le Printemps de Septembre revient avec ses belles couleurs animant Toulouse et l'Occitanie. Annoncer une nouvelle édition après l'annulation de celle de 2020 revêt donc un caractère particulier. Celle-ci marquera également les 30 ans du festival, et autant d'années de créations, de fructueuses collaborations et de belles découvertes. Pour fêter cet anniversaire, le Printemps de Septembre mise sur le merveilleux et imagine un projet à ciel ouvert, une déambulation urbaine et artistique à la tombée du jour.

Le festival a cette singularité d'être d'une grande exigence artistique, de soutenir les artistes et la création contemporaine. Le Printemps de Septembre appuie la reconnaissance de figures majeures de la scène internationale et accompagne également l'émergence de nouvelles générations d'artistes qui font leurs premiers pas.

Cette année, il sera surtout question de plaisir de retrouver le public et les artistes, et de voir le festival déployer à nouveau à Toulouse et dans les environs, cette atmosphère faite d'art, de couleurs et de convivialité.

Des souvenirs puisés d'un Orient opulent et compliqué

L'objet principal du festival demeure les expositions. Une cinquantaine d'artistes se répartiront dans vingt-huit lieux. Certains, très jeunes, présenteront les prémices de leurs œuvres tandis que d'autres, décédés, verront leur mémoire et héritage salués.

Parmi les artistes, figure en bonne place la jeune Syrienne Miryam Haddad, née en 1991 à Damas, elle vit et travaille à Paris. Diplômée des Beaux-Arts de Paris en 2017, elle est lauréate du prix Jean-François Prat en 2019. Elle a exposé personnellement et pris part à plusieurs manifestations collectives.

Myriam Haddad se distingue avec une palette aux couleurs vives déclinées en une pâte épaisse appliquée à la brosse et au couteau. Des caractéristiques affirmées du travail pictural de l'artiste. Que ce soient de grands formats ou des plus petits, la puissance qui s'en dégage et les formes agitées et tordues interpellent. Ses peintures à l'huile sont nourries visiblement autant de l'expressionnisme occidental que de souvenirs puisés d'un Orient des origines, à la fois chatoyant, opulent et compliqué.

Myriam Haddad expose du 17.09.21 au 21.11.21 aux Abattoirs, Musée – Frac Occitanie Toulouse

Le Printemps de Septembre est une manifestation populaire à la fois exigeante et accessible dans une totale gratuité. Un livre anniversaire viendra enfin célébrer ces 30 ans de festival et d'art.



Ryan Gander et Miryam Haddad post-confinement

LE 20 SEPTEMBRE 2021

Les différents confinements -on a déjà souvent eu l'occasion de le dire- ont beaucoup changé les pratiques des artistes : ils les ont souvent contraints à des travaux plus solitaires, chez eux ou à l'atelier, ont limité leurs possibilités de déplacements géographiques et par-là même obligés à faire avec ce qu'ils avaient sous la main, les ont amenés à des formats plus petits, se limitant parfois à la taille d'une table. Ce faisant -et malgré tous les aspects négatifs, bien sûr, tant sur un plan économique que psychologique, provoqués par cet isolement-, ils les ont aussi obligés à aller à l'essentiel, à revenir aux sources. C'est aujourd'hui surtout qu'on le mesure pleinement et qu'on peut contempler les fruits de ces périodes si particulières.

C'est ainsi que le toujours si inventif Ryan Gander, dont les déplacements dans l'espace sont déjà réduits en raison de son handicap physique (il se déplace en fauteuil roulant), a subi ce qui pourrait apparaître comme une sorte de double peine. « Nous habitons à la campagne, explique-t-il, vraiment au milieu de nulle part, près de la côte. Au cours de cette dernière année, il y a eu comme une sécheresse d'inspiration. Il n'y a rien ici la nuit, à part la lune et le feu. C'était difficile de travailler avec ces deux signifiants très sensationnels et tellement clichés, mais il y avait quelque chose dans cet excès de temps et ce silence sans fin qui m'attirait vers eux. Quelque chose d'étrangement primal et existentiel. Je ne pouvais sortir la préhistoire de ma tête. Les images d'un monde sans langage, apparu avec l'invention du feu me consumaient. Quand je fixais la lune chaque nuit, j'étais submergé par l'idée que les civilisations anciennes basées sur les notions d'équilibre et d'inertie seraient la seule voie à suivre pour nous. »



De cette contemplation, il a tiré une réflexion sur le temps, ou plutôt sur les deux temps qui s'affrontent et que les Grecs avaient déjà distingués : *Kairos*, le temps de « l'instant T », celui de l'intuition et des rythmes naturels, que l'on ne mesure pas, et *Chronos*, temps linéaire, qui rythme et façonne notre vie et que symbolise l'horloge. « Nos économies capitalistes à croissance accélérée, explique encore l'artiste, se développent dans un monde Chronos, où nous faisons les choses quand on nous dit de les faire, par opposition à un monde Kairos où nous faisons les choses lorsque les écosystèmes dans lesquels nous vivons suggèrent leur temporalité. Nous vivons de façon chronométrée et réprimons nos penchants instinctifs. »

Et c'est cette réflexion qui est à la base des œuvres qu'il présente actuellement chez gb agency, dans une exposition intitulée *Wrong Time Paradigm*. La pièce qui la caractérise le mieux en est d'ailleurs une sculpture, *Chronos Kairos 14.58*, qui représente deux horloges qui s'affrontent dans des temporalités différentes et qui mesure la discordance entre ces deux manières d'envisager le monde. Car il est bien clair que ce temps réglementé, organisé, que nous avons imposé à l'évolution de la nature se fait au détriment de celle-ci, n'est plus à son écoute et va donc droit vers la catastrophe écologique que chacun juge inévitable aujourd'hui. Pour preuve, le minuscule moustique que Ryan Gander a fait s'échouer sur le rebord d'une fenêtre fermée n'en finit pas de s'agiter en tous sens et de se contorsionner sans pouvoir enfin mourir.

Au milieu de la galerie, des éléments en bronze représentant des bûches et des pierres ont été placés, comme pour faire un feu, mais la noirceur des bûches suggère qu'elles ont déjà brûlé, comme si les temps se confondaient et que le début se superposait à la fin : c'est que le feu a joué un rôle central dans l'évolution de l'homme et a servi de marqueur de sa place dans l'Histoire. Sur un autre mur de la galerie, c'est la lune qui a servi de modèle aux peintures qui sont accrochées, mais une lune fragmentée, comme dynamitée, elle-aussi ballotée entre les temps immémoriaux et ceux de notre vie quotidienne, et surtout recrée à l'aide d'objets ordinaires (ici un couvercle de poubelle). Et tout autour, ce sont d'autres objets, sculptures ou surprenante machine à voyager qui peuplent cette exposition intelligente et attachante, née de l'imagination d'un artiste dont la faculté à raconter des histoires ne semble pas se tarir.



Miryam Haddad, cette jeune artiste syrienne (née en 91) qui vit désormais à Paris où elle a été élève des Beaux-Arts et qui a déjà été montrée à la collection Lambert d'Avignon, a elle-aussi considérablement changé sa pratique pendant les confinements : elle est passée de toiles colorées, à la touche épaisse et chargée, qui rappelle autant le mouvement CoBrA d'un Karen Appel que James Ensor, à de délicates aquarelles, d'où toute figuration semble avoir disparu et qui s'apparenteraient presque à des calligraphies. A la foire Art Paris qui s'est tenue récemment, sur le stand de sa galerie Art : Concept, elles frappèrent par leur grâce, leur musicalité et leur légèreté et remportèrent un grand succès.

On va pouvoir les revoir au Frac Auvergne qui s'apprête à lui consacrer une grande exposition et qui, après l'exposition de la brésilienne Marina Rheinganz, est décidément devenu un des épicycles de la peinture en France. On y verra les aquarelles, donc, mais aussi bien sûr les peintures et c'est dans ce va-et-vient entre les deux médiums que l'on saisira peut-être la profonde originalité du travail de l'artiste. Car si l'un se rattache à l'écriture, l'autre évoque la figure et c'est autour de cette conjonction des deux que s'organise son travail. Dans un texte publié dans le beau catalogue que l'institution édite à cette occasion, Didier Semin, qui a été son professeur, explique : « Miryam Haddad commence toujours par agencer sur le tableau des courbes venues de l'écriture arabe, beaucoup moins contrainte et découpée que ne peuvent l'être la grecque ou la latine. Elle dessine d'abord, en somme, ce que l'on nomme à juste titre des arabesques, et c'est *avec, entre, pour, contre* ces premiers signes abstraits qu'elle agence ensuite la chair de la peinture pour suggérer des formes identifiables -formes d'animaux, d'architectures fantastiques, d'êtres humains ou de demi-dieux ... qu'elle revient ponctuer, comme on le ferait d'un texte ou d'une partition, avec des cercles de couleur. Elle emporte tout son monde vers un concert admirable de lumière et de pigments, où la figure est un horizon, l'écriture une boussole. » Nous serons évidemment les auditeurs attentifs de ce concert-là.

-Ryan Gander, *Wrong Time Paradigm*, jusqu'au 9 octobre chez gb agency, 18 rue des Quatre Fils 75003 (www.gbagency.fr)

-Miryam Habbad, *Là-bas, sur le ciel d'orage*, du 2 octobre au 31 décembre au Frac Auvergne, 6 rue du Terrail 63000 Clermont-Ferrand (www.frac-auvergne.fr). Catalogue de l'exposition publié par le Frac-Auvergne avec des textes de Jean-Charles Vergne et Didier Semin, 160 pages, 19€.

Images : vues de l'exposition de Ryan Gander chez gb agency: 1- *Chronos Kairos*, 14.58, 2021 Stainless steel 30 x 59 x 50 cm Unique; 2- (Left) *Fractured Natural Sign (Some stood silently mesmerised by the moon, whilst others were incensed to make signs)*, 2021, 10 oz indigo black Japanese denim, acrylic paint, each 180 x 120 x 3.5 cm, overall 360 x 600 x 3.5 cm, unique / (Right) *In the very beginning, before words, there were...*, 2021, cold cast black bronze, 47 elements, dimensions variable, unique (photos Aurelien Mole); Miryam Haddad, *La loi des regards*, 2021, Huile sur toile, 22 x 16 cm (8 5/8 x 6 1/4 inches), MH/P 8247

Miryam Haddad

Le surgissement des images est probablement la dimension la plus mystérieuse et la plus riche de l'œuvre de Miryam Haddad. Elle n'aime pas beaucoup donner le mode d'emploi de ses tableaux, parler des sujets de sa peinture, des sujets qui sont pourtant bien présents, d'une précision souvent érudite, des références à des personnages et à tout un bestiaire mythologique de l'Orient ancien, à des lieux vécus et traversés. Mais ces images ont aussi la liberté de leur disparition dans la matière picturale. Pour créer la complexité de ses compositions, qui sont d'une richesse extrême, Miryam Haddad fait jouer dans ses toiles les ombres et les lumières, les jus et les épaisseurs de couleur, souvent très contrastées.

Avant de commencer, quelques dessins rapides permettent de mettre en place la structure du tableau, surtout pour les grands formats. Puis viennent de front les lignes et les couleurs, depuis les tréfonds de son imagination. « Et si je sens que c'est facile, je change tout, je cherche à aller vers les endroits que je ne maîtrise pas, vers de nouvelles prises de risque. » Les formes surgissent sur la toile au fil de ses lectures, de ce qu'elle voit ou entend, toujours une toile à la fois. « Je ne veux pas trop savoir d'où ça vient... », dit-elle, portée par ce qu'elle définit elle-même comme une véritable « confiance dans la ligne ». Lorsqu'elle peint, Miryam Haddad n'a pas peur. Elle n'a pas besoin de s'appuyer sur un quelconque document, ni photographies ni cartes postales. D'ailleurs c'est seulement quand elle est arrivée à Paris pour entrer à l'École des beaux-arts qu'elle a vraiment découvert l'histoire de l'art à laquelle elle se réfère – ici un retable baroque, là une voûte antique. À cette époque-là, elle avait déjà commencé à construire le socle de sa peinture, un monde où la joie et la violence coexistent, où l'on croise des crocodiles et de vieilles marionnettes, comme dans les films de Federico Fellini ou de Sergueï Paradjanov.

Oudak rannan, 2016-2017

Huile sur toile, 22 × 16 cm

Oil on canvas, 8.6 × 23.6 in



La Fonte des cieux, 2020

Aquarelle, 35,8 × 26,9 cm

Watercolour paper, 14.1 × 105.9 in

Toute peinture est un langage que l'artiste se forge. Celle de Miryam Haddad est assurément une écriture, et même un peu plus. Elle résonne silencieusement avec les formes calligraphiques si présentes dans la culture arabe, au point qu'elles remplacent les images. Il n'est pas rare que Miryam Haddad commence ses tableaux par un mot – qui change chaque fois et dont on ne saura rien – qu'elle écrit sur la toile avec des jus de couleurs lumineuses. Puis elle continue à peindre, ne laissant apparaître de ces lettres que quelques zones comme en réserve. Ce sont les traces d'un lointain sous-jacent et familier, aussi peu visible que déterminant.

Que ses compositions soient d'immenses diptyques qui mêlent les images du ciel et de la terre, du feu et de l'eau, ou de tout petits formats, par exemple un mouton ou un lion hauts de quelques centimètres, leur forme s'impose d'elle-même, toujours monumentale. Les œuvres sur papier qui ont récemment été exposées dans sa galerie relèvent d'une pratique plus domestique et qui remonte à l'enfance. Miryam Haddad avait laissé l'aquarelle de côté depuis ses années aux Beaux-Arts, puis elle a repris ce médium pendant le premier confinement, alors que son atelier d'Ivry lui était inaccessible, pour réfléchir à la fabrique des images hors des compositions chargées de ses peintures, dans une clarté plus grande résonnant avec le blanc de la page, avec l'idée que chaque touche soit la dernière. Et ces recherches ont ouvert d'autres portes dans sa peinture.

P. 48-49 : *Un ciel volé, 2020*

Huile sur toile, triptyque, 195 × 390 cm

Oil on canvas, triptych, 76.7 × 153.5 in

en comparaison de la peinture. Et puis ce rapport entre l'une et l'autre est parfois aussi plus indirect.

La photographie se mêle parfois à la peinture à travers l'usage de la sérigraphie, comme une matière sous-jacente du tableau ; il est alors question de fantômes, de surgissements, d'apparitions. D'autres pratiques sont plus expérimentales encore, par exemple lorsque Matt Saunders expose comme des peintures des épreuves photographiques de toiles qu'il a peintes : ce sont alors d'autres formes d'apparition des images, une sorte de négatif de la peinture qu'il offre à nos yeux. Les images qu'il prend comme modèles appartiennent souvent au monde du cinéma américain – une fascination qui remonte pour lui à ses premières années new-yorkaises.

De Philippe Decrauzat à Landon Metz, nombreux sont les peintres dont les recherches sont marquées par le cinéma, en particulier le cinéma expérimental des années 1960 et 1970. Ces deux champs ont peut-être en commun un certain rapport au temps, à la contemplation, et au bricolage analogique de l'image. Et réciproquement, nombreux sont les artistes pratiquant le film ou la vidéo qui revendiquent leur appartenance à la peinture et dont les œuvres ont une évidente picturalité.

•

Cette présence de l'image photographique, dans son caractère spectral, flirte également avec le monde de l'abstraction. Mais loin du pur formalisme des années 1970, les œuvres abstraites qui émergent depuis quelque temps dégagent une sensualité incarnée, un rapport étroit au réel. À propos de ses coulées de matière colorée, réalisées d'un geste lent et précis dans une sorte de méditation, Landon Metz évoque les violets, les verts et les ocres des paysages de l'Arizona de son enfance. Ils sont finalement assez rares, les tableaux dont le réel s'est radicalement absenté. L'expressionnisme abstrait se lit différemment lorsqu'on a emprunté le train qui longe l'Hudson River ou lorsqu'on a traversé des déserts américains au volant d'une voiture. Même chez des artistes comme Nicolas Roggy, qui manipule les formes, les matières et les couleurs hors de toute considération autre que formelle, et dont les peintures ne portent jamais de titre, le réel semble affleurer de façon déterminante. Ce n'est pas un hasard si le commissaire indépendant Bob Nickas l'a invité dans son exposition « The Painter of Modern Life » à la



Miryam Haddad, *Édifier la nuit*, 2020
Huile sur toile, 34,29 × 22,8 cm
Oil on canvas, 13.5 × 8.9 in

galerie Anton Kern de New York en 2015. Donner à cette exposition le titre du texte de Baudelaire sur Constantin Guys (*Le Peintre de la vie moderne*) était d'ailleurs une façon de dire que l'abstraction aujourd'hui n'est pas toujours aussi abstraite qu'elle en a l'air.

Et lorsque des artistes citent expressément l'histoire de l'art abstrait, il faut souvent voir dans leurs œuvres une certaine distance critique. Avec ses croix noires et ses carrés blancs, Nicolas Chardon se réfère évidemment à Malevitch. Mais il y a dans ses œuvres, et dans sa méthode de composition, à partir de la trame imprimée de tissus à carreaux, une irrévérence poétique qui le place très loin de l'orthodoxie abstraite – ou peut-être qui la perçoit



Anaël Pigeat, Effervescence dans la peinture contemporaine - Prix Jean-François Prat, Editions Flammarion, 2021

2019

Miryam Haddad

Lauréate du prix Jean-François Prat/Prize winner
Présentée par/Presented by **Alain Berland**

Sol Calero

Présentée par/Presented by **Dorothee Dupuis**

Landon Metz

Présenté par/Presented by **J. Emil Sennewald**

**Miryam Haddad**

Née en 1991 à Damas en Syrie. Vit et travaille à Paris.
Born in Damascus, Syria, in 1991. Lives and works in Paris.

Expositions personnelles récentes / Recent solo shows

- 2021 « Là-bas sur le ciel d'orage », FRAC Auvergne, Clermont-Ferrand, France
- 2020 « La plainte de Yam », Art : Concept, Paris, France
- 2019 « Le sommeil n'est pas un lieu sûr », Collection Lambert, Avignon, France
- 2018 « Désordres », Art : Concept, Paris, France

« Au-delà de leurs apparences chatoyantes, ses images content la violence du monde, le choc des cultures et la perte d'un pays désormais en reconstruction. » Alain Berland

'Underneath their shimmer, her images depict the violence of the world, the clash of cultures, and the loss of a country under construction.' AB



« Il y a des images impatientes et des images patientes. Les premières appartiennent à "l'hypermarché du visible", au monde du tout-image où chaque geste devient un atome du réseau numérique. Et puis, il y a des images patientes, celles qui possèdent des caractéristiques beaucoup plus difficiles à déterminer. » A. B.

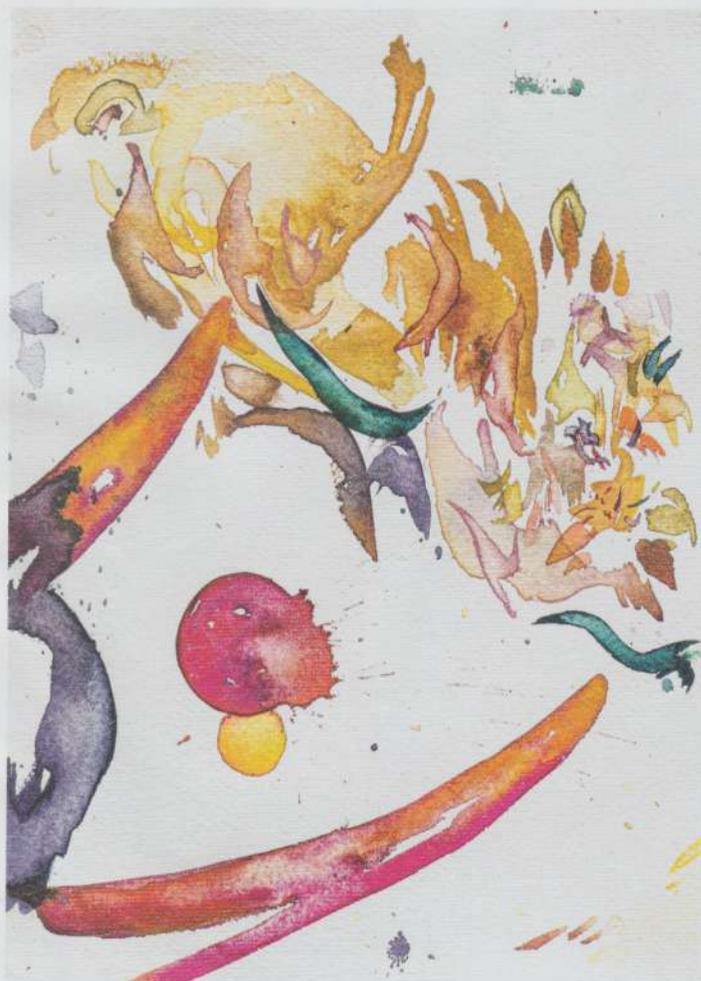
'There are patient images and there are impatient images. The former belong to the "hypermarket of the visible," to the world of all-image in which every gesture becomes an atom in the digital network. And then there are patient images, the ones whose characteristics are much more difficult to determine.' AB

« La jeune Syrienne, qui vit aujourd'hui à Paris, crée des peintures qui ont la vertu d'échapper à la reproduction photographique. Là où le capteur numérique faillit, seul l'œil apprécie les très rares aplats, la puissance des empâtements, la complexité des juxtapositions, les frottements de brosses et les dépôts des couteaux. » A. B.

'The young Syrian now living in Paris creates paintings that have the virtue of escaping photographic reproduction. Where the digital sensor fails, the eye alone can appreciate the rare swathes of colour, the power of the impasto, the complexity of the juxtapositions, the rubbing of brushes, and the leavings of the palette knife.' AB



Miryam Haddad *Le sommeil flambe sous le regard des pierres* 2021, huile sur toile, 195 x 390 cm.



Miryam Haddad
L'hymne à la vie

Née en 1991 à Damas (Syrie). Vit et travaille à Paris.
Représentée par la galerie Art : Concept, Paris.

Depuis qu'elle a réalisé l'affiche du festival d'Avignon 2019, Miryam Haddad multiplie les succès. Qui saurait rester indifférent aux vastes toiles traversées de couleurs éclatantes de la jeune peintre syrienne ? Face à elles, « nous sommes invités à contempler les restes d'un entre-monde encore grouillant de vie, parcouru par une énergie vitale explosive mais simultanément soumis aux feux de lumières qui, telles les flèches stigmatisant saint Sébastien, en transpercent le corps de toute part », résume, admiratif, le directeur du Frac Auvergne Jean-Charles Vergne, qui lui consacre actuellement une exposition monographique (« L'à-bas sur le ciel d'orage », jusqu'au 31 décembre). Aux tableaux qui approchent souvent les 3 mètres sur 3, nous nous permettrons de préférer les aquarelles, comme celles que la galerie Art : Concept a dévoilées à Art Paris et exposera à la Fiac. Miryam Haddad y préserve la pureté explosive de ses pigments, dans un geste d'une infinie légèreté. Le pinceau semble voler pour effleurer à peine le papier : on en comprend mieux « l'énergie vitale » de ses toiles.

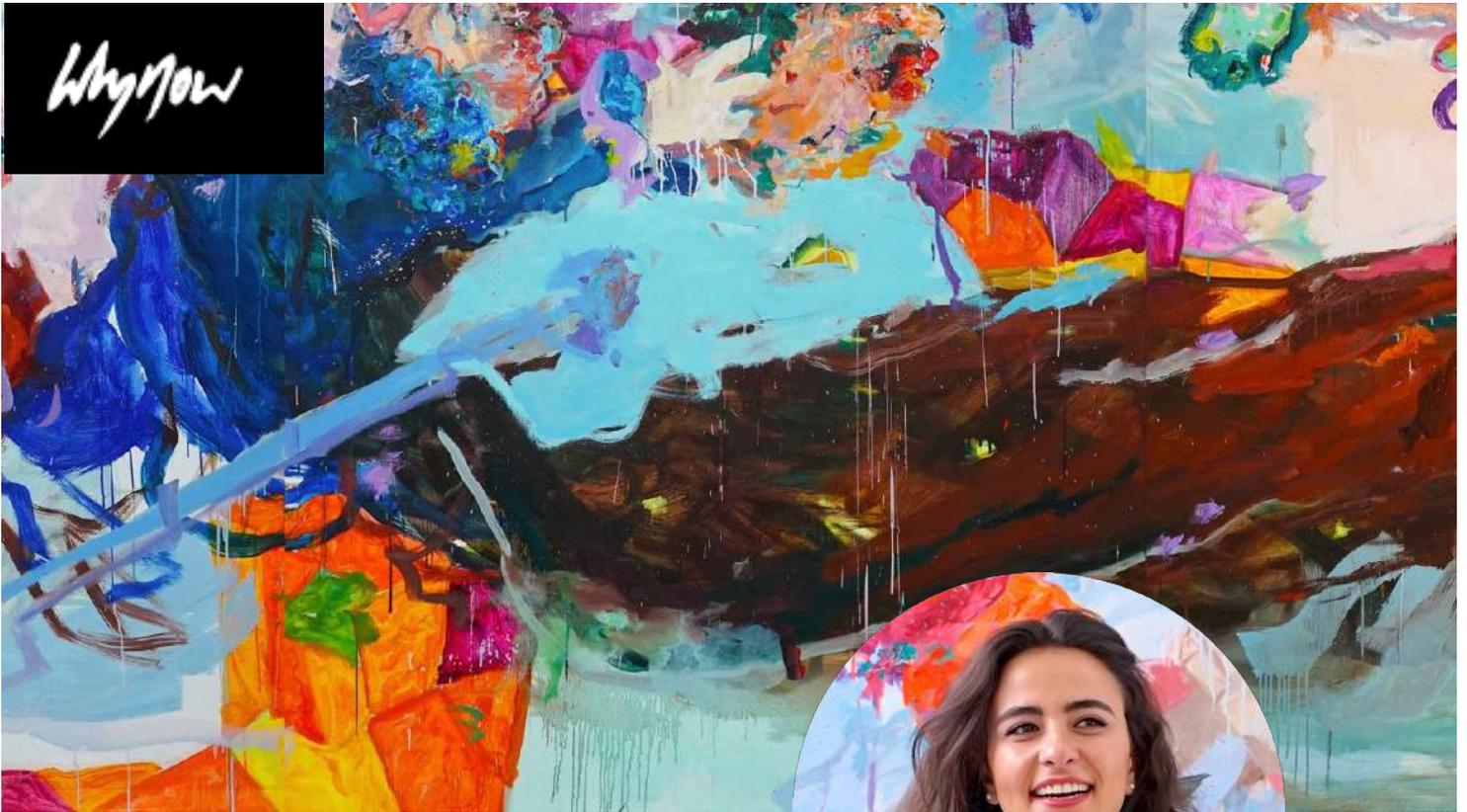
Miryam Haddad *L'Aube entre les mains*
2021, aquarelle sur papier, 30 x 21 cm.

20 Under 40: Young Shapers of the Future (Film and Visual Arts)

Miryam Haddad (29)

After growing up in Damascus, Syria, where she attended school and received her bachelor's degree from the Faculty of Fine Arts at Damascus University, Miryam Haddad moved to Paris, France, and earned a master's degree from the École des Beaux-Arts. Her large paintings, such as *Le ciel volé* ("The Stolen Sky," 2020), are distinguished by bright colors and swirling shapes; one can draw a lineage from Chagall, Monet, and Van Gogh to them. Distinct from that tradition, however, are Haddad's juxtapositions: her work often blends the abstract with the figurative, the modern and the ancient, and it is influenced by both Asian and European techniques and themes, along with literary classics such as *The Odyssey*. Her oil paintings sometimes contain shards of pottery or stained glass. In 2019 she was awarded the prestigious Prix Jean-François Prat for her work to date. "These colors," she told RFI, "convey a sense of joy, festivity, and hope"—though, she added, they can be ambiguous as well, used to depict conflict as well as happier moments.

Whynow



Wild Rococo Parties and the Move from Syria to Paris

The Art of Miryam Haddad

Words by
Esmé O'Keeffe

*A young emerging Syrian artist, **Miryam Haddad** fled war to study in Paris. Influenced by shock and upheaval, Miryam's work is abundant, falsely frivolous, and characterised by figures who find an echo in the motif of "fêtes galantes" and wild rococo parties. But conversely her thick, vivid brushwork teeters on the verge of anguish and hysteria.*



A sea green ball, like an otherworldly sun, jostles with a minaret against a flame-coloured sky. Kaleidoscopic figures dance in and out of a yellow circle, heads suspended upside down and bodies petering out into abstraction. In the foreground, thick purple brushstrokes reveal themselves to be feathers, as a bird hovers mid-squawk over choppy pink seas. This is *Les songes agitant mers et lumières* (*Reveries that shake light and seas*), by the Syrian artist Miryam Haddad, in which churning images overlap and elide each other, as in a daydream.

Born in Damascus and based in Paris since the outbreak of the war, Miryam Haddad is making a splash in the contemporary art scene. In 2019, Haddad won the prestigious Prix Jean-François Prat, in 2020, she was featured in Forbes Magazine's *30 Under 30: Art & Culture*, and her work is currently represented by Galerie Art Concept in the Marais in Paris.

Haddad's paintings are a riot of colour, of turquoise, magenta and blistering orange, of textured oil paint and generous brushstrokes. They are neither figurative nor abstract, but distort recognisable motifs and forms. There is euphoria and anguish in Haddad's paintings, movement and chaos, colour but also darkness.

Described by the Prix Jean-François Prat as “abundant and falsely frivolous”, Haddad’s early work was reminiscent of the ‘fêtes galantes’, a genre of Rococo painting in which men and women cavorted in costumes and settings that were part-reality, part-fantasy. Recently, however, she has turned her attention to the mythology and folklore of the Middle East, drawing heavily on her Syrian heritage.

Haddad began her studies in 2009 at the University of Fine Arts in Damascus, and took summer courses in Paris during her first two years. She knew she wanted to move to Paris eventually, but when war broke out in Syria in 2012, Haddad was faced with a difficult decision: stay to finish her degree in Damascus, or flee. Haddad fled, enrolled full-time at the renowned Ecole des Beaux-Arts in Paris, and graduated in 2017.



For Haddad, Paris is the ideal artistic milieu: “as everyone knows, France is culturally incredibly rich; as an artist, it’s important to be surrounded by so many other artists.” Haddad’s artistic training in Syria was very traditional and “academic”, with a strong focus on portraits and still lifes, and developing technical skills in oil, watercolour and drawing. “We weren’t taught about the history of western art, or western contemporary art,” remembers Haddad.

“In Syria, we studied the art of the civilisations in the Levant, but we weren’t introduced to any western art before the Impressionists or after Picasso. It was a great cultural shock when I arrived in France; I didn’t even know who Marcel Duchamp was!”. On the whole, however, Haddad considers herself fortunate to have obtained a classical training in Syria, before experiencing a freer and more contemporary approach in Paris. “When I pick up a paintbrush now, I do so with confidence. I am not starting from nothing”.

“Painting was not an important part of art in the Middle East... the focus was on calligraphy”

Just as she is a product of two different schools, Haddad draws on both western and eastern influences. “Painting was not an important part of art in the Middle East for many years; instead the focus was on calligraphy.” In her own practice, Haddad has drawn inspiration from this rich calligraphic heritage, and turned to her native Arabic (“a magnificent language”).

Haddad takes an Arabic word as the starting point for all of her paintings. From this word, which differs for each painting, she constructs the scene and the mood of the canvas. Haddad is reluctant to divulge any more. Does the word feature in the title? Is there any way of identifying it? “It depends. When the canvas is finished, you won’t be able to make it out. I will never say explicitly what the word is, but occasionally there is a reference to the word in the title”.

Haddad’s titles are often characterised by a very French lyricism. Think *Crépuscule, Jucher pour une nuit ou pour la vie (To Perch For One Night or for Life)*, *Ciel volé (Stolen Sky)* or *Le Chagrin des Hérons (The Sadness of the Herons)*. In this last work we can just make out two birds wading in the churning blue waters. A figure seems to tower above them, under a heavy, ominous sky.

These shapes are at once recognisable, and a product of the artist's imagination. However, nothing is clear at first glance, only the expressive mood of the painting.

More from Esmé O'Keeffe: The Queen of Bohemia
- Nina Hamnett's Art

This ambiguity pervading Haddad's work is deliberate. "Initially, people often think my work is abstract, but it takes only a few seconds for them to identify shapes and figures." Haddad is a strong advocate for taking the time to really *look* at a work of art, not just to *see*. "I often notice in museums people pass in front of a painting, or glance at it from a distance, as though you can capture everything in an instant, and I think that's a great shame.

Painting is like all other art forms, like music or theatre or literature: you have to spend time immersing yourself. Without taking that time, you can't properly engage with a work of art". In the internet age, when obtaining information is so quick and easy, Haddad wants her viewer to work that bit harder than we are used to.

Although Haddad's work has evolved to celebrate her origins, challenging the viewer has always been at the heart of her approach.



Joyeux anniversaire, 2017

Joyeux Anniversaire, one of Haddad's early works, has an explosive, carnival feel, with revellers at the heart of each triptych panel; it is as though someone has set off a party popper, scattering lurid streamers amid the party debris. On closer inspection, however, the rosy cheeks and smeared lips of the centre figure are bordering on the grotesque.

The figure on the right in orange wears a clown's hat and an uncertain, vacant expression. Is someone smoking a hookah next to them? Is that an acrobat, hanging upside down with fleshy arms akimbo, on the left? And what is that hand doing on the right-hand panel, squeezing a pink ball? There is a luminescence to the scene, shining through the cubist panels in the background, which resemble stained glass.

How would Haddad summarise her own work? "I am trying to hold a mirror up to life, to represent it on the canvas and tackle the issues it presents, in order to move forward. My work is never abstract, but I do play with the line between abstract and figurative. There is always something happening: there is a place, people, animals...There is a whole world in each canvas. But I try not to reveal too much information to the viewer".

As the Prix Jean-François Prat wrote of her work, "it is for the viewer to decipher the uncertain figure, of joy or barbarism". Certainly, taking the time to scrutinise one of Haddad's oil paintings is a rewarding experience, and a reminder of the tendency towards superficiality in the era of social media clickbait.

FESTIVALS

Le Printemps de Septembre fête ses 30 ans

Du 17 septembre au 17 octobre, sous un titre désenchanté « *Sur les cendres de l'hacienda* », la manifestation biennale toulousaine entend faire sa révolution après son annulation en 2020, conditionnée par la pandémie. Une cinquantaine d'artistes investiront 28 lieux de Toulouse et de sa région autour d'expositions, de concerts, de performances et d'installations, avec une présence sur la rive gauche de la Garonne – jusque-là désertée par l'événement. C'est l'œuvre de Gérard Fromanger peinte au début des années 1990 et présentée dans l'ancien showroom Trentotto, *De toutes les couleurs, peinture d'Histoire*, qui ouvrira le bal. Décrite par Christian Bernard, directeur artistique du festival depuis 2016, comme « *un univers intime bombardé par les premiers souffles*



Miryam Haddad, *La Proie du soleil*, 2020, huile sur toile, 250 x 250 cm.

de la guerre au Moyen-Orient, dont nous subissons encore le choc », elle marque le début d'un parcours construit sur « *monde en ruine* » et dont

la manifestation se propose d'explorer les postures résilientes, conquérantes ou décalées des artistes dans cette période « *sans horizon* ». Honorant ses invitations de l'édition 2020, le festival poursuit sa volonté d'exposer de jeunes artistes à l'instar de la photographe Elisa Larvego ou de la peintre Miryam Haddad mais aussi des artistes historiques comme Kiki Kogelnik et son œuvre « *d'affinité féministe et d'inspiration pop art* ». Jean-Luc Verna renouera avec la tradition des peintures dans les gares de la ville quand Katinka Bock et Toni Grand feront dialoguer sculptures et installations au couvent des Jacobins. La nuit tombée, Toulouse s'illuminera avec un programme à ciel ouvert qui proposera une déambulation artistique autour du thème festif de la lumière.

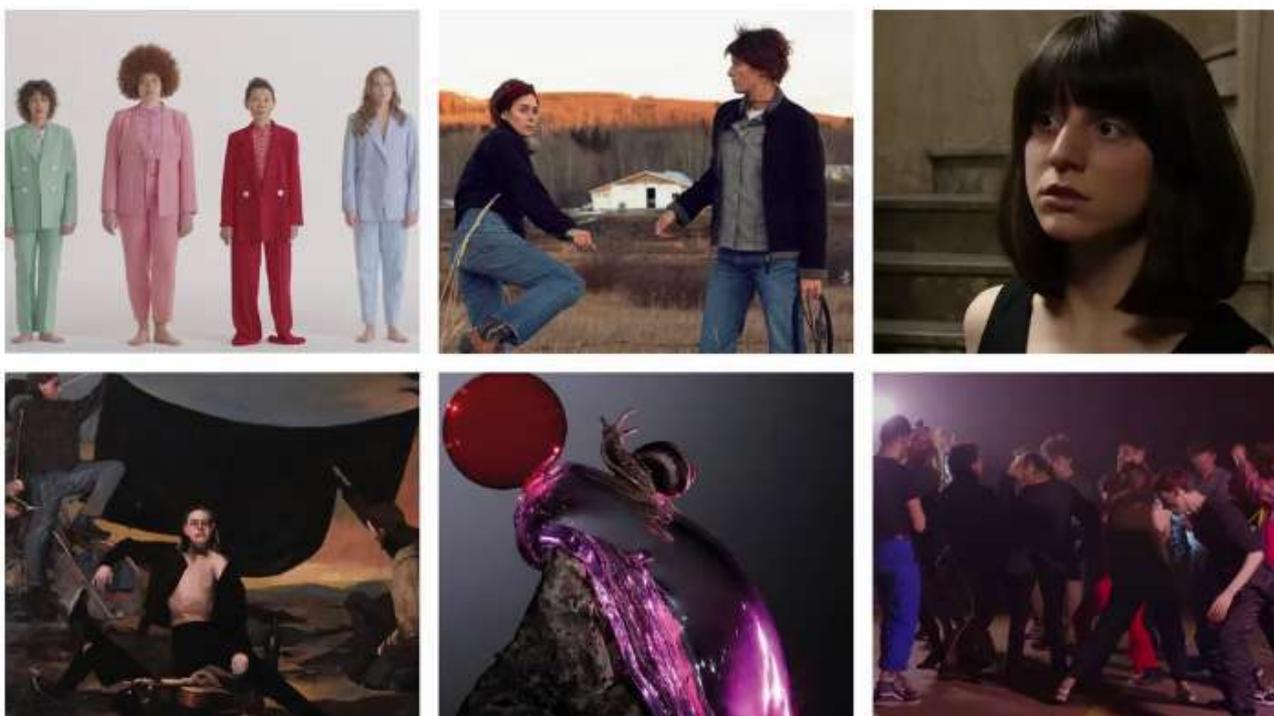
LÉA AMOROS
printempsdeseptembre.com



Elisa Larvego, *Paquerette, Charlotte, Aminata, Ibrahim & Kone, refuge solidaire, Briançon*, 2019.

#GénérationDemain : 10 artistes contemporains de moins de 30 ans dont vous allez entendre parler

La jeune génération de l'art contemporain se tient prête à peupler les musées et les galeries d'art de ses créations parfois pop, souvent imprégnées par le web, toujours en phase avec l'époque. À l'occasion de la journée "Génération Demain", voici dix jeunes artistes à suivre.



Dans l'ordre, fragments des oeuvres de Charlotte Abramow, Elsa & Johanna, Valentine Franc, Jean-Baptiste Boyer, Billie Thomassin et Pierre Pause © Captures d'écran / Instagram - YouTube

Ils sont nombreux, les artistes, peintres, sculpteurs et sculptrices, photographes, à avoir pris leur envol avant l'âge de 30 ans : Keith Haring a fait sa première grande expo à l'âge de 24 ans ; Jean-Michel Basquiat a réalisé toute son œuvre pictural avant sa mort à 27 ans ; quant à Niki de Saint-Phalle, elle a commencé à peindre à 22 ans, et est passée au premier plan de l'art contemporain à la trentaine tout juste.

Plus près de nous, des artistes comme Théo Mercier, Clément Cogitore ou Camille Henrot n'avaient pas trente ans quand ils ont commencé à glaner les prix, les expositions d'envergure nationale ou internationale et à devenir des valeurs sûres pour les musées et les galeries. À l'occasion de la journée "Génération demain" sur France Inter en partenariat avec Konbini, nous vous proposons de découvrir dix jeunes artistes à suivre, qui ont déjà fait parler d'eux ou d'elles et pourraient continuer à le faire ces prochaines années.

Plus près de nous, des artistes comme Théo Mercier, Clément Cogitore ou Camille Henrot n'avaient pas trente ans quand ils ont commencé à glaner les prix, les expositions d'envergure nationale ou internationale et à devenir des valeurs sûres pour les musées et les galeries. À l'occasion de la journée "Génération demain" sur France Inter en partenariat avec Konbini, nous vous proposons de découvrir dix jeunes artistes à suivre, qui ont déjà fait parler d'eux ou d'elles et pourraient continuer à le faire ces prochaines années.

Miryam Haddad, peintre

Née à Damas en 1991 et installée à Paris depuis 2012, Miryam Haddad a été exposée dans des lieux aussi prestigieux que la Fondation Cartier à Paris ou la Fondation Lambert en Avignon – elle a aussi été choisie pour réaliser l'affiche du Festival d'Avignon en 2019. A première vue, ses toiles très colorées sont festives et joyeuses... mais ne vous y fiez pas, il se dégage de ces œuvres et des personnages qui les peuplent quelque chose d'étrange et de fascinant à la fois.

 **miryam_haddad**
2,706 abonnés

[Voir le profil](#)



[Afficher le profil sur Instagram](#)

166 mentions J'aime
miryam_haddad

Save The Throne I, 2018
Huile sur toile, 35 x 27 cm.
#art #contemporaryart #painting #miryamhaddad
[afficher tous les commentaires](#)



Miryam Haddad, *La moisson de l'aube* (Harvest of Dawn), 2020, oil on canvas, 10 1/4 x 7 7/8".

PARIS

Miryam Haddad

GALERIE ART: CONCEPT

4, passage Sainte-Avoye entrance 8, rue Rambuteau

September 12–October 24, 2020

Miryam Haddad invokes the Phoenician god of chaos and storms in “La complainte de Yam,” her second exhibition at this gallery, where new works in watercolor and oil draw on symbols associated with Poseidon’s predecessor, Yam, whose name rose from the Canaanite word for “sea.” During lockdown, Haddad, unable to access her studio, achieved “creativity out of crisis,” to borrow from literary theorist Evelyne Grossman’s latest thesis, channeling the turbulence of her large-scale oil paintings onto smaller watercolors on Japanese paper.

The fourteen aquarelles shown here, part of Haddad’s series “La fonte des cieux” (The melting of the skies) (all works 2020), feature circular geometries, round disks, hoops, and arcs, often juxtaposed with gestural suggestions of animal forms awash in waves of blue, violet, and green. In one striking drawing, an owl’s round eyes echo the contours of Haddad’s recurring rings, most often rendered in solar tones of golden yellow or bright orange. Whereas much of her watercolor paper is kept dry—luminous in its coarse whiteness—Haddad’s canvases roil with allover waves of high color impasto. Several large paintings dazzle, but the works that shine brightest are nine canvases even smaller than her watercolors. One such canvas is *Le moisson de l'aube* (Harvest of dawn): Like the eye of a hurricane, on a stretched oval, Haddad paints in rich ochre, radiant turquoise, and a world of tones in between, suggesting, amid momentary stillness, a shark mid-dive. With her brush, Haddad ties painting to an ancient, fierce and fluid, force.

EN RÉGION, LES FRAC SOUTIENNENT LES ARTISTES

Dix-huit Fonds régionaux d'art contemporain rouvrent ce mois-ci. Du FRAC Lorraine à Metz au FRAC PACA à Marseille, les équipes se mobilisent pour soutenir les artistes et réfléchir à l'avenir. Explications.

Par Anne-Lys Thomas



Myriam Haddad, *Le Ciel volé*, 2020, huile sur toile, 195 x 390 cm, Collection FRAC Auvergne, achat à la galerie Art : Concept, Paris. Courtesy du FRAC Auvergne

LES EXPOSITIONS REPRENENT LÀ OÙ MARS LES AVAIT LAISSÉES, LES MASQUES ET LE GEL DÉSINFECTANT EN PLUS

Comme une réaction en chaîne, les Fonds régionaux d'art contemporain rouvrent leurs portes les uns après les autres. La majeure partie d'entre eux ont choisi la date du 17 juin, comme les FRAC Ile-de-France à Paris, Provence-Alpes-Côte-d'Azur à Marseille, Champagne-Ardenne à Reims ou Grand Large à Dunkerque. Le FRAC Nouvelle-Aquitaine MÉCA, à Bordeaux, a quant à lui préféré celle du 23. Au total, ce sont dix-huit FRAC – sur un total de vingt-trois – qui vont se déconfiner en juin.

Laissées en suspens pendant deux voire trois mois, les expositions reprennent là où mars les avait laissées, les masques et le gel désinfectant en plus. Au FRAC PACA à Marseille, c'est une exposition sur la marche qui accueillera les visiteurs en petit comité, mercredi. Conçue par Guillaume Monsaingeon et prolongée jusqu'au 23 août, « Des marches, démarches » réunit des évocations tantôt métaphoriques tantôt littérales de la marche, de Francis Alÿs à Abraham Poincheval en passant par Marie Bovo ou William Kentridge. Apologie du déplacement et du mouvement, elle tombe à pic pour les retrouvailles entre ce lieu d'art et le public, à nouveau mobile après les longues semaines de confinement.

Les équipes des FRAC ne sont pas restées inactives pendant ces deux mois d'apparente paralysie. Au-delà de la réorganisation du calendrier des expositions et

le lancement d'initiatives numériques en tout genre, l'activité s'est aussi tournée vers le soutien financier aux artistes. À Clermont-Ferrand, le FRAC Auvergne a opté pour des acquisitions d'œuvres en urgence. «*Nous avons décidé de mettre en place très vite un dispositif de soutien pour les galeries et les artistes, en précipitant le comité d'achat et en augmentant de 50 % le budget d'acquisition, en puisant pour une partie dans la trésorerie du FRAC et pour une autre dans les subventions allouées pour les expositions*», explique Jean-Charles Vergne, directeur des lieux. En moins de quinze jours, le FRAC a ainsi acheté trente-cinq œuvres de dix-sept artistes à des galeries européennes (dont 90 % sont françaises). Ces dernières ont reçu immédiatement la moitié du montant des acquisitions. Idem pour les plasticiens, tels Jean-Charles Eustache, Agnès Geoffray, Denis Laget, Rémy Jacquier, Sarah Ritter, Éric Manigaud, Marina Gadonneix, Jean Baudrillard, Ronan Barrot, Philippe Durand ou Myriam Haddad, qui bénéficiera d'une exposition personnelle au FRAC Auvergne en 2022. Depuis le 12 mai, le lieu accueille à nouveau ses visiteurs avec les œuvres d'Agnès Geoffray (lire notre édition mensuelle *The Art Newspaper Édition française* de mars 2020).

À Metz, le FRAC Lorraine a décidé de soutenir dix artistes en leur donnant carte blanche sur ses réseaux sociaux. Lancée le 18 mai, l'initiative «*Et maintenant*» invite tour à tour Princia Itoua, Marianne Mispelaëre, Marina Smorodina, Émilie Pierson, François Martig, Aurélie Pertusot, Clara Denidet, Juliette Mock, Estelle Chrétien et Carolina Fonseca à partager leurs projets, des contributions rémunérées. Le FRAC Alsace, installé à Sélestat, a quant à lui mis en place des bourses de «*Résidence à domicile*», dotées de 500 à 2 000 euros, destinées aux artistes de la région Grand Est. L'équipe du FRAC a reçu plus de 200 candidatures...

Autre moyen d'action : l'appel à projet, qui a été plébiscité par les deux sites du FRAC Occitanie, celui des Abattoirs à Toulouse et celui de Montpellier. Sept artistes de la région vont bénéficier d'un budget de 1 000 euros chacun pour produire des



Vue de l'exposition «*Rufus*» de Florentine & Alexandre Lamarche-Ovize, FRAC Normandie Caen, 2020. © Frac Normandie-Caen. © Photo : Marc Damage

LE FRAC AUVERGNE A OPTÉ POUR DES ACQUISITIONS D'ŒUVRES EN URGENCE



Vue de l'exposition de Ben Russell, «*La montagne invisible*», FRAC Île-de-France, Le Plateau, 2020. © Ben Russell. © Photo : Martin Argyroglo



Patrick Faigenbaum, *Sculpture 1*, 1998. Collection Centre national des arts plastiques. © droits réservés / Cnap. © Photo: Yves Chenot

**LE FRAC
NOUVELLE-
AQUITAINE
MÉCA A
ATTRIBUÉ À
VINGT-CINQ
ARTISTES DE
LA RÉGION UNE
ENVELOPPE DE
2 000 EUROS
CHACUN**

œuvres qui seront intégrées au programme « Horizons d'eaux », le parcours d'art contemporain au fil du canal du Midi prévu du 19 au 31 juillet.

Même idée du côté de Bordeaux, où le FRAC Nouvelle-Aquitaine MÉCA a attribué à vingt-cinq artistes de la région une enveloppe de 2 000 euros chacun. « Cette aide du FRAC est énorme », commente l'artiste conteuse Isabelle Loubère dans une vidéo diffusée par le FRAC. Choisie pour son récit tissé autour de la mémoire familiale, un travail émergé à la faveur du confinement, elle a dû renoncer à tous ses autres projets, annulés jusqu'en septembre. « Il se trouve qu'actuellement, les artistes prennent assez peu la parole [...] Nous avons pensé cet appel à projets à la fois comme une aide substantielle et un moyen de leur donner la parole », expliquait au quotidien *Sud Ouest* Claire Jacquet, directrice du FRAC, le 14 avril. L'institution a pu débloquer cette manne grâce au report des expositions et au coup de pouce de quelques mécènes, alliés aux ressources d'une nouvelle

billetterie basée sur une participation libre des visiteurs des expositions, à partir de 1 euro. Mis en place à l'ouverture du FRAC MÉCA en juin 2019, ce système a aussi permis au FRAC Nouvelle-Aquitaine d'augmenter de 20 000 euros son budget d'acquisition d'œuvres, porté ainsi à 153 000 euros pour l'année 2020.

Financés par l'État et par les régions, soutenus aussi par le mécénat, les FRAC redoutent toutefois les conséquences à long terme de la crise et les baisses de subventions. « Nos craintes concernent plutôt le mécénat privé, qui représente 30 % de notre budget, précise pour sa part Jean-Charles Vergne. Mais, s'il est encore trop tôt pour savoir comment les subventions des FRAC vont évoluer, il faut s'attendre à des répercussions de cette crise à très long terme. »

www.frac-platform.com



Born in Damascus, Haddad left Syria in 2012 to finish her studies at the École des Beaux-Arts. Her paintings host contradictions: abstraction and figurative elements, eastern and western influences, darkness and color, ancient cultures and new stories. Exhibiting from Paris to Japan, Haddad is represented by Galerie Art: Concept.

ON FORBES LISTS

30 Under 30 - Europe - Art & Culture 2020

STATS

AGE **28**

RESIDENCE **Paris, France**

EDUCATION

Bachelor of Arts/Science, Fine arts university of Damascus; Master of Arts/Science, National School of Fine Arts, Paris

The 2020 Forbes Under 30 Europe Art & Culture Honorees Are Creatives Expanding Representation In Fashion, Art And Food

The designers, models, chefs, artists, poet and dancer who comprise the 2020 Forbes 30 Under 30 Europe Art & Culture prove that you can build a creative business that betters society.

Our expert judges Chiara Ferragni, Bledar Kola and Hans Ulrich Obrist are truly leaders in fashion, food and art. Curator Obrist, who took the top spot on ArtReview's 2016 Power 100 list, has been a prominent and respected voice in the art world for years, while the talented and young chef Kola opened his now critically-acclaimed Albanian restaurant Mullixhiu just four years ago after working in elite restaurants around Europe, fashion blogger Ferragni graced the Forbes 30 Under 30 Europe list four years ago and has continued her upward trajectory ever since, most recently raising €3 million to fight coronavirus in her native Italy. And thus, they judged the selection to determine the [new frontier of creative leadership across Europe—the focus: making it big while doing good.](#)

If you stepped into the Fondation Cartier pour l'art contemporain in Paris, you may have seen Lam's work exhibited alongside fellow 2020 Forbes 30 Under 30 Europe Art & Culture honoree Miryam Haddad. Born in Damascus, Syria, Haddad studied in Paris, where she now works. Unafraid to delve into contradictions, Haddad's paintings include fragments of ceramics or stained glass—playing at the intersections of darkness and color, the ancient and the new, eastern and western influences, tragedy and comedy, large and small formats, mythical legends and grim realities.



acquisition / coup de cœur du collectionneur



Jean-Claude Mosconi

73 ans, collectionne depuis 1987, organisateur du Club de collectionneurs La Pittura E Cosa Mentale.

Jean-Claude Mosconi présente une œuvre de Miryam Haddad

Tous les quinze jours, un collectionneur ou une collectionneuse dévoile une acquisition récente. Cette semaine, Jean-Claude Mosconi évoque une œuvre de l'artiste Miryam Haddad.

Dès mon arrivée dans la galerie Art:Concept, mon regard fut capté par un minuscule tableau (27 x 22 cm) sur le mur de gauche : un choc, un véritable choc. Comme si l'univers de Miryam Haddad était concentré dans cette petite toile, balayant préjugés et a priori que je pouvais avoir à propos de l'expression de cette jeune artiste syrienne. Je m'attendais à l'évocation d'un désert désolé entamé par les stigmates de souffrance infinie ou celle d'un paysage urbain meurtri, traversé par des ombres, et pas à cette lumière. La force et la douceur de cet entremêlement de formes et de couleurs aussi fugaces qu'insaisissables s'imposèrent au point de me laisser songeur et admiratif. Je réalisais combien la peinture est « *una cosa mentale* », une chose de l'esprit, qui se ressent et se comprend au-delà de lumière des événements du monde. Je ne connaissais pas cette artiste, mais sa peinture me fascinait. Hélas, mille fois hélas, le tableau de l'entrée (*La Démarche du dromadaire*), déjà réservé, m'échappait. Olivier Antoine (directeur de la galerie Art:Concept, *ndlr*) me présenta le tableau suivant : *En chemin*, une huile sur toile de 2018. Il ne me fascina pas mais me bouleversa ! Une émotion épidermique, totale. L'achat de l'œuvre devint une évidence.



Miryam Haddad,
En chemin,
2018, 27 x 22 cm.

« La force et la douceur de cet entremêlement de formes et de couleurs aussi fugaces qu'insaisissables s'imposèrent au point de me laisser songeur et admiratif. »

Miryam Haddad

1991 : naissance à Damas (Syrie).
2017 : diplômée des Beaux-Arts de Paris.
2019 : lauréate du prix Jean-François Prat.
Représentée par la galerie Art:Concept, Paris.
Vit et travaille à Paris.
Fourchette de prix : entre 3 000 et 30 000 euros en fonction de la taille des œuvres



BeauxArts



9 000 €

Françoise Péetrovitch
Saint Sébastien
(Gentile da Fabriano)

2019, lavis d'encre sur papier,
80 x 120 cm. **Semiose, Paris.**

La touchante dessinatrice dévoile à la Fiac une remarquable série de lavis inspirés par divers *Saint Sébastien* de l'histoire de l'art.

4 000 € HT

Miryam Haddad
Sans titre

2019, huile sur toile, 20 x 20 cm.
Art Concept, Paris.

La jeune Syrienne diplômée des Beaux-Arts de Paris a le vent en poupe. De la fondation Cartier à l'affiche du festival d'Avignon, elle était partout cet été. Un expressionnisme ultracontemporain.



Beaux Arts 103



FESTIVAL



D'AVIGNON

REVUE DE PRESSE

4 AU 23 JUILLET 2019

73^e

ÉDITION

LE SOMMEIL N'EST PAS UN LIEU SÛR

MIRYAM HADDAD

4 AU 23 JUILLET 2019

COLLECTION LAMBERT

Avant votre première exposition personnelle en 2018, à Paris, quel fut votre parcours en Syrie ?

Née à Damas, j'ai d'abord suivi dans cette ville trois des quatre années de l'Université des Beaux-Arts, au terme desquelles un diplôme est délivré... L'enseignement artistique en Syrie est très traditionnel. Les étudiants travaillent par projet hebdomadaire, avec pour thèmes la nature morte, le portrait, le modèle ou le paysage. Leur traitement s'articule à travers des cours de dessin, d'aquarelle ou de peinture. Pour ma part, j'étais obsédée, comme beaucoup d'autres, par le portrait. J'en ai effectué de nombreux, très réalistes, aboutis, et j'ai eu les bonnes notes qui vont avec, étant bonne élève... Toutefois, j'avais en parallèle, à la différence d'autres étudiants qui ne travaillaient que le matin à l'école, un atelier personnel dans lequel je me livrais à la réalisation de portraits « plus libres » et déjà « colorés ». Mes professeurs me disaient toujours que se livrer à de pareilles créations était prématuré ! Excédée, j'ai eu l'opportunité de venir en France, de monter un dossier pour l'École des Beaux-Arts de Paris et de me retrouver en deuxième année.

Avez-vous eu alors le sentiment d'aborder enfin votre propre peinture ?

En deuxième année, dans l'atelier de Philippe Cognée, la liberté était totale. Ce que je souhaitais. Toutefois l'être autant s'est avéré difficile ! À Damas, avec ce type de formation classique, j'ai pu acquérir des outils. D'emblée à Paris, j'ai refusé de faire des tableaux en utilisant des photographies à l'inverse de nombreux autres étudiants. Un jour, sur les quais, j'ai trouvé une marionnette très moche. Elle est devenue mon sujet de peinture. Cette approche du grotesque s'est élargie les années suivantes de mon cycle : j'ai commencé à imaginer toutes sortes de personnages, de situations. J'ai poursuivi. Avec l'impression que mes toiles se construisaient, se réunissaient, grâce à cette décision majeure d'être fidèle à mon imagination. Depuis, certains de ces tableaux ont été montrés en galeries, dans des expositions personnelles ou collectives. Ceux présentés à la Collection Lambert dans le cadre du Festival d'Avignon en représentent la suite.

Votre première exposition s'intitulait « Désordres ». Quel ordre s'agissait-il de rompre ?

J'essaie de créer d'une manière libre, si l'on peut dire. Je construis des personnages, un endroit, une scène ; je choisis des couleurs ; j'essaie d'atteindre une composition. Dans le chemin que représente une toile, pareille construction demande d'être sans cesse défaits, puis à nouveau entreprise, une deuxième fois, une troisième. Je n'aime pas les sujets identifiables. Ces tableaux ne donnent pas facilement des « informations » aux spectateurs. Tout se passe rapidement de nos jours ; les gens ne prennent pas le temps de regarder une œuvre. Je crée des tableaux qui demandent à être regardés. Ce titre, « Désordres », répondait à cette nécessité. Ce mot m'est apparu comme idéal pour qualifier mon travail en général et a permis de donner une unité à ces différents tableaux.

D'emblée, un monde fantasmagorique, extrêmement coloré, se déploie devant nous, avec des personnages biscornus, des scènes de rêves, de danse, créant une sensation de vertige. Ce qui en fait également un travail pictural à distance de son époque...

Un ami me dit régulièrement que cela donne l'impression de vivre un tremblement de terre ! Je suis très heureuse de provoquer cette sensation. Non seulement les spectateurs peuvent passer très souvent devant une toile sans prendre le temps de regarder, de percevoir, mais souvent quelque chose même de leur humanité m'est incompréhensible. Beaucoup de personnes sont froides. J'entends par là qu'un tableau est là pour perturber, émouvoir, faire réagir. Je suis très satisfaite si je parviens dès lors à les atteindre. La prédominance de l'art conceptuel, devenu si important nous invite toujours à nous placer du côté du discours et de l'intellect. Est écartée cette notion essentielle de l'art : celle de ressentir, de s'émouvoir. Et de voir une œuvre naître d'un geste. Raison de plus pour se livrer à l'apparition d'un monde imaginaire, qui, s'il ne sort jamais de nulle part, n'est pas inscrit non plus dans cette obsession contemporaine de la citation, de la référence.

J'essaie d'inventer un monde, d'inventer des images jamais vues auparavant, en tout cas pas de cette manière... Quant à la danse, qui traverse certains tableaux... Ne sommes-nous pas tout le temps en train de danser ? Chacun de nos gestes est de la danse. Notre vie est une danse permanente. Ces personnages plutôt grotesques recouverts de maquillage et de vêtements n'en montrent pas moins que chargés ainsi, ils ont aussi une forme de nudité qui est leur vérité.

Parmi vos toiles, il y a Agonia qui est l'affiche du Festival d'Avignon : comment l'avez-vous conçue ?

Cette proposition d'affiche pour le Festival d'Avignon et d'exposition à la Collection Lambert est arrivée au moment même où je réalisais des toiles, comme toujours à l'huile, mêlant des personnages à un monde mythique. Le fil rouge du Festival d'Avignon pour cette année, les odyssees, m'a incitée à lire Homère en français. Il parle du matin comme une « aube aux doigts roses ». J'ai trouvé cela très beau, l'ai noté avant de m'apercevoir que c'était une des expressions récurrentes du livre ! Pour le Festival d'Avignon, je voulais voir le ciel en rose. Le tableau de l'affiche est en quelque sorte « égyptien », avec un crocodile, à la fois protecteur des âmes et animal dangereux, une évocation du royaume des morts, et ces formes de vitrail récurrentes, des caractères arabes déformés. De même, il y a ces ronds, également propres à l'écriture arabe, dans ce tableau comme d'autres récents. Ils sont placés au-dessus de personnages comme si toutes les âmes étaient en « mode pause », que nous étions entre la vie et la mort, ou ressentions la mort dans la vie. En fait, comme si les âmes s'agitaient autour de nous. Vont-elles s'envoler ? Rester ? Entrer à nouveau ?

Si vous vous défiez des références, citer quelques peintres à votre sujet est inévitable. Soutine, Ensor, par exemple. En êtes-vous proche ? Penseriez-vous à d'autres peintres, d'autres formes artistiques ?

J'apprécie en effet ces deux peintres ; de même, je pourrais citer Oskar Kokoschka. J'ai eu ce souci très tôt d'atteindre un travail pictural qui s'excepterait de toute référence visible, même si rien ne naît ex nihilo. Si je les ai regardés, étudiés, admirés, et que des points communs existent, j'ignore s'il s'agit d'une continuité. Je ne reviens pas vers eux régulièrement. Beaucoup de ma « nourriture »

ne vient pas de la peinture – je pense au cinéma par exemple. Je retrouve des obsessions communes chez Federico Fellini ou Sergueï Paradjanov. Si l'art primitif peut être également évoqué concernant mes tableaux, je l'accepte. Ce sont des tableaux nés de mon imagination ; en procédant ainsi, même si on essaie d'enrichir les formes, il demeure toujours une touche primitive, quelque chose de « simple ». Toutefois, ma peinture n'est nullement à rapprocher d'un processus de création comme celui de l'art naïf. J'aime dans les arts premiers ou primitifs la dimension pure, et espère la rejoindre hors de toute imitation. Il ne s'agit pas d'une question de création unique, juste de privilégier ses propres histoires, d'être traversée de ses images comme d'inviter d'autres à le faire. Il n'est pas aisé de réaliser des tableaux qui restent dans l'esprit du spectateur...

Votre peinture déploie une profusion de couleurs, comme si chaque tableau naissait de leur déploiement, leur excès...

Une toile doit exister de manière forte. En ce sens, la couleur en est un des éléments évidemment essentiels ; la peinture ne peut s'envisager sans elle. Dès mes premières expériences de peinture, j'ai voulu des couleurs intenses, nombreuses. J'aime « exagérer » les couleurs, n'apprécie pas le moyen terme. Aller dans les voies extrêmes de cette inspiration permet l'invention de scènes qui peuvent sembler joyeuses, raconter des ambiances de fête. Toutefois, en repoussant cet acte dans ses limites, des ambiguïtés apparaissent. Les extrêmes se rejoignent et l'expérience du spectateur devient possible : les formes colorées de ce théâtre créent une attention, semblent témoigner d'une énergie positive... Le regard néanmoins est troublé : ces tableaux montrent au final des sentiments contrastés. Ils ne calment pas l'esprit ; une violence se fait sentir... C'est aussi simple que de considérer les larmes comme tantôt de joie tantôt de tristesse. Il importe ensuite de jouer sur les formats, grands d'un côté, très réduits de l'autre. Pour proposer le même voyage, le même arrêt attentif. Je m'appuie également sur des épaisseurs de matière ou choisis en d'autres endroits des jus très transparents. Ensuite le choix des titres, souvent présents dès le début à mon esprit, viennent confirmer ma lecture, mon orientation, laissant libre le spectateur d'entreprendre ses propres histoires, ses propres projections.

Propos recueillis par Marc Blanchet

Sombre issues lie under Syrian artist's complex, colourful oeuvre



Issued on: 05/09/2019 - 16:12 Modified: 05/09/2019 - 16:59



Can you find the crocodile in « Agonia », the painting by Myriam Haddad which is the official programme and poster for the Avignon Festival? Siegfried Forster / RFI

Text by: Rossiyn Hyams in Avignon

Myriam Haddad's paintings are thickly layered in bright cheery splashes of acrylic colour. However, some darkness lurks behind the stunning strong shades and deceptively placid figures. Her works are at the Lambert Collection in Avignon until the end of September 2019 in an exhibition called, 'Sleep is not a safe place'.

Some elements from the selected painting, called 'Agonia', found themselves transferred to other licenced products for the Avignon Festival. The 2019 souvenir cloth bags for example bear a crocodile, smiling or dangerous... and a simple round orange shape. While you have to search for the crocodile among the tons of chaotic forms and contrasting colours in 'Agonia', the plain orange disc leaps out of the painting. Ambiguity, potential and openness are key to Haddad's approach and work.

"I've been painting a circle in most of my recent paintings. People see them as the sun or the moon. I find that very poetical, but actually I was thinking of something else," says Haddad.

"On some Arabic letters, there's a dot. That's an important symbol for me. But then, when I painted the first spot, it was over a figure lying down. It was as if I had brought the soul out of the figure and it was suspended in mid-air," she adds.

Would it go back inside the body or float away? "Anything is possible. That's where my idea came from to paint only bodies without souls; disguised, very colourful and with loads of energy. And the soul, in limbo, a question mark," she says.



"Vengeance" (2018) by Miryam Haddad, on exhibition at the Lambert Collection, Avignon. Siegfried Forster / RFI

History leaves a mark

Traces of Franco-Russian artist Marc Chagall's fleeting, dreamy, figures and scenes, or Austrian Oskar Kokoshka's more static pre-expressionist mixes can be seen in Haddad's 21st century paintings.

All the canvases are brimming over with brushstrokes and colour, creating a rough texture like a wild sea. Another major canvas hanging in this exhibition in Avignon is called 'Vengeance'... like 'Agonia', more nightmarish than dreamy.

"When I began painting I put lots of colours and paint, a lot of material. In Syria at the beginning, I didn't know much about art history. So my technique was instinctive. Later on, the colours became stronger, more powerful, more present," says Haddad.

"Also, these colours convey a sense of joy, festivity, and hope. This should keep viewers looking at the painting, and help them discover the ambiguity of colour; how the same colours can be more violent, more harsh and difficult to accept. If the viewers stay longer perhaps it becomes easier to accept. I think it's important for art to play with these emotions," says Haddad.

Displaced people

In front of the dozen works in the exhibition at the Lambert Collection, people come and go. Some linger over the larger formats while some are so assaulted by the intense lashings of colour and depictions thickly spread over the canvas, they move on quickly.

Haddad paints huge museum-space pieces, others are tiny, the size of a computer tablet. Haddad says it is her response to the way people appreciate art work these days.

"I think it's quite interesting for visitors to look at two aspects, two extremes of a painting. You should look at a painting close-up as well as at a distance. When you look close up it appears abstract, and as you get further away you can discover figures, elements, places, spaces. I know which elements I want to be clear in a painting," she says.

As the exhibition title suggests, 'Sleep is not a safe place', the images in Myriam Haddad's works, as intriguing and eye-catching as they are, can be disturbing. Haddad was lucky to study in Paris and is now resident in France. She says these works were mostly inspired by the Festival's mythical Odyssey theme.

Nonetheless, far from being part of mythology, war continues to rage in parts of her native country, Syria. It is hard not to imagine that the conflict has affected this budding and exiled artist's compelling work.

Rosslyn Hyams, "Sombre issues lie under Syrian artist's complex, colourful oeuvre", in [RFI.com](https://www.rfi.com), 5 September 2019

ARTICLE RÉSERVÉ AUX ABONNÉS

PORTRAIT

Miryam Haddad, peintre incendiaire

Par **Maïlys Celeux-Lanval** • le 23 juillet 2019

En quelques mois à peine, l'artiste syrienne Miryam Haddad s'est faufilée sur les cimaises de la Fondation Cartier, a reçu le prix Jean-François Prat et a été sélectionnée pour l'affiche du Festival d'Avignon, avant d'exposer, pendant tout l'été 2019, petits et grands formats à la Collection Lambert. Rencontre avec un esprit de flammes, dans son atelier d'Ivry-sur-Seine.



Miryam Haddad devant son tableau « La Vengeance », 2019 ⓘ

« **Le théâtre va vers l'extrême des choses, et j'adore ça** », confie Miryam Haddad (née en 1991), assise au milieu des pinceaux et des couleurs. Contactée cet hiver par le Festival d'Avignon pour en occuper l'affiche, l'artiste a accepté avec joie – même si, ajoute-t-elle, « mon travail est très chargé, c'est difficile d'y ajouter un logo ». L'honneur étant systématiquement accompagné d'une exposition à la Collection Lambert, l'artiste s'y est installée dans deux salles, jusqu'en septembre. Avec des toiles minuscules et quelques grands formats, qui capturent le regard et intriguent par leurs titres romanesques : *La Vengeance* (2018), *Le Chagrin des hérons* (2018), *La Nuit ne nous oublie pas* (2019), *Sopor* (2018).



Miryam Haddad, *La Vengeance*, 2018 

Travailler avec l'énigmatique, Miryam Haddad en a fait une spécialité. Dépitée devant le ballet des visiteurs qui regardent à peine les œuvres, elle s'emploie à les retenir : « Les œuvres sont là pour arrêter les gens ». C'est pourquoi elle conçoit des « images difficiles à comprendre », qui invitent chacun à dénicher, par-ci par-là, des formes reconnaissables, ou à s'éloigner pour voir les indices disparaître dans une danse colorée. Elle s'accorde régulièrement les dimensions de très grandes toiles, car résume-t-elle, « prendre de la place, c'est avoir plus de poids ». Quant aux petits formats qui se regardent de très près,

comme si on scrutait un visage, elles permettent une même implication du corps du spectateur, car elles provoquent un « petit voyage physique ».



Miryam Haddad, *Silence*, 2018 

Tout commence pour elle en 2009, année de son entrée aux Beaux-Arts de Damas. Elle y reste trois ans, tout en venant régulièrement à Paris pour profiter des nombreux ateliers où les modèles peuvent poser nus. Miryam Haddad comprend de plus en plus, à la faveur de ses voyages en France, que les projets qui lui sont permis en Syrie sont « très classiques et académiques ». Puis, c'est le début de la guerre. « J'avais déjà un visa car je venais tous les ans » : elle s'installe à Paris en 2012 et entre en deuxième année aux Beaux-Arts de Paris, dans l'atelier de Philippe Cognée. Diplômée en 2017, elle se fait repérer par la galerie Art : Concept quelques mois plus tard et par la Fondation Cartier, qui la sélectionne pour son exposition sur les jeunes artistes européens.

« Ce n'est pas la peine de copier des choses qui existent. »

Miryam Haddad

Voilà pour le C.V.. Et les expériences

sensibles ? « C'était très compliqué de savoir ce que j'avais envie de faire », nous raconte-t-elle aujourd'hui. Étudiante, Miryam Haddad observait avec circonspection les élèves qui travaillaient à l'aide de photos et d'ordinateur, ne sachant qu'une chose : elle voulait inventer. « Ce n'est pas la peine de copier des choses qui existent », poursuit-elle, désirant avec ardeur trouver « ce qu'on ne

peut pas voir ailleurs ». Une obsession émerge alors, celle de travailler d'après son imagination. Puis, un instant fondateur : « Je marchais sur les quais quand j'ai vu une marionnette au sourire froid, qui faisait très peur ; je l'ai prise, j'en ai fait beaucoup d'études ».



Vue de l'exposition « Miryam Haddad. Le sommeil n'est pas un lieu sûr » à la collection Lambert à Avignon, 2019



Animée par un feu intérieur, Miryam Haddad ne cédera à aucun sucre, aucune forme de séduction.

Il s'agira ensuite pour elle de chercher à « traduire des images sur une toile » et de trouver ses « propres symboles ». Elle aime transformer des couleurs joyeuses en « teintes dures à supporter, violentes pour les yeux », et répète volontiers jouer avec l'ambiguïté, en travaillant sur une peinture qui semble abstraite mais qui, pourtant, contient « toujours une scène ».

Animée par un feu intérieur, Miryam

Haddad ne cédera à aucun sucre, aucune forme de séduction – et il semblerait, au vu des nombreuses interrogations que l'on a pu entendre devant les toiles de la Collection Lambert, qu'elle gagne son pari d'arrêter, quelques minutes, l'attention virevoltante des passants.

À lire aussi : [« Jeunes artistes en Europe » à la fondation Cartier en 180 secondes chrono](#)

→ **Miryam Haddad. Le sommeil n'est pas un lieu sûr**

Du 1 juillet 2019 au 29 septembre 2019

Collection Lambert en Avignon • 5 Rue Violette • 84000 Avignon

www.collectionlambert.fr



L'aurore est toujours rose pour Myriam Haddad - Festival d'Avignon 2019

19 Juillet 2019

Gilles Kraemr

déplacement et séjour personnel à Avignon.

Le fil rouge de cette année avignonnaise, c'est *L'Odyssée*, les odyssees, poème résonnant du voyage, de l'exil, de l'autre, de la rencontre de l'étranger, du migrant. L'affiche du 73ème Festival d'Avignon est celle de Myriam Haddad (1991, Damas).

De Myriam Haddad, l'on se souvient de son exposition *Désordres* en février 2018 à la galerie parisienne Art:Concept puis de sa participation à l'accrochage collectif ce printemps 2019 à la Fondation Cartier : *Jeunes artistes en Europe -Les métamorphoses*. Le 8ème **Prix Jean-François Prat** lui fut remis ce 27 juin 2019, le trait commun de la sélection était cette année le déplacement. Étrange coïncidence avec le thème du Festival souhaité par Olivier Py, son directeur : *Désarmer les solitudes*. prixjeanfrancoisprat.com/artiste/miryam-haddad

Son travail, tout en chromatisme, demande de la patience, de l'observation. Face à ses touches colorées perturbant le regard, l'œil se fait peu à peu. Des formes apparaissent. " *L'affiche ne doit pas donner des informations rapides. Je travaille dans des toiles complexes pour permettre d'ouvrir des éléments* ". Cherchez, cherchez bien, un crocodile apparaîtra, tout vert, gueule ouverte, en bas à gauche. La teinte dominante est le rose, le rose de l'espoir, de l'attente, du matin, de " *l'aurore au doigt de rose* " phrase revenant souvent chez Homère. Phrase retenue par Myriam pour concevoir l'huile sur toile d'*Agonia*, l'affiche du Festival 2019.



Vue de l'exposition Myriam Haddad, Collection Lambert, Avignon © photo Le Curieux des arts, Guillaume Kraemer, 5 juillet 2019.

La Collection Lambert consacre à cette artiste une exposition en deux salles, *Le sommeil n'est pas un lieu sûr*. Trois grandes toiles et des petits formats. " *J'ai décidé d'un accrochage mélangeant grandes et petites peintures. L'on ne regarde pas attentivement une grande toile alors qu'une petite oblige à l'observation, à l'attention* ". D'où cet accrochage, celui de la rêverie pour une artiste revendiquant le sujet. Lorsqu'elle était étudiante à l'Ecole des Beaux-Arts, dans l'atelier de Philippe Cognée, la démarche de peindre d'après photographie ou d'après des images trouvées sur Internet ne l'intéressait pas. Seule l'imagination importe, " *je dois rester fidèle à mon imagination* ", elle qui commença ses études en Syrie dans un cadre "académique" et traditionnel, celui de l'étude du portrait, du paysage, du corps.

CULTURE
MATCH

EXPOSITION



MIRYAM HADDAD TOUTES LES NUANCES DU MONDE

Dans son atelier,
devant « La chute ».

La jeune peintre syrienne installée à Paris est l'une des valeurs montantes de la scène artistique française. Elle nous a ouvert les portes de son atelier.

Par **Anaël Pigeat**
@Anael_Pigeat

« La vengeance », 2018,
huile sur toile, 250 x 200 cm.

Elle est cet été l'artiste invitée par Olivier Py au Festival d'Avignon et la Collection Lambert lui consacre une exposition personnelle. Installée à Paris depuis 2011, Miryam Haddad est née à Damas où elle a grandi et porte avec elle un héritage riche et complexe. Nous l'avons rencontrée dans son atelier qu'elle a construit elle-même à l'intérieur d'un grand hangar où travaillent d'autres artistes et quelques artisans, à l'abri d'une rue calme d'Ivry-sur-Seine.

« Ce n'est pas pour échapper à la guerre que je suis venue en France, mais pour un cours d'été de dessin académique à l'École des beaux-arts à Paris » précisait-elle en quelques mots fermes et précis, au moment où elle recevait le prix Jean-François Prat en juin →

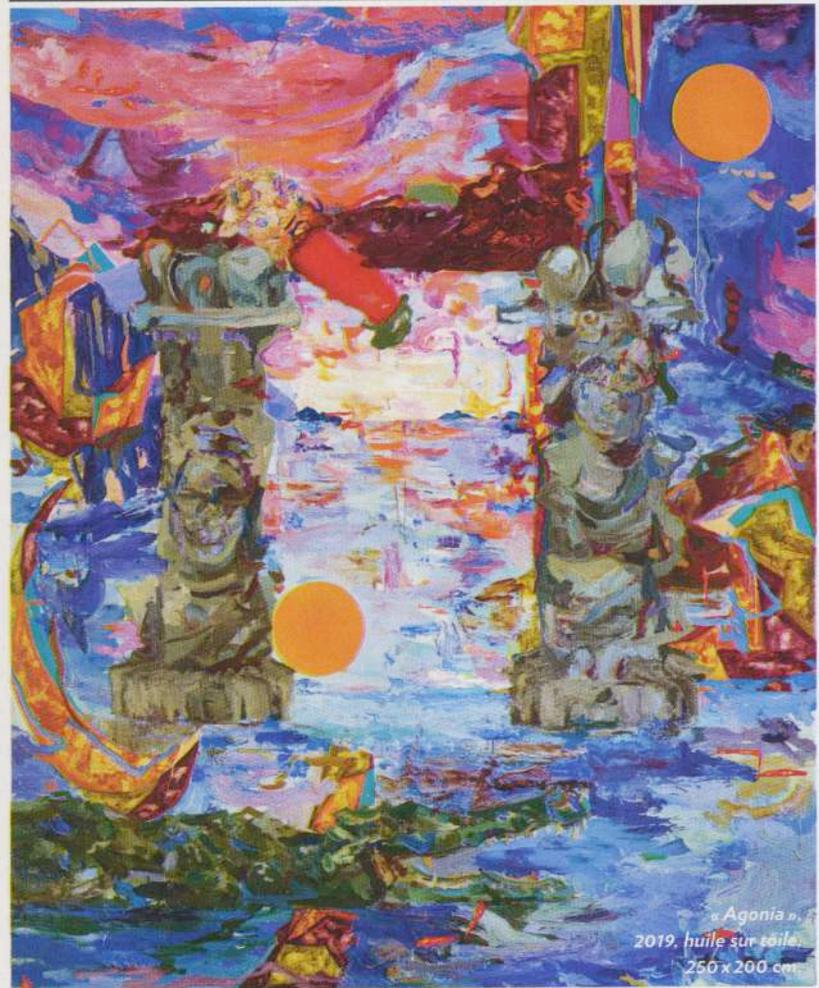


dernier Depuis l'enfance, Miryam Haddad sait qu'elle veut devenir artiste. Son père, acteur de télévision connu dans le monde arabe, lui avait un jour indiqué que le chemin à suivre serait d'étudier les beaux-arts. Mais les beaux-arts à Damas ? De quoi s'agit-il, dans une ville où le seul musée, dont la collection rassemble essentiellement des sculptures – et aujourd'hui les vestiges de Palmyre ravagée – ne retenait que de très loin l'attention de ses propres habitants ? Miryam Haddad s'est d'abord formée à l'université de Damas le matin par des cours de dessin académique, et l'après-midi avec une pratique beaucoup plus libre, dans un petit atelier prêté par son père.

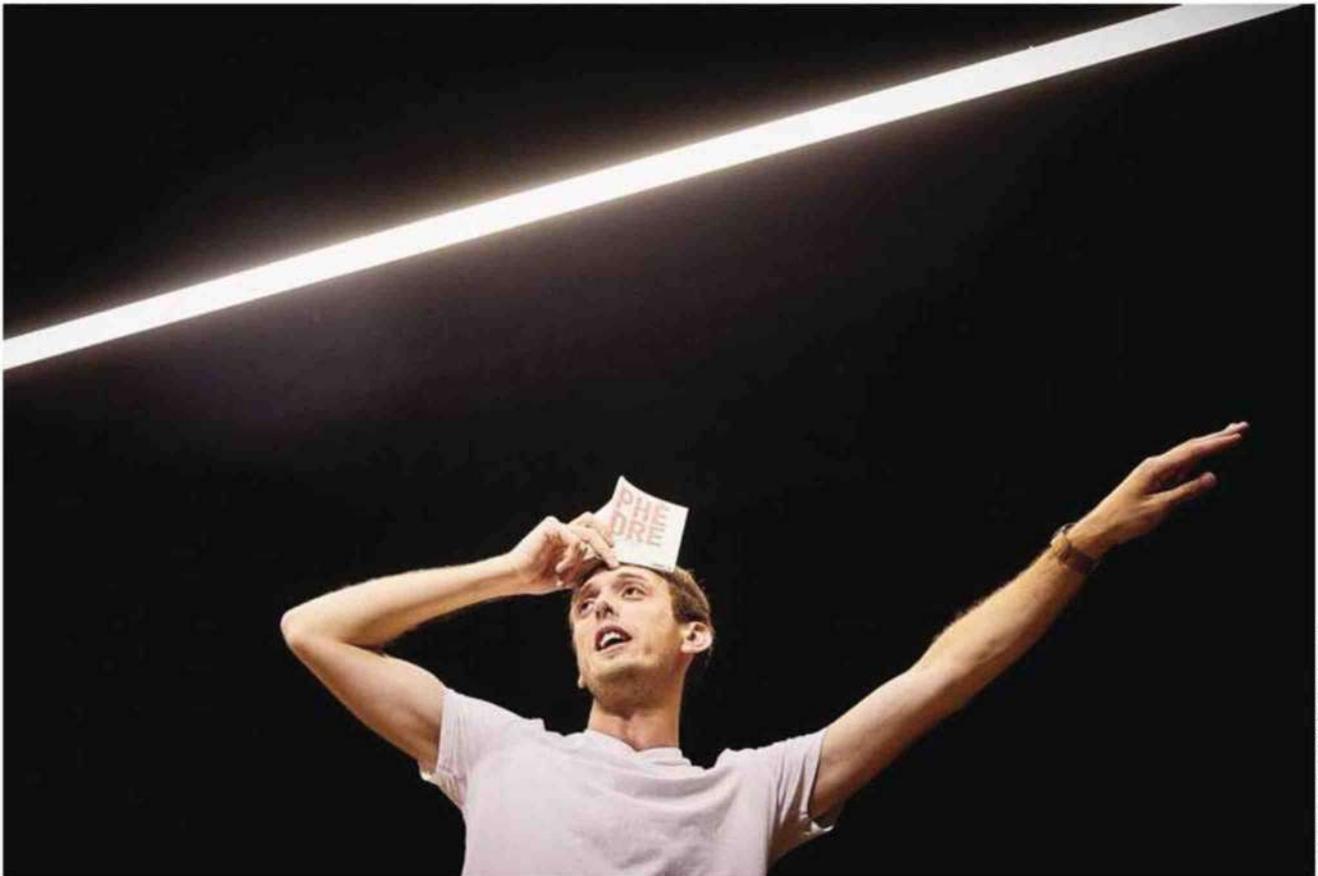
Puis elle est arrivée à Paris, où elle a « tout découvert d'un coup ». L'histoire de l'art lui est apparue en même temps dans les livres, dans les musées et à travers l'enseignement de ses professeurs. Mais, à cette époque, elle avait déjà commencé à se construire un solide socle personnel qu'elle décrit elle-même comme « une confiance dans la ligne » lorsqu'elle dessine, Miryam n'a pas peur. Elle n'a pas besoin de s'appuyer sur des images retravaillées sur Photoshop ni sur des cartes postales disposées tout autour de la toile.

À 28 ANS, ELLE
VIENT DE RECEVOIR LE
PRIX PRESTIGIEUX
QUE LE CABINET
D'AVOCATS BREDIN-PRAT
DÉCERNE CHAQUE
ANNÉE À UN PEINTRE
PROMETTEUR.

Ses tableaux donnent l'impression qu'ils sont nourris de l'histoire de l'art. Et ils le sont, mais de façon intuitive et sensible. Cette arche ronde qui ouvre sur un ciel bleu évoque les grands retables de la peinture baroque ? Oui bien sûr mais c'est aussi tout simplement une porte de Palmyre. Et ces fragments de vitraux dont les losanges évoquent le manteau d'Arlequin ? Ils disent l'ambivalence du monde, la coexistence entre le bien et le mal, entre la joie et la violence. C'est cela aussi que traduisent ses couleurs et le caractère très gestuel de sa peinture. Dans ses tableaux, on croise des épouvantails, des crocodiles, des vieilles marionnettes. On sent qu'elle aime le cinéma de Fellin et du Géorgien Paradjanov, dont elle a une affiche dans son atelier des cinéastes qui sont avant tout des peintres. ■ Anaël Pigeat



« Agonia »,
2019, huile sur toile,
250 x 200 cm



Romain Daroles dans "Phèdre!" de François Gremaud (2b company) d'après Jean Racine: la pépite acclamée d'un festival qui par ailleurs ronronne.

CHRISTOPHE BAYNAUD DE LAGE/FESTIVAL D'AVIGNON

Les riches liens entre Basquiat, Twombly, Matisse et Picasso

Guy Duplat
Envoyé spécial à Avignon

Bien sûr, la collection Lambert ne cherche pas à concurrencer les deux expositions Basquiat, décisives, en 2017 au Barbican de Londres et, fin 2018, à la Fondation Vuitton à Paris. Plus petite, elle est néanmoins belle et passionnante.

Elle rappelle d'abord le rôle d'Yvon Lambert, galeriste et collectionneur qui fut l'ami de Basquiat. Il légua à Avignon 25 Basquiat dont le grand tableau où l'artiste, en roi vaudou, est surmonté du mot *Asbestos* rappelant les mines d'amiante où mouraient les ouvriers noirs. Arrivée à Paris roulée dans un tube, la toile fut achetée par Yvon Lambert pour trois fois rien.

Nourrie de nombreux prêts, l'expo montre surtout les liens entre Basquiat et Matisse, Picasso et Twombly. Il n'y a pas de "primitivisme" chez Basquiat mais un art très construit, très au fait de l'histoire de l'art. Enfant, il avait admiré Matisse et Picasso au Moma et au Guggenheim où sa mère l'emmenait. Brillant dessinateur, Basquiat cherchait d'abord, comme ses illustres modèles, à inventer un jaillissement perdu, à réimposer une peinture figurative et expressive alors passée de mode, avec une force neuve et singulière.

On retrouve à l'expo de nombreux dessins mis en

correspondance directe avec ceux de ses "maîtres". Il est émouvant d'y voir l'esquisse par Matisse de ce qui sera *Intérieur, bocal de poissons rouges*, à côté du dessin qu'en fit Basquiat. Ou de voir les *Nu debout* de Picasso, de 1946, comme des graffitis géniaux.

Sabots peints

Yvon Lambert lui aussi a toujours admiré Cy Twombly, dont Basquiat s'est inspiré pour inscrire des mots sur la toile, des références à ses modèles. Basquiat rapporta un jour d'Amsterdam, en hommage à Van Gogh, une paire de sabots qu'il avait peints, pour les offrir à Yvon Lambert.

Chez Basquiat comme chez Twombly, il y a une volonté de rechercher une dimension neuve, fragile, nerveuse, à la peinture. Pour eux, quand la peinture échappe à la raison, c'est la permanence des signes qui affleure.

La vie de Jean-Michel Basquiat fut tout un roman. Né en 1960 d'une mère d'origine portoricaine et d'un père d'origine haïtienne, il est percuté à 7 ans par une voiture et on lui enlève la rate – comme à Warhol, son idole, après que Valérie Solanas eut tiré sur lui en 1968. Sans rate, vit-on comme un "dératé" ?

Ce traumatisme laissa à Basquiat une longue cicatrice, un livre d'anatomie et une obsession morbide très présente à l'expo à Avignon.

Il est vite remarqué par les plus grands galeristes

et *Artforum* parlait d'un "enfant radieux et génial qui fait irruption dans l'art contemporain". Il est cet ange qui plaît aux femmes, qui brûle la vie à force de drogue, de sexe et de nuits blanches. Avec une furieuse envie de peindre. Ses tableaux sont un vrai bordel parfaitement pensé.

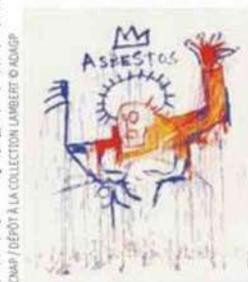
L'ascension est fulgurante. Déjà plane la légende d'un nouveau Rimbaud qui se brûle les ailes à la cocaïne. Il réussit l'exploit de devenir célèbre à 25 ans, Noir dans une société toujours raciste, et sans avoir aucune formation artistique. Il crée sa propre syntaxe, à la fois très lisible et incompréhensible, sans aucun compromis.

Il évoque le vaudou, la mort, le sexe, trace des mots qu'il barre, des flèches. Il a une folle envie de tout dévorer, y compris toute l'histoire de l'art (Vinci qu'il admire), il est l'enfant de Musset, de Rimbaud, de Miles Davis et de Jimi Hendrix. Il fait exploser les codes habituels. Trop sans doute pour lui, qui meurt d'une overdose à 27 ans, en 1988.

Miryam Haddad

À la collection Lambert, on est aussi séduit par une révélation, celle de Miryam Haddad, peintre née à Damas en 1991 et arrivée à Paris en 2012. Des très grands formats, et des tout petits, gorgés de couleurs, mêlant figurations esquissées, géométries et abstraction. Elle crée un monde de danses folles, de plaisirs et de morts, dans la lignée d'Ensor, Soutine et Kokoschka. C'est elle qui a réalisé l'affiche du Festival d'Avignon 2019.

→ "Basquiat Remix", Collection Lambert en Avignon, jusqu'au 29 septembre.



Asbestos
Jean-Michel Basquiat, 1981-1982, acrylique sur papier marouflé sur toile, 282x272 cm.

CMAP / DÉPÔT À LA COLLECTION LAMBERT © ADAGP

Miryam Haddad vous invite à découvrir ses grands et petits formats

Miryam Haddad signe l’affiche de la 73^e édition du Festival d’Avignon.

Cette artiste syrienne de 28 ans découvre les Beaux-Arts de Paris en 2010. À l’issue de ses études, elle participe à une exposition collective, et elle se retrouve exposée à la Collection Lambert... Olivier Py et Paul Rondin remarquent son travail, et la belle histoire peut commencer. « J’ai été très libre, j’ai même eu le choix d’utiliser une ancienne toile ou de travailler sur un détail.

L’odyssée étant le thème, je trouvais qu’il y avait des points communs avec mon travail. Je n’avais pas envie de proposer de l’existant, j’avais envie de partir sur quelque chose de nouveau. Les couleurs sont très importantes dans mon travail. J’aime aussi les ambiguïtés, les formes peu visibles ou pas très claires. Quand on voit la toile, on sent que c’est très joyeux, vivant, mais si on va plus loin, on peut aller à l’autre extrême, cela peut être très violent. J’aime quand on ne sait pas si le personnage rigole ou crie. »

Quand on demande à cette jeune artiste de nous révéler le sens caché de l’affiche, elle aime rester en zone trouble. « Il y a beaucoup de choses, mais je n’ai pas envie de préciser, je ne parle jamais de mon travail... »

Près d’une dizaine d’œuvres seront

exposées à la Collection Lambert, grands et petits formats, sous le titre “Le sommeil n’est pas un lieu sûr”, quelques épouvantails devenus récurrents dans son travail. « Ce sont des formes qui nous ressemblent, des corps sans âmes, des âmes sans forme, un état entre la vie et la mort »

Collection Lambert, exposition du 4 au 23 juillet, de 11 h à 19 h.



Olivier Py ne recule devant aucun défi

Dans la présentation de sa nouvelle programmation, internationale à tous points de vue, Olivier Py s'autorise une contradiction en qualifiant le Festival d'utopie réalisée visant à « désarmer les solitudes ». Les aventures de *L'Odyssee*, matrices de toutes les odyssees et fil conducteur du Festival 2019 d'Avignon.

Evelyne Sellés-Fischer

L'affiche de la syrienne Myriam Haddad fait exploser les couleurs. On peut voir dans son entier ce tableau éblouissant intitulé *Silence* dans une exposition consacrée à l'artiste par la Collection Lambert : *Le sommeil n'est pas un lieu sûr*. Ce titre en dit long sur ce qui sous-tend l'événement théâtral qui invite plus que jamais à l'éveil des consciences. L'artiste damascène a su voir briller la prometteuse et symbolique *Aurore aux doigts de rose* du pilier de cette édition, Homère, l'étranger grec qui parcourait le bassin méditerranéen où se jouent tant de drames. Son *Odyssee* sera un des fils conducteurs du festival, ouvrant largement sur des odyssees plus contemporaines en écho à celles d'un autre temps ou aux mystères des récits étiologiques. L'incipit de cette épopée antique considérée, avec *L'Iliade*, comme l'un des poèmes fondateurs de la civilisation européenne, résonne comme

« Le grand poème d'Homère est à l'origine de toute la culture européenne. » Olivier Py

un présage : Ulysse, ce héros, de retour après la guerre de Troie et dix ans d'errance sur les mers, passa par tant d'angoisses, en luttant pour survivre et ramener ses gens. Hélas ! Même à ce prix, tout



Silence de Myriam Haddad.

son désir ne put sauver son équipage. *Hômèros* signifie otage, ce qui laisse à penser.

Autre thème, l'Europe

Si nous sommes héritiers des mythes, nous le sommes égale-

d'actualité, voyage, exil, migrant, réfugié, accueil, Méditerranée. Les odyssees modernes interrogent sur la rencontre de l'étranger, qui est aussi rencontre de l'étrange. Au fil du festival interfèrent petite et grande histoire des peuples et la

manière dont les migrants sont intégrés ou pas ; contrairement à Rome qui intégrait les vaincus

ment des conflits du XX^e siècle qui marquèrent de leur sceau tragique la construction d'une Europe mise en danger par les nouveaux obscurantismes. Homère résonne, en nos jours, dans des mots

dans ses armées, Athènes accordait rarement la citoyenneté aux étrangers. L'axe politique, historique et poétique du Festival montre que, pour Olivier Py, il « n'est pas une bulle qui le sépare du monde ». *L'Odyssee* d'Homère sera par conséquent le thème de l'incorruptible feuilleton théâtral que Blandine Savetier mettra en espace en treize actes au jardin Ceccano. Avec *L'Orestie* d'après Eschyle, initiateur de la démocratie athénienne, Jean-Pierre Vincent s'inscrit dans ce projet et invite, avec les élèves du Théâtre national de Strasbourg, à la vigilance car la démocratie est toujours en danger. « Le danger partout s'est accru de vivre dans un monde désenchanté, un monde où nous serions seuls face



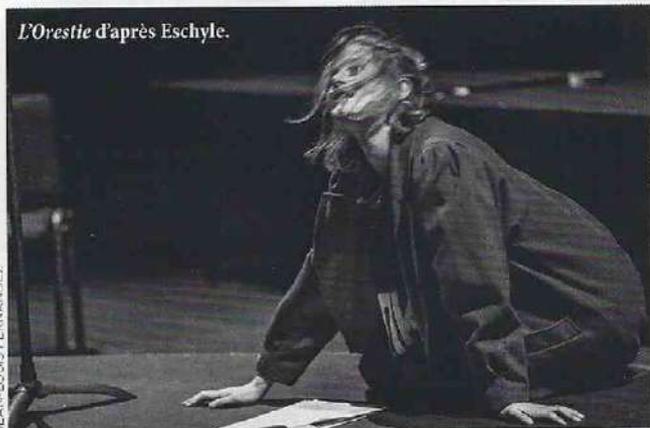
Olivier Py.

à la culpabilité et à l'impuissance, dit Olivier Py. Il faut désarmer les solitudes. » C'est un des rôles du théâtre qui réenchante le monde, réunit l'humanité, invite à résister face à cette collective impuissance et autorise l'espoir. Tel est le message de ce juillet théâtral porté, dès son affiche, par une aurore entraperçue. « Le silence alors devient un moyen de percevoir l'imaginaire partagé, le lien profond et indicible, le messianisme du collectif. » ●

Feuilleton théâtral, *L'Odyssee*, Blandine Savetier, 6-20 juillet, jardin de la bibliothèque Ceccano, 12 heures.

L'Orestie d'après Eschyle, Jean-Pierre Vincent, 12-16 juillet, gymnase du lycée Saint-Josaph, 14 heures.

L'Orestie d'après Eschyle.



JEAN-LOUIS HERNANDEZ

PRIX JEAN-FRANCOIS PRAT

La violence des couleurs de Miryam Haddad

Miryam Haddad est l'artiste lauréate du prix de peinture Jean-François Prat, doté de 20 000 euros, décerné jeudi dernier. Née en Syrie en 1991 et installée à Paris en 2012, lors de l'intensification de la guerre dans son pays, elle est diplômée des Beaux-Arts de Paris. Dans ses grands formats, elle évoque souvent des moments de célébration

ou de trivialité qui peuvent prendre une tournure de violence avec sa touche qui défigure les motifs. Plongés dans un chaos entre le drame et la joie, entre figuration de personnages grotesques et abstraction aux couleurs vives, ses toiles sont réunies actuellement dans l'exposition personnelle « Le sommeil n'est pas un lieu sûr » à la Collection Lambert d'Avignon, après avoir été exposées dans « Jeunes Artistes en Europe » à la Fondation Cartier ou en 2018 dans sa galerie Art Concept. Elle a aussi été invitée par le Festival d'Avignon à réaliser l'affiche de cette année. Son travail a été présenté au jury par le critique Alain Berland, dans une édition du prix parrainée par Bernard Blistène.

PEDRO MORAIS

prixjeanfrancoisprat.com



Miryam Haddad lauréate du Prix Jean-François Prat 2019.



Photos-Julio Patti.

Bernard Blistène et Frédéric Brière remettent le prix Jean-François Prat 2019 à Miryam Haddad.



THE ART NEWSPAPER *DAILY*

VENDREDI 28 JUIN 2019 / NUMÉRO 300 / 1€



MIRYAM HADDAD LAURÉATE DU PRIX JEAN-FRANÇOIS PRAT **P.3**



JUSTICE
LE PROCÈS OPPOSANT
DMITRI RYBOLOVLEV
ET SOTHEBY'S SE TIENDRA
BIEN À NEW YORK **P.6**



FOIRE
PARIS PHOTO SE LANCE
À NEW YORK **P.8**

NOMINATION
KATE FOWLE PREND LA TÊTE
DU MOMA PS1 **P.8**

SALON
MASTERPIECE DÉMARRE
À LONDRES **P.8**

VENTES PUBLIQUES
OSENAT ET LA MAISON
VERSAILLAISE PILLON
FUSIONNENT **P.9**

MIRYAM HADDAD LAURÉATE DU PRIX JEAN-FRANÇOIS PRAT 2019

Hier soir, au siège du cabinet d'avocats d'affaires Bredin Prat et du Fonds de dotation Bredin Prat pour l'art contemporain, à Paris, l'artiste Miryam Haddad a été désignée lauréate de la 8^e édition du Prix Jean-François Prat. Auparavant, les critiques Dorothée Dupuis, Alain Berland et J. Emil Sennewald avaient respectivement défendu le travail de Sol Calero, Miryam Haddad et Landon Metz.
Par Philippe Régnier



Sol Calero, *Pie*, 2018 ; *Frutas friestal2*, 2018. Courtesy Crêvecœur (Paris)

LE PRIX JEAN-FRANÇOIS PRAT A ÉTÉ L'OCCASION D'UNE PLAIDOIRIE POUR LA PEINTURE

Le Prix Jean-François Prat a été l'occasion hier soir d'une remarquable plaidoirie pour la peinture, à travers les trois exposés des rapporteurs 2019, Dorothée Dupuis, Alain Berland et J. Emil Sennewald, dans un pays, la France, où elle n'a pendant longtemps tout simplement pas été regardée, comme l'a souligné le parrain de cette 8^e édition, Bernard Blistène. En introduction, le directeur du musée national d'art moderne/ Centre Pompidou a rappelé la générosité pour l'institution de Marie-Aline Prat et de son époux, disparu le 26 mars 2011, et dont le prix porte aujourd'hui le nom. « *Je ne crois pas au discours unique, mais au choix de la passion* », a déclaré Bernard Blistène, soulignant aussi le rôle de l'amateur devant une assemblée d'avocats qui s'apprêtaient à voter pour l'un des trois artistes en lice : Sol Calero, Miryam Haddad et Landon Metz.

Première à prendre la parole, Dorothée Dupuis a défendu avec conviction le travail de la Vénézuélienne Sol Calero. Espagnole par son père, l'artiste a pu très tôt venir en Europe, qu'elle considérait à l'époque comme la terre de l'art. Depuis 2013, son travail est traversé par des problématiques d'identité, même si dans ses peintures s'affiche une iconographie de fruits. La dimension politique de son œuvre se cache en effet derrière une esthétique proche du décoratif, pour « *ne pas effrayer les gens* », comme elle l'a confié à la critique d'art. Son travail interroge le multiculturalisme, invite l'artisanat – elle utilise volontiers la mosaïque –, convoque la couleur. Mais si dans ses compositions jamais un corps n'apparaît, elle dénonce un monde où les classes sociales n'ont pas disparu.

LES ŒUVRES DE MIRYAM HADDAD SONT PEUPLÉES DE SORCIÈRES QUI CONCOCTERAIENT DANS LEURS GROS CHAUDRONS UN SAVANT MÉLANGE DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT

Dans un discours très construit, Alain Berland (collaborateur de *The Art Newspaper*) a proposé une analyse percutante du travail de la Syrienne Miryam Haddad. La jeune femme, qui a suivi aux Beaux-Arts de Damas un enseignement des plus classiques faisant la part belle à la calligraphie, a ensuite intégré l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris, où elle a fréquenté les ateliers de Philippe Cognée et de Till Eitel. Citant Cézanne, Alain Berland considère qu'elle réalise aujourd'hui une « *peinture couillard* ». Le critique d'art n'a pas hésité à déclarer : « *elle fait des gestes que font les hommes* » en référence à la puissance de la matière présente dans ses œuvres. Ces dernières sont aussi peuplées de sorcières – en référence au mouvement féministe – qui, selon le rapporteur, concocteraient dans leurs gros chaudrons un savant mélange, en premier lieu de l'Orient et de l'Occident.

Dans l'ultime plaidoirie, J. Emile Sennewald a convoqué les philosophes pour analyser la peinture de l'Américain Landon Metz, invitant à se plonger dans la « *profondeur de sa peinture* ». Selon le critique, l'artiste « *touche aux fondamentaux* » du médium, interroge ce qui fait tableau, ce qui fait peinture.



Miryam Haddad, *Quand la terre ne nous soutient plus*, 2019. Courtesy Galerie Art : Concept (Paris)



Landon Metz, *Untitled*, 2016. Courtesy Nadia Rizzo Collection et Von Bartha (Suisse).

LA PRATIQUE DE LANDON METZ A ÉVOLUÉ, DÉLAISSANT LES PINCEAUX POUR S'ADONNER À LA TEINTURE

La pratique de l'Américain a évolué, délaissant les pinceaux pour s'adonner à la teinture, dont l'aspect final conserve une part de surprise, la teinte obtenue ne pouvant être préméditée. «*Sa vibration nous envoie vers une profonde transparence*», a encore déclaré J. Emile Sennewald, faisant référence à Hegel. Très en verve, le critique voit dans le travail de Landon Metz une peinture consciente de son histoire sans reproduire le passé tout en étant dans son présent.

À l'issue de ces présentations de haut vol et des débats qui les ont accompagnés, les votants ont désigné Miryam Haddad lauréate de la 8^e édition du Prix Jean-François Prat.

<http://prixjeanfrancoisprat.com>
<http://www.bredinpratfoundation.org>

THE ART NEWSPAPER DAILY (ÉDITION FRANÇAISE)

EST ÉDITÉ PAR LA SAS TAN FRANCE,
SOCIÉTÉ AU CAPITAL DE 1.000€, RCS PARIS 833 793 466
66 RUE JEAN-JACQUES ROUSSEAU, 75001 PARIS
TÉL. +33 1 42 36 45 97

ACTIONNAIRE PRINCIPAL GLEB BORUKHOV

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION GLEB BORUKHOV

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION PHILIPPE RÉGNIER

PREGNIER@ARTNEWSPAPER.FR

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT ALEXANDRE CROCHET

ACROCHET@ARTNEWSPAPER.FR

RESPONSABLE ART ANCIEN CAROLE BLUMENFELD

RÉDACTEURS/RÉDACTEURS MARGARET CARRIGAN, NANCY KENNEY,
ANNE-LYS THOMAS, ALEXANDRE WARUNEK

DIRECTEUR ARTISTIQUE GRAND MEDIA

MAQUETTE BÉRÉNICE TROEIRA

WEBMASTER MARTIN LETOURNEUR

TECHNIQUE@ARTNEWSPAPER.FR

DIRECTEUR MARKETING THIBAUT DAVID

TDAVID@ARTNEWSPAPER.FR

Tél. 06 64 00 18 02

DIRECTRICE COMMERCIALE JUDITH ZUCCA

JZUCCA@ARTNEWSPAPER.FR

Tél. 06 70 25 05 36

CHEF DE PUBLICITÉ ÉLODIE MÉRAT

EMERAT@ARTNEWSPAPER.FR

TÉL. 01 42 36 45 97

ABONNEMENT ANNUEL : 59,99 €

ABONNEMENT@ARTNEWSPAPER.FR

ISSN 2608-404X

CPPAP 0420 W 93667

© ADAGP, PARIS, 2019 POUR LES ŒUVRES DES ADHÉRENTS

Hébergeur : Google Cloud Platform, Gordon House, Barrow Street,
Dublin 4, Irlande, tél. +1-844-613-7589

[HTTPS://DAILY.ARTNEWSPAPER.FR](https://daily.artnewspaper.fr)

THE ART NEWSPAPER INTERNATIONAL

17 HANOVER SQUARE, LONDON W1S 1BN, UNITED KINGDOM

EDITOR: ALISON COLE

HEAD OF SALES (UK): KATH BOON

ADVERTISING SALES DIRECTOR: HENRIETTA BENTALL

DIGITAL DEVELOPMENT DIRECTOR: MIKHAIL MENDELEVICH

PUBLISHER: INNA BAZHENOVA

Portfolio



Fête de la mort, 2018

ENTRE DEUX MONDES



Courtesy de l'artiste & Art : Concept, Paris. Photo Clélie Dom

Auteure de l'affiche de cette 73^e édition,
la Syrienne **MIRYAM HADDAD** expose à la Collection
Lambert son univers fantastique, entre
expressionnisme nordique et influences orientales.

TEXTE Ingrid Luquet-Gad

Agonia,
2019



Courtesy de l'artiste & Art : Concept, Paris. Photo Fabrice Goussat

CHEZ MIRYAM HADDAD, LES SPECTRES S'ÉBROUENT EN PLEINE LUMIÈRE.

La touche, grasse et étirée, les rictus, tordus à la limite de l'informe, rappellent la tradition picturale expressionniste. A la vue de ses toiles viennent à l'esprit les parades grotesques de James Ensor, les paradis perdus d'Emil Nolde ou les vampires et autres créatures nocturnes d'Edvard Munch. De ces peintres nordiques, Miryam Haddad prolonge l'extase dionysiaque. Comme eux, la jeune peintre brosse une vision d'un monde ivre et violent, trivial et fantastique.

S'abandonner à ses toiles, c'est accoster en terres incertaines et poser le pied sur le rivage d'un imaginaire peuplé de créatures

interlopes et grimaçantes. Pour son exposition à la Collection Lambert à Avignon, c'est ainsi une citation de Jean Cocteau, *"Le sommeil n'est pas un lieu sûr"*, qu'elle choisit pour titre. *"Dans mes dernières toiles, j'aborde les moments entre la vie et la mort. Je représente des personnages qui ont des corps mais pas d'âme ou l'inverse. Ceux-ci se battent pour sortir de l'oscillation entre un sommeil infini et une vie hors de portée"*, raconte celle qui signe également cette année l'affiche du Festival d'Avignon. *"J'avais le choix de proposer une toile existante, mais quand j'ai appris que le thème de cette année serait L'Odyssee d'Homère, j'en ai profité pour le lire en français et travailler sur une nouvelle*

La Chute,
2018



Courtesy de l'artiste & Art - Concept, Paris. Photo Claire Dorn

toile. Je connaissais l'existence de plusieurs points communs entre ce livre et mon travail."

Née en 1991 en Syrie, Miryam Haddad entame ses études à l'université des Beaux-Arts de Damas avant d'achever son cursus aux Beaux-Arts de Paris. *"Au début de mes études en Syrie, je ne connaissais rien à l'histoire de l'art occidental. Je regardais un peu les impressionnistes et les expressionnistes. Ils étaient mes seules références. Pour cette raison, ils m'ont beaucoup influencée. Il faut dire que pendant des siècles la peinture était absente de l'histoire de l'art oriental. Très récemment, lorsque j'ai senti que ma peinture commençait à s'affirmer, je suis retournée vers mes*

origines pour y chercher mes propres références. Le mélange a produit une mosaïque entre deux zones différentes du monde, reflétant mon histoire passée et présente."

Telle serait alors l'une des singularités de la peinture de Miryam Haddad : éclairer la tradition expressionniste nordique d'une palette éclatante qui lui est propre, dont on ne saurait dire si le poudroisement provient du Moyen-Orient ou simplement d'un rêve. ●

Exposition à la Collection Lambert du 4 au 23 juillet, de 11h à 19h, entrée libre



EXCLUSIF : LANDON METZ, MIRYAM HADDAD ET SOL CALERO FINALISTES DU PRIX JEAN-FRANÇOIS PRAT

Landon Metz, Miryam Haddad et Sol Calero sont en lice pour le prix Jean-François Prat, qui sera remis le 27 juin à Paris. Parrainée par Bernard Blistène, directeur du musée national d'art moderne/Centre Pompidou, cette 8^e édition distingue trois jeunes artistes cosmopolites.

Par Anne-Lys Thomas

SOL CALERO, PREMIÈRE ARTISTE DU PRIX À VENIR D'AMÉRIQUE DU SUD, A FUI LA DICTATURE

Créé en 2012 en hommage au collectionneur et avocat éponyme, le prix Jean-François Prat récompense les artistes les plus prometteurs de la scène contemporaine. Il accorde chaque année une dotation de 20 000 euros à son lauréat et un prix de consolation de 2 000 euros aux deux autres finalistes. Parrainée par Bernard Blistène, cette 8^e édition se place sous le signe du nomadisme qui caractérise l'artiste contemporain. Landon Metz, Myriam Haddad et Sol Calero ont tous connu plusieurs pays et cultures, et vécu des déplacements, volontaires, pour la famille de Landon Metz, contraints pour Miryam Haddad, qui a laissé derrière elle la Syrie en guerre. Quant à Sol Calero, première artiste du prix Jean-François Prat à venir d'Amérique du Sud, elle a fui la dictature vénézuélienne pour s'établir en Europe. Le triptyque s'avère aussi géographique : Landon Metz travaille à New York, Miryam

Si aucun des trois nommés n'est français cette année, Miryam Haddad et Sol Calero sont pourtant bien connues à Paris, étant représentées respectivement par la galerie Art : Concept et par la galerie Crève-cœur. Les trois finalistes ont été sélectionnés

par un comité composé de Marie-Aline Prat, historienne de l'art et collectionneuse, Anaël Pigeat, critique d'art [éditeur-at-large du mensuel The Art Newspaper Édition française], Odile Burlureau, conservatrice au musée d'art moderne de la Ville de Paris, Frédéric Brière, directeur du Fonds de dotation Bredin Prat, et Frédéric Bonnet, critique d'art et commissaire d'exposition. Les artistes seront départagés le 27 juin, lors du vernissage de l'exposition de leurs travaux, au siège du Fonds de dotation Bredin Prat pour l'art contemporain, à Paris.

www.prixjeanfrancoisprat.com



Sol Calero. © Alex Cuggia

SOL CALERO

Née au Venezuela en 1982, Sol Calero est diplômée des écoles d'art de Ténérife et de Madrid, en Espagne. Aujourd'hui installée à Berlin, l'artiste se sert de l'héritage culturel sud-américain pour développer une œuvre syncrétique qui mêle peintures et sculptures. Sol Calero a bénéficié d'expositions personnelles à la Tate Liverpool en 2019, à la Kunstverein de Düsseldorf et au musée Boijmans Van Beuningen de Rotterdam en 2018. Elle est représentée par les galeries Crève-cœur à Paris, Barbara Gross à Berlin, et Laura Bartlett à Londres.

MIRYAM HADDAD

Née en 1991 à Damas, l'artiste syrienne Miryam Haddad vit et travaille à Paris depuis 2012. Chez elle, la peinture est désordonnée, abondante et colorée. Fantaisistes, les motifs et les personnages se déploient sur des toiles déformées et tourmentées. Diplômée des Beaux-arts de Paris, la jeune femme participe actuellement à l'exposition « Jeunes Artistes en Europe - Les Métamorphoses » à la Fondation Cartier pour l'art contemporain à Paris, et son travail sera montré à la Collection Lambert lors du Festival d'Avignon cet été. Elle est représentée par la galerie parisienne Art : Concept.



Miryam Haddad. © Galerie Art : Concept



Haute en couleur

Installée en France depuis son arrivée aux Beaux-Arts de Paris, la peintre syrienne **Miryam Haddad** nourrit ses toiles d'une matière généreuse et de couleurs vives. Elle signe aussi l'affiche du prochain festival d'Avignon.

PAR HENRI GUETTE

On ne sait jamais par où prendre un tableau de Miryam Haddad. La couleur explose, elle attire notre attention mais il faut du temps pour entrer dans la peinture. On avance et on recule, la matière est là, dense, étalée avec plus ou moins d'énergie. Il faut aller et venir pour discerner des contours, comprendre ce qui se joue en termes de situation et de figuration. Dans le triptyque *Silence*, présenté à la fondation Cartier, on peut voir des crocodiles surnager sur un point d'eau tandis que des hommes cherchent à se tenir debout sur leur dos. L'anarchie est à peu près totale tandis qu'une sculpture, détail le plus facilement reconnaissable et qui représente sans doute la tradition, reste stoïque. Les

scènes qu'imagine l'artiste peuvent être tour à tour cruelles et grotesques. On a rapproché son travail de celui de James Ensor comme de Watteau, de Van Gogh comme de Soutine et sans doute échappe-t-elle aux catégories à la fois abstraite et figurative. Dans ces toiles très grandes ou très petites, elle imagine un univers peuplé de figures animales qui rapproche, tout comme ses titres, parfois très allégoriques, son travail de la fable.

On pourrait bien entendu voir un reflet du monde réel, une évocation de l'histoire contemporaine dans ces peintures mais la peintre ne fait que les suggérer. Miryam Haddad aime l'équivoque du rouge et de l'orangé qui peuvent être autant un feu d'artifice qu'une bombe. Elle ne s'attache pas à un contexte particulier et n'a pas particulièrement de discours sur l'Europe ou le monde mais montre les passions à l'œuvre, la folie humaine. Sa dernière exposition intitulée *Désordres* à la galerie Art Concept n'avait pas valeur de commentaire sur l'actualité ; la peinture parlait avant tout d'elle-même. L'artiste, née en 1991, venue de Syrie pour étudier aux Beaux-Arts de Paris revendique un héritage pictural quand bien même elle en bouscule allègrement les codes et les symboles. *Amour d'une vache* semble ainsi un thème directement sorti de la mythologie grecque mais avec un décalage.

Charlie Chaplin disait que « la vie est une tragédie quand elle est vue en gros plan, mais c'est une comédie en plan d'ensemble » et sans doute pourrait-on rapprocher ce travail de focale de l'œuvre de Miryam Haddad. Des scènes de fêtes et de catastrophes à l'imagination débridée côtoient des moments plus resserrés et non moins absurdes. L'artiste revendique une fantaisie qui lui permet d'avancer à la frontière du comique et du pathétique. Une toile intitulée *Insoutenable légèreté* révèle des questionnements plus philosophiques de l'artiste qui la rapprochent du roman de Kundera où des personnages en proie à leurs rêves et désirs traversent le Printemps de Prague dans une sorte de bulle. Consciente de la gravité du monde qui l'entoure, elle nous interpelle sur notre propre légèreté et nous force à marquer l'arrêt.

Miryam Haddad, *La Chute*, 2018. Huile sur toile, 250 x 200 cm. Courtesy de l'artiste et Art:Concept, Paris. © Miryam Haddad. Photo © Claire Dorn.



Miryam Haddad

par Alain Berland

Il y a des images impatientes et des images patientes. Les premières appartiennent à « l'hypermarché du visible », au monde du tout image où chaque geste devient un atome du réseau numérique. Et puis, il y a des images patientes, celles qui possèdent des caractéristiques beaucoup plus difficiles à déterminer. Elles sont solitaires, ambiguës et produites par des artistes rares, comme l'est Miryam Haddad.

La jeune Syrienne, qui vit aujourd'hui à Paris, crée des peintures qui ont la vertu d'échapper à la reproduction photographique. Là où le capteur numérique faillit, seul l'œil apprécie les très rares aplats, la puissance des empâtements, la complexité des juxtapositions, les frottements de brosses et les dépôts des couteaux. Ce sont des œuvres qui n'ont pas peur des couleurs gourmandes, riches en pigments. Qui les recherchent et jouissent avec volupté de la cohabitation du vert absinthe, du vermillon et des ocres, mais aussi des superpositions du violet profond et de l'orange indien.

Les images qui s'y forment proviennent de l'imaginaire de l'artiste et ne disent que ce que le regardeur peut en interpréter, sans aucune autorité. Elles sont à la fois fragments d'architectures et paysages, des sortes d'oxymores qui rassemblent la douceur mais aussi la cruauté. Au delà de leurs apparences chatoyantes, elles content la violence du monde, le choc des cultures et la perte d'un pays désormais en reconstruction. À l'exemple du triptyque *Silence* (2018), où l'on devine possiblement : le Styx, plusieurs crocodiles, deux soleils, des fragments de corps et d'âmes, et puis aussi, une sculpture comme un dieu antique qui, assis, observerait la scène. Un mélange de mythes et d'actualités qui situe le sensible au cœur du projet pictural.



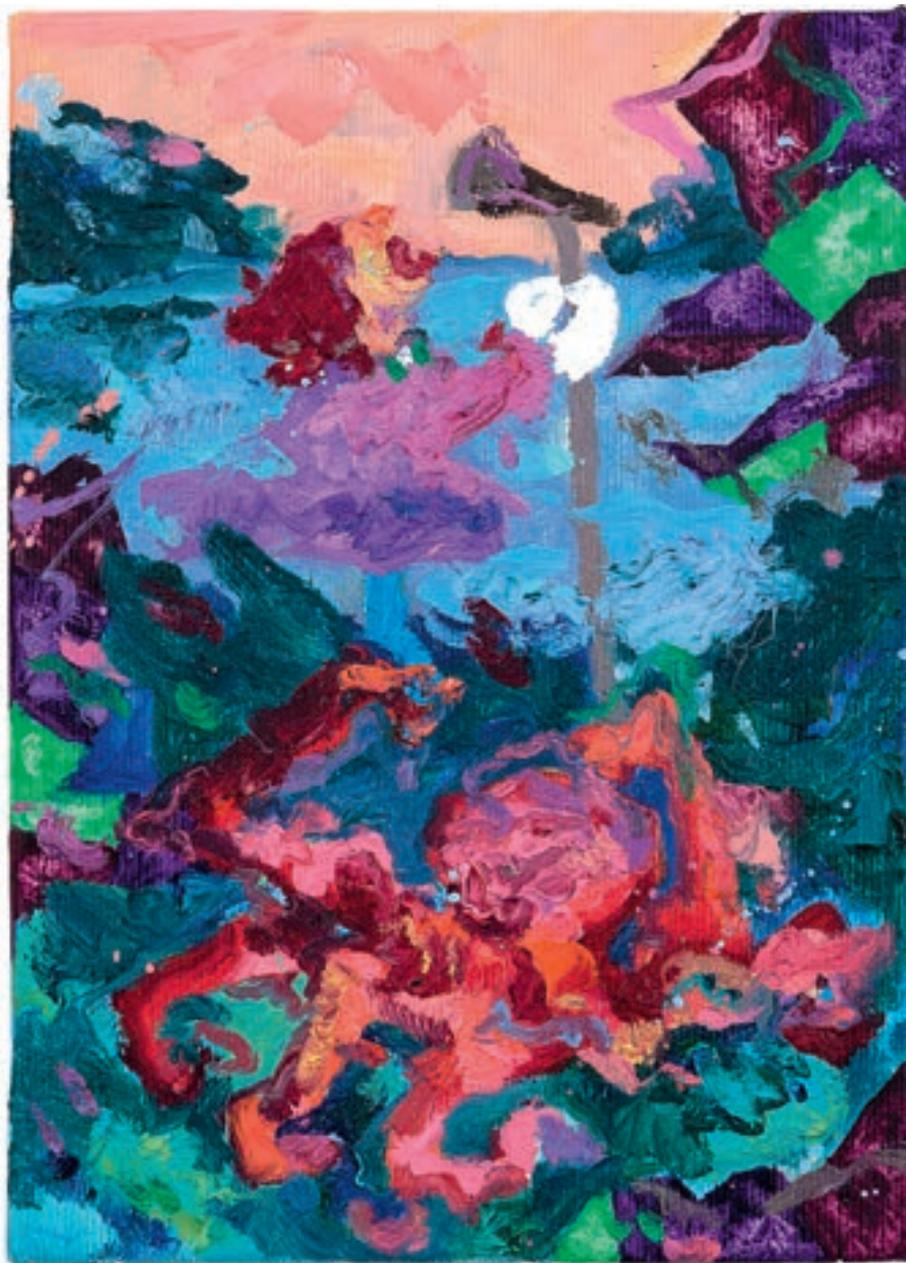
Oudak Rannan, 2017
Huile sur toile, 22 x 16 cm
Oil on canvas, 8,66 x 6,3 in.

There are impatient images and there are patient images. The former belong to the “hypermarket of the visible”, to the world of all-image in which every gesture becomes an atom in the digital network. And then there are patient images, the ones whose characteristics are much more difficult to determine. They are solitary and ambiguous, and produced by artists who are rare, like Miryam Haddad.

This young Syrian now living in Paris creates paintings that have the virtue of escaping photographic reproduction. Where the digital sensor fails, the eye alone can appreciate the rare swathes of colour, the power of the impasto, the complexity of the juxtapositions, the rubbing of brushes and the leavings of the palette knife. These are works that are not afraid of sensuous colours rich in pigment. Indeed, they seek these out and play voluptuously on the cohabitation of absinth green, vermilion and ochre, but also the juxtapositions of deep purple and Indian orange.

The images that are formed here come from the artist’s imagination and say only what the viewer can interpret, with no authority. They are at once fragments of architecture and landscapes, kinds of oxymorons that hold gentleness but also cruelty. Beyond their shimmering appearances, they relate the violence of the world, the clash of cultures and the loss of a country that is now under reconstruction. Witness the triptych *Silence* (2018), in which we make out, possibly: the Styx, several crocodiles, two suns, fragments of bodies and souls, and then also, a sculpture like a seated antique god that seems to be observing the scene. A mixture of myths and present realities that locate the sensible at the heart of the pictorial project.

Art critic and curator Alain Berland is part of the leadership of the Théâtre des Amandiers (Nanterre) and was director of the visual arts programme at the Collège des Bernardins (2010–2019). A co-founder and member of the editorial board of the journal *Particules* (2003–2010), he has been a regular contributor to the journal *Mouvement* since 2008 and to *Questions d’artistes* since 2010. He was artistic adviser to the Biennale du Havre in 2010 and curator for contemporary art there in 2012.



On y va !, 2017
Huile sur toile, 22 x 16 cm
Oil on canvas, 8,6 x 6,3 in.







Vue de l'atelier de Miryam Haddad à Paris / View of Miryam Haddad's studio in Paris

Page précédente :

Vue d'exposition, galerie Art: Concept, Paris, 2018

Exhibition view, Art: Concept gallery, Paris, 2018



“ART IN EUROPE NOW”

BY SARAH MOROZ

AN AMBITIOUS GROUP EXHIBITION IN PARIS SEEKS COMMON GROUND AMONG THE DISPARATE AND FRAGMENTED LINES DIVIDING THE CONTINENT

We must all assume our responsibilities to participate in a detailed and constructive discussion on the future of Europe, lest our continent is left to sink further into damaging division,” wrote economics professor Thomas Piketty to endorse his “Manifesto for the Democratization of Europe.” Anxiety has infused the modern map and political scientists are not the only ones addressing this: a new generation of artists and thinkers are confronting the existential issues stemming from territorial uncertainties, budget and tax solutions notwithstanding.

“Art in Europe Now” has a resolute ring to it, yet a Parisian exhibition of that name is not devised as anything intransigent. It takes the temperature by way of Contemporary artists, whose works are on view (April 4-June 16) at the Fondation Cartier. The 21 were whittled down from 1,000 portfolio reviews and 200 direct encounters. The artists were all born between 1980 and 1994, and toil in various countries: three represent France, two apiece represent Sweden, the UK, and Greece, the remainder are scattered throughout Denmark, Portugal, Estonia and other nations.

“The first decision was to travel,” said curator Thomas Delamarre, to supplement portfolio-sifting and situate the work not only through artist tête-à-têtes, but also using feedback from curators and institution directors steeped in these local scenes. His reasoning was: “Usually we talk about the dark side of this crisis, but there are these incredibly creative processes right now, in all parts of Europe.” He decided: “Let’s go see them and talk about what’s happening.”

The difficulty of determining which

artists to include was compounded by their pluridisciplinary scope, and by the knotty notion of territory itself. “We are often asked, ‘is this part of Europe?’” Delamarre recounted of the regional spectrum he included. “The project is also a way to question this: What is the border of Europe? Especially the eastern border — it’s very confused, and it has changed during geopolitical times. Russia is, and has been, hugely linked to Europe in terms of culture, as has the Caucasus region, where Georgia is located.” He applauded that this “younger generation grew up sharing the European territory more naturally,” and thus formulates compelling concepts shaped by this loosened perspective. And while Pan-European, local signatures are hardly cast aside. In fact, through these artists, “visitors can do a little tour,” as Delamarre put it: they can rethink their references and re-contextualize locations that seem remote or abstracted, whether it’s locating Poznan or grasping the span of Moravia. “I would be happy to open up visitors’ idea of Europe — because this is what happened for us,” Delamarre said. “We didn’t know so much about it either.”

The further the stretch, the more unwieldy it seems to find criteria that could coherently group, let alone unite, the “now.” However, Delamarre tapped into the common thread around “ideas of fragmentation, of collecting and sampling materials,” (which determined the other part of the exhibition title: “Metamorphosis”). Delamarre noted that “there is always this idea of recomposing.” It’s applied heterogeneously to recycled materials, non-conforming identity, and deconstructed historical narratives.

Among the roster, 11 artists chose to produce new works for the exhibition: “Some of their work requires a site-specific answer,” Delamarre said. Three artists — Charlie Billingham (British), Alexandros Vasmoulakis (Greek), and Kasper Bosmans (Belgian) — were commissioned to make murals, placed adjacently yet diversely referencing early 19th-century dress, street art and heraldic symbols. An outdoor installation surrounding a cedar tree by Russian artist Evgeny Antufiev welcomes visitors at the museum entrance, while





Kasper Bosmans, "Legend: Skin (St Rumbold + Vitiligo)," 2016, gouache and silver point on poplar panel, 21 x 28 cm.

Miryam Haddad, "La Chute," 2018, oil on canvas, 250 x 200 cm.



an installation behind the museum is courtesy of the Georgian artist Nika Kutateladze.

Kutateladze's work, shown for the first time outside his native country, was being moved into the museum from a long-haul truck as the interview with Delamarre was taking place several floors above. For his installation, Kutateladze (who trained as an architect) excised parts of an abandoned water mill located outside Tbilisi and rebuilt it within a typical '60s-era edifice in the Georgian capital, cutting into the facade of the latter to insert the former. The result is that, upon entering the building, the structures play on urban/

rural locales like an architectural turducken. Delamarre admired the piece as both a "poetic gesture" and a "strong physical experience." It's a ways of "merging memories," he said, "and, by this, telling something of the transformation of a country."

While Kutateladze's work toys with the evolution of a nation, Marion Verboom's work toys with vast centuries of civilizations. The French sculptor uses a rogue archeologist approach in her revision of man-made forms. The modular columns she fashions in resin and plaster are inspired by ornamental architecture from different peoples and

periods, encompassing everything from Mayan temples to Gothic cathedrals, brought together in a way that willfully ignores timelines. “It’s a kind of new language, a new history of forms that gets rid of linearity,” Delamarre said, which thus “opens up the lines of these narratives.” Her hybrid columns are accompanied by an in-situ concrete fresco embellished with color pigments, on which hangs a work by Tenant of Culture, a London-based Dutch artist and recent RCA graduate who reinterprets second-hand and found clothes; here, her work is fabricated from paint-streaked pants.

If Verboom’s sculptures break from context, the Polish sculptor Piotr Lakomy conversely infiltrates a room, using mainly industrial materials. His pieces highlight what Delamarre deems “the graft of a parasite,” using a “colonizing” approach by which his pieces literally clasp at the architecture. Lakomy’s work provides a fitting symbol of the complexities of trying to adapt to a setting,

school La FEMIS — with video game visuals in his film “Martin Pleure,” which focuses on the eponymous character’s desperate search for his community within a barren cityscape. The Czech artist Klara Hosnedlova plays with carefully-considered materials to create a boudoir-like mise-en-scène, engaging with the dicta of architect Adolf Loos (a native of her region), known for criticizing the use of lavish ornamentation. The Italian-born designer duo Studio Formafantasma, based in Amsterdam, approach transformation by way of a global issue: sustainability and e-waste. Here, the presented pieces recycle outdated technological materials and repurpose them as office furniture, like a desk built from keyboards and circuits. For the Triennale in Milan, they describe how their work functions

and of the limitations, if not outright clashes, that arise from attempted integration.

Painter Miryam Haddad’s personal trajectory is perhaps as revealing as her work in terms of the intricacies of identity. Haddad is designated French because she is based in Paris, but the Syrian-born artist studied at art school in Damascus before coming to the Beaux Arts in 2012. Delamarre described her vivid palette as “very exaggerated, very baroque,” but noted something darker belies her work. The titles of her canvases speak ominously of vengeance, attacks, and death — or otherwise seem pointedly ironic, christened “Hahaha” and “Joyeux Anniversaire.” The brushstrokes are blurry in their articulation, so that the depictions feel oddly uncertain.

The approach to a medium itself sometimes expresses the fragmentation or recomposition, yielding transformative powers. Gamer Jonathan Vinel merges the language of cinema — he studied at the prestigious French film

as an “analysis on the meaning of production and how design could be an important agent in developing a more responsible use of resources.”

Given the deconstructive nature of the exhibition, coming away with a more intelligible picture of Europe — rather than a more uncertain one — seems improbable. Delamarre sees this absence of closure as an asset. “Everything is not written at the fore,” Delamarre said of the way this creative class collapses boundaries and timelines. “It’s organically part of their work process.” Despite the ambitiousness of the exhibition, he feels the thematic breadth is ultimately best digested at a personal scale. “I’m glad visitors will be confronted by these issues,” he stated, “in the way the artists confront them.”^{MP}



CULTURE EXPOS

Nouvelle Europe

A l'heure où l'Europe politique prend l'eau, la fondation Cartier, à Paris, signe une lumineuse exposition qui explore la création émergente sur le continent. Voyage en terre inconnue.

PAR MICHEL VERLINDEN

D'abord, la genèse du projet. Thomas Delamarre, commissaire de *Jeunes artistes en Europe*. Les *métamorphoses* explique : « Le but de la proposition était d'explorer, après que la fondation se fut penchée sur des continents plus lointains, comme l'Afrique ou l'Amérique du Sud, un territoire de l'imaginaire proche, une scène artistique non révélée qui s'étend à nos pieds... et que, pour cette raison, nous ne voyons pas toujours distinctement. » Thomas Delamarre, en compagnie de son assistant Sidney Gérard, s'est rendu aux quatre coins du Vieux Continent à la découverte d'une génération émergente de plasticiens sur leurs lieux de production. Un manifeste politique au moment où se profilent les élections européennes du 26 mai prochain ? Oui et non. Certes, l'idée d'une communauté sous-tend le propos mais pas dans le sens d'une propagande restreinte. « Stricto sensu, nous avons franchi les frontières politiques de l'Union européenne, précise Thomas Delamarre. Ce qui nous intéressait, c'était davantage de mettre au jour une forge d'images partagée par de jeunes artistes nés entre 1980 et 1994 et ayant grandi dans un continent

profondément redéfini par la chute du mur de Berlin. Cette vision nous a mené en Russie, au Danemark ou au Portugal mais également par-delà la mer Noire, jusqu'en Géorgie. Nous nous sommes rendu compte que le choix de l'itinérance n'avait rien de gratuit, il était le juste écho du nomadisme traversant cette nouvelle scène artistique



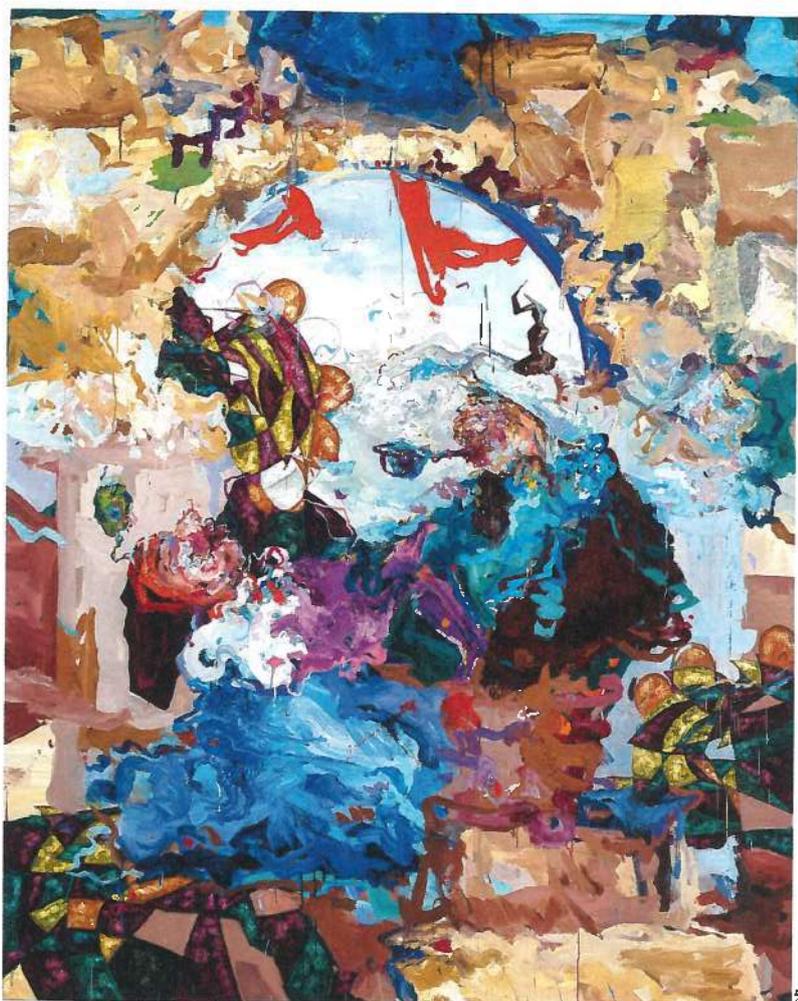
Legend : Sint-Rombout + vitiligo, Kasper Bosmans, 2016.

qui circule librement au fil des les pays. De plus, si l'on prend en compte les origines des intéressés, la carte du territoire que nous révélons s'étend jusqu'en Syrie par le biais des toiles de Miryam Haddad. » Le tout pour une leçon qui se médite : lorsqu'un artiste « adopte » un pays, il en réactive toute l'imagerie à l'aune de sa culture.

Le fruit de cet ambitieux travail de recherche a été condensé dans une sélection « resserrée » de 21 artistes issus de 16 pays différents s'exprimant à travers la peinture, la sculpture, la mode, le design ou le film (entendu dans son acception la plus large). Cette « crème de la crème », pour laquelle il s'agit en majorité de la première exposition dans une institution internationale, a été extraite d'un corpus de 200 créateurs, lui-même choisi parmi 1000 signatures repérées en amont. Faut-il comprendre l'événement comme le portrait en filigrane d'une génération d'artistes ? Difficile à dire. Ce qui est certain en tout cas, c'est que *Jeunes artistes en Europe* permet de

mettre le doigt sur les rouages essentiels qui composent la mécanique créative actuelle, celle qui dessine le « visage à venir d'un continent entier ». Ces axes, le curateur les pointe : « Le sous-titre de « métamorphoses » en dit long sur ce qui se passe aujourd'hui. J'ai été frappé de constater l'omniprésence d'un intérêt pour le legs du passé. Les jeunes artistes font une relecture des récits historiques et, parallèlement, s'emparent de savoir-faire traditionnels comme le moulage, la céramique ou la broderie. Cette matière première, à travers des pratiques comme le recyclage ou le collage, est recomposée de manière à s'incarner dans une forme radicalement contemporaine. Les œuvres qui en résultent, lyriques, épurées ou sauvages, attestent d'une très forte volonté d'hybridation des identités, des cultures et des modes d'expression. C'est en ce sens que le mot « métamorphose »

COURTESY THE ARTIST AND MARC FOXA GALLERY, LOS ANGELES



La Chute, Miryam Haddad, 2018.

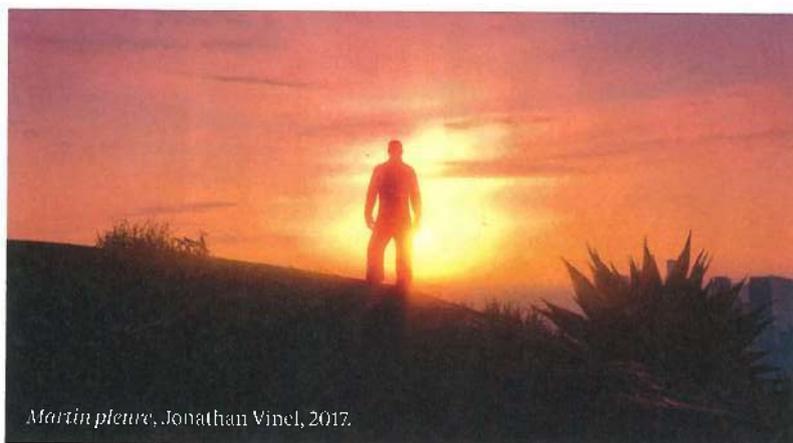
doit être compris. » A cela, il faut ajouter un constat tout sauf anodin : à l'heure de la technologie omniprésente, l'exposition de la fondation Cartier témoigne à travers de nombreuses pièces de la prépondérance du travail manuel. A moins qu'il ne s'agisse d'un critère inconscient qui aurait façonné la sélection du commissaire, manière de coller aux valeurs d'une marque joaillière qui n'a de cesse de promouvoir l'intelligence de la main.

Les contes de Bosmans

Si des lignes de force traversent l'accrochage, il faut aussi constater la passionnante diversité des expressions. Aucun doute, le visiteur ne risque pas d'être déçu un seul instant tant variété – et qualité – sont de mise. Bonne nouvelle pour la Belgique, notre pays est dignement représenté au sein de la scénographie signée

par le Français Benjamin Graindorge. Au rez-de-chaussée, on tombe nez à nez avec un imposant panneau peint alignant cinq triptyques de Kasper Bosmans (1990, Lommel). Habituellement, la peinture

n'occupe pas le cœur de la pratique de l'intéressé qui consiste davantage en des installations tridimensionnelles. Pourtant, depuis 2013, le Flamand déploie des *Legend Paintings*, des « peintures de légendes », fascinantes. « Au départ, il s'agissait de cartels que je réalisais pour guider les visiteurs à travers mon travail, commente Kasper Bosmans. Avec le temps, ces œuvres ont acquis une autonomie. » Dans le cadre du bâtiment conçu par Jean Nouvel, l'artiste limbourgeois aligne ses tableaux sur bois dont les contours évoquent tant la tradition héraldique des maîtres d'autrefois que le rebus visuel contemporain. Si le regardeur se laisse charmer par ces compositions accrocheuses sans forcément les comprendre, chaque pan raconte une histoire précise sur laquelle Kasper Bosmans a travaillé d'arrache-pied. Les différents agencements, dont la thématique tourne ici autour de la « peau », cachent des recherches approfondies que le plasticien mène par le biais d'Internet ou d'ouvrages chinés aux puces. C'est entre autres l'histoire fascinante de l'Appaloosa qui est contée. Méprisés en raison de leur robe tachetée, jugée indigne et impure par les Espagnols et les Arabes, ces chevaux ont été envoyés vers le Nouveau-Monde par les colons qui souhaitaient s'en séparer.



Martin pleure, Jonathan Vinel, 2017.



SCÈNE

Avignon s'affiche

Pour sa 73^e édition, le Festival d'Avignon a commandé son affiche à une toute jeune artiste, l'un des peintres les plus talentueux de sa génération. Née à Damas en 1991, installée à Paris et tout juste sortie de l'École nationale supérieure des beaux-arts, Miryam Haddad s'inspire de l'histoire de l'art comme du monde contemporain. Son travail est actuellement visible à la Fondation Cartier dans l'exposition « Jeunes artistes en Europe », et le sera cet été à la Collection Lambert, à quelques pas du Palais des Papes, sous le titre « Le sommeil n'est pas un lieu sûr ». A.P.

Arts



Not drowning but waving

Young European artists | A Paris show of groundbreaking work from across the continent tells stories of brutal division but exudes a sense of optimism. By Rachel Spence

With a cast of sinking people, abandoned rowing boats, derelict houses, makeshift furniture, human figures salvaged from scraps of clothing and abstract sculptures assembled from empty life-jackets, a new show of young European artists in Paris appears to pile up reasons not to be cheerful for the future of the continent.

In truth, glimmers of light are threaded through the gloom. *Metamorphosis: Art in Europe Now* at the Fondation Cartier centre for contemporary art in Paris brings together 21 artists

from 16 European nations, including countries beyond the Union, born between 1980 and 1984. This is a generation stamped by the tumultuous changes wrought by the collapse of the Berlin Wall, the war in the former Yugoslavia and the waves of migration that have transformed the continent's social landscape.

The first note of joy is sounded by the building itself. Designed by Jean Nouvel in 1994, it has a glass-and-steel frame that is an airy foil to the tree-dotted garden that surrounds it and the luxuriant wall of plants designed by French botanist Patrick Blanc. The ferny flourish of

From left: Klára Hosnedlová; Charlie Billingham; Miryam Haddad; Raphaëla Vogel
Edward Cowell

the latter rescues from morbidly the soundtrack that greets visitors before they enter the building. Devised by Magnus Andersen, who was born in Denmark but lives in Brussels, the song is part of his series "Regional Education". Chanted by children in different languages, it is a collage of extracts from European treaties, free trade agreements and national anthems. The marriage of their reedy voices and the repetitious rhythm conveys that this is a bittersweet welcome from a vulnerable, fractured people.

So it proves. In the two ground-floor galleries, a group of large-scale works have been made, we are told, "in close relation with the building around them". Certainly the glass walls, which give an unfettered view of the garden beyond, create a porous realm that is a soothing alternative to the stories of brutal division narrated by the art within. Nevertheless, in the way it has

been curated the overall installation feels a little cramped. Such serious-minded and physically imposing works require room to breathe.

The most affecting works leaven the sadness with visual allure. Born and based in Stockholm but with Chinese heritage, Lap-See Lam and her cousin, the director Wingyee Wu, have used a 3D scanner to record the interior of several Chinese restaurants in Stockholm, then employed animation techniques to transfigure these doomed eateries — most have been marked for closure — into radiant, tattered palimpsests that dissolve into each other like dream sequences. Accompanied by female voices that whisper of familial disconnections, "Mother's Tongue" is a triumphant example of an artist channelling high-tech methods to reilluminate the commonplace theme of diaspora.

By contrast, British artist Charlie Billingham reaches back to the past. On



show in the other upper gallery, his unusual installation yokes Regency-style iconography into a domestic setting. Complete with folding screen, urns and a mural covered with small paintings of corpulent, dissolute aristocrats, Billingham's vision draws on 18th-century caricaturists such as James Gillray to gesture at a world where, then as now, those in power are out of touch with ordinary people.

Particularly intriguing is Billingham's decision to create such a homely ambience. This decision puts him among a growing number of younger artists, inspired perhaps by the older British artist-cum-designer Marc Camille Chaimowicz, who create quirky environments for their works.

Downstairs, a spectacular example of this approach is by Czech-born, Berlin-based Klára Hosnedlová. Her surreal boudoir, "Hair From No Man's Land" (2019) encompasses velvety, two-tone

Alexandros Vasmoulakis
Edouard Courbet

sofas and stools with faux-hair fringes, small portraits in kooky ceramic frames and a rail of silky, feather-light costumes in delectable ice-cream shades on loan from Prague's National Theatre.

In part, such artist-made interiors serve to question the effectiveness of displaying individual works of art in galleries and museums. Nowhere is this generation's lack of faith in orthodox institutions clearer than in "A Brief History of Princess X" (2016), a film from US-born, Lisbon-based Gabriel Abrantes, which recounts the story of Constantin Brancusi's eponymous bronze sculpture which saw the Romanian transfigure Princess Marie Bonaparte as a male phallus. Laced with Bonaparte's graphic observations on female sexuality — she was a pioneer of psychoanalysis — and narrated in Abrantes' laconic tones, the film's chill glitter forecasts Abrantes' final sceptical observation that the sculpture has ended up "impotent, as so much art is,

We must be grateful to those, like Haddad, who maintain their belief in art's capacity to give us hope

very misunderstood, alone in a museum, an object of ridicule".

The paintings of Miryam Haddad, however, would be taken seriously in any setting. Born in Damascus in 1991, Haddad had always planned to study at the École des Beaux-Arts in Paris, but the war in Syria obliged her to leave her country earlier than she had planned in 2012. That trauma, surely, intensifies the drama of canvases that are built up into incandescent ecstasies of pigment lent jewel-bright hardness by fragments of stained glass and ceramic. Her large painting of a lake, tortured though it is by drowning bodies, retains a defiant beauty that suggests that humanity, even at its most devastated, will find a way to rise from the depths.

At a time when we are hard pressed to find our inner lifebuoy we must be grateful to those, like Haddad, who maintain their belief in art's capacity to give us hope. That such talented practitioners are making their homes within Europe's borders is grounds for optimism, however rocky the road ahead.

To June 16, fondationcartier.com

At the Fondation Cartier, a generation of artists shaped by European crises comes of age

A Paris show of groundbreaking work from across the continent tells stories of brutal division but exudes a sense of optimism



'Metamorphosis: Art in Europe Now' © Thibaut Voisin

Rachel Spence APRIL 12, 2019



With a cast of sinking people, abandoned rowing boats, derelict houses, makeshift furniture, human figures salvaged from scraps of clothing and abstract sculptures assembled from empty life-jackets, a new show of young European artists in Paris appears to pile up reasons not to be cheerful for the future of the continent.

In truth, glimmers of light are threaded through the gloom. *Metamorphosis: Art in Europe Now* at the Fondation Cartier centre for contemporary art in Paris brings together 21 artists from 16 European nations, including countries beyond the Union, born between 1980 and 1984. This is a generation stamped by the tumultuous changes wrought by the collapse of the Berlin Wall, the war in the former Yugoslavia and the waves of migration that have transformed the continent's social landscape.

In part, such artist-made interiors serve to question the effectiveness of displaying individual works of art in galleries and museums. Nowhere is this generation's lack of faith in orthodox institutions clearer than in "A Brief History of Princess X" (2016), a film from US-born, Lisbon-based Gabriel Abrantes, which recounts the story of Constantin Brancusi's eponymous bronze sculpture which saw the Romanian transfigure Princess Marie Bonaparte as a male phallus. Laced with Bonaparte's graphic observations on female sexuality — she was a pioneer of psychoanalysis — and narrated in Abrantes' laconic tones, the film's chill glitter forecasts Abrantes' final sceptical observation that the sculpture has ended up "impotent, as so much art is, very misunderstood, alone in a museum, an object of ridicule".

The paintings of Miryam Haddad, however, would be taken seriously in any setting. Born in Damascus in 1991, Haddad had always planned to study at the *École des Beaux-Arts* in Paris, but the war in Syria obliged her to leave her country earlier than she had planned in 2012. That trauma, surely, intensifies the drama of canvases that are built up into incandescent ecstasies of pigment lent jewel-bright hardness by fragments of stained glass and ceramic. Her large painting of a lake, tortured though it is by drowning bodies, retains a defiant beauty that suggests that humanity, even at its most devastated, will find a way to rise from the depths.



Miryam Haddad © Edouard Caupell

JEUNES ARTISTES EN EUROPE. LES MÉTAMORPHOSES — FONDATION CARTIER

Point de vue April 11, 2019 — By Guillaume Benoit

Présentée du 04 avril au 16 juin, l'exposition Jeunes artistes en Europe. Les Métamorphoses fait résonner les voix d'une vingtaine d'artistes de seize pays aux pratiques singulières à la fondation Cartier.

Aventureuse et généreuse avec ces jeunes artistes qui se voient confiés un large espace au sein de la fondation, *Les Métamorphoses* présente les œuvres d'artistes découverts à travers un tour du monde de la création qui s'épand ici à la manière d'une cartographie des humeurs, dans une tonalité d'ensemble harmonieuse et bien pensée malgré la diversité qualitative des démarches.

Au sein du parcours, le monumental a toute sa place et nombre des créateurs invités s'approprient les espaces impressionnants de la fondation pour y inscrire des dispositifs qui en aveuglent les lignes ou, au contraire, s'y cachent. Quitte à la déborder avec notamment un jeu de miroir sur l'extérieur de la fondation pour les œuvres de Piotr Lakomy et Nika Kutateladze qui brisent d'emblée les lignes et, bien que peu nombreuses, offrent un biais passionnant à l'utilisation toujours aussi délicate de l'espace d'exposition du rez-de-chaussée. Mais, ancrées dans la vie, dans le réel et se jouant de lui, les propositions passent pour la plupart l'épreuve de la scénographie ouverte sur l'extérieur et s'emparent précisément de cette confusion pour éloigner toute forme de prétention, de « hors-sol » que leur posture pourrait impliquer. Si l'on a l'habitude de voir dans les travaux des générations les plus jeunes une tendance à la dramatisation de leur quotidien avec force postures et érections au rang de récits leurs fantaisies (traits qui ne leur sont pas bien évidemment exclusifs), l'exposition de la fondation Cartier déjoue radicalement ce piège avec une présentation en toute simplicité qui laisse respirer des œuvres qui n'ont pas peur de la contagion, de la fusion avec leurs congénères, voire d'un entremêlement communautaire qui n'est pas sans nous apprendre beaucoup sur des pratiques plus collectives et des stratégies de monstration habituées à la coopération.

Les Métamorphoses déploie ainsi d'emblée des formes assez bigarrées qui jouent beaucoup de la récupération mais sans idée de reprises, bien plus sur la transformation, la tension vers un monde dont on s'empare pour construire un fantasme ou en souligner la possible monstruosité (Tenant of Culture, Kris Lemsalu, Nika Kutateladze et Kostas Lambridis). Il y a donc bien du commun dans cette génération qui s'affranchit des idées de forme pour filer vers une représentation d'éléments familiers, partageables mais projetés dans une zone d'invention qui en amplifie les traits, accidente les stigmates pour opérer, par l'union de l'imagination, de l'affect et de l'intention, une réinvention. Une forme de « fantastique » dont le lustre, la propension à s'évader deviennent ici autant de points d'accroche pour percevoir à nouveaux frais le réel. Si elles ne partagent pas toutes la même pertinence ou pouvoir de conviction, les pièces installent néanmoins ce souffle d'une génération nourrie d'une invention consubstantielle à l'idée du « faire » et paraît, dans sa fragilité même et son aspect parfois aléatoire, une énergie en mouvement, elle-même sujet à transformation, on l'imagine, à venir. Un clin d'œil malin à l'histoire récente de la fondation Cartier qui s'attache, depuis plus de trente ans, à opérer un véritable suivi des artistes qu'elle expose, rendant compte de cheminements qu'elle accompagne et pousse à évoluer.



Miryam Haddad, *La Chute*, 2018 *Courtesy of the artist and Art : Concept, Paris. © Miryam Haddad. Photo © Claire Dorn.*

Une énergie de l'urgence qui apparaît et dépasse, pour certains, la forme, installant un climat énergétique et audacieux qui ne limite pourtant pas les différentes pratiques exposées. D'autres parviennent en effet à articuler cette force en y adjoignant une méticulosité et un cadre conceptuel ou formel passionnants qui élargissent la perspective de ces « mutations ». Certaines démarches tranchent ainsi par leur immédiate force, en premier lieu desquels la peinture de Miryam Haddad qui, dans la liquidation concrète de ses sujets, offre une véritable perspective sur un art à venir. Pétrie de références, baroque, explosive et jouissante, sa peinture réinvente le classicisme en le fondant dans une folie où la rigueur des lignes de fuite orchestrent une déconstruction symphonique d'un univers oscillant entre épuisement et transformation. Le monstrueux, le futile et le délire se heurtent alors au sublime pour révéler, au fil du regard, des trames narratives à la force insoupçonnée. Malgré sa présentation assez sobre, son travail se sort du piège de la bidimensionnalité pour envahir l'espace avec sa force propre.

Les Métamorphoses, une exposition qui prône la vitalité de l'art en Europe

Par Sophie de Santis | Mis à jour le 22/04/2019 à 21:19 / Publié le 22/04/2019 à 06:00



À travers 21 artistes de 16 pays, on prend le pouls de la scène artistique européenne, au-delà des frontières. Une culture hybride et vernaculaire à découvrir jusqu'au 16 juin à la Fondation Cartier.

Ils sont tous nés entre 1980 et 1994 et ont grandi après la chute du mur de Berlin. Ces 21 artistes ont en commun de vivre et travailler en Europe. Une génération douée pour la mobilité et les échanges culturels. Au-delà des frontières géographiques et politiques, cette sélection de talents donne le pouls de la création d'aujourd'hui. Pour les réunir, les équipes de la [Fondation Cartier](#), menées par Thomas Delamarre, ont parcouru une trentaine de pays, rencontré quelque 200 artistes, d'est en ouest, allant jusqu'aux confins de la Russie. Et du nord au sud de la Scandinavie à la Grèce.

» **LIRE AUSSI - 70 artistes, 12 pays: la Fondation Cartier rend hommage à l'Amérique latine**

«Nous n'avions pas de critères, mais plutôt du flair, explique le commissaire. Le fil rouge était plutôt leur rapport au territoire.» L'exposition, *Les Métamorphoses*, réunit aussi bien un meuble sculpture, *Elemental Cabinet*, fait d'un patchwork de matériaux - de la marqueterie au béton - du Grec Kostas Lambridis (remarqué par la Carpenters Gallery), que la peinture éloquente et chaotique de Miryam Haddad, jeune Syrienne installée à Paris et déjà représentée par Art: Concept. On remarque également les *Achronies*, sculptures totems de la Française Marion Verboom (galerie Jérôme Poggi), qui superpose des fragments de colonnes, empruntées sans chronologie à l'archéologie égyptienne ou inca.



Quant à l'Estonien Kris Lemsalu, il fait le choix de matériaux recyclés pour composer des tapisseries greffées de céramiques ou de vêtements, dans des installations hybrides. Toutes ces métaphores de la transformation de la forme correspondent à l'époque. Celle de la collecte, du recyclage, du collage et de la culture remixée.

Jeunes Artistes en Europe: Les Métamorphoses, Fondation cartier 261, boulevard Raspail (XIV^e).

Tél.: 01 42 18 56 67. **Horaires:** Tous les jours sauf lundi de 11 h à 20 h, et mardi jusqu'à 22 h, **jusqu'au 16 juin.**



EN COUVERTURE | JEUNES ARTISTES EN EUROPE



Miryam Haddad

Née en 1991 à Damas (Syrie).

Une touche onctueuse et fougueuse

Diplômée des Beaux-Arts de Paris, installée dans la capitale depuis six ans, la jeune Syrienne n'a pas froid aux yeux si l'on en juge d'après le format imposant de ses toiles, mais plus encore d'après cette touche à la fois onctueuse et fougueuse sous laquelle prennent forme ses paysages chaotiques. Qui ose encore aventurer ses pinceaux sur ce terrain accidenté où la fantaisie le dispute à l'inquiétude ? La palette vive, pleine d'indigo, d'orangé et de jaune, paraît primesautière, comme une ode à la beauté des éléments. Mais les tremblements du pinceau et le capharnaüm des motifs à peine identifiables et pullulants (frêles embarcations ? colonnes antiques ?) donnent l'impression d'un monde en ruines. Et que chaque tableau a été renversé. Une manière de verser la peinture dans le chaudron de l'histoire contemporaine.

La Chute, 2018



l'enquête

Randa Maddah,
Light Horizon,
2012, vidéo, 7'22.

Courtesy: Maison des arts de Malakoff

Créer en exil : les artistes syriens en France

Depuis 2011, des millions de Syriens ont dû fuir leur pays face à un régime qui assassine son propre peuple. Parmi eux, des artistes, dont certains ont été accueillis en France et continuent à créer. Témoignages.

Par Roxana Azimi et Magali Lesauvage

Miryam Haddad se souvient de sa vie d'avant la guerre comme si c'était hier. C'était avant la contestation des quartiers populaires et le basculement dans l'affrontement armé qui a fait plus de 500 000 morts depuis 2011 et jeté sur la route de l'exil quelque 5,6 millions de Syriens, qui représentent désormais près de 25 % des réfugiés dans le monde. Les bruits d'artillerie, fracas d'explosion et tirs d'obus, l'inflation et la pénurie ont formé leur quotidien. Aujourd'hui, ils souffrent de précarité, de déclassement et d'isolement. Parmi eux des artistes, dont une vingtaine expose jusqu'au 14 avril dans « Où est la maison de mon ami ? » à la Maison des arts de Malakoff. Certains sont accueillis à l'Atelier des artistes en exil, à Paris, association qui offre des espaces de

« L'exil, je ne peux pas en parler, ça m'étouffe. »

Sana Yazigi, graphiste.

travail à quelque 200 réfugiés du monde entier (un quart d'entre eux, autant d'hommes que de femmes, tous domaines artistiques confondus, sont syriens). Après y avoir suivi un programme de formation, trois ont intégré les Beaux-Arts de Paris.

Un choix douloureux

Impossible de connaître le nombre exact de créateurs syriens établis en France. Une chose est sûre en revanche : pour tous, le choix de l'exil a été douloureux. « *Je ne peux pas en parler, ça m'étouffe* », confie la graphiste Sana Yazigi, des sanglots dans la voix. Certains sont exilés de longue date. C'est le cas de la cinéaste Hala Abdallah, 63 ans, militante politique plusieurs fois emprisonnée sous le régime des Assad, père et fils. Cette force tranquille a quitté son pays en 1981 avec son fiancé qui deviendra son mari, l'artiste Youssef Abdelké, né en 1951. Et puis il y a ceux arrivés avec la guerre, à reculons pour la plupart. Miryam Haddad, 28 ans, attendra l'été 2012, quand les bombardements se sont intensifiés, pour migrer à Paris. « *À l'université d'architecture, à côté des Beaux-Arts, un kamikaze s'était fait sauter, la terre tremblait tout le temps* », raconte-t-elle. Pour autant, elle décide de partir avec seulement un bagage léger, juste quelques toiles pour étoffer son dossier de candidature pour les Beaux-Arts de Paris. C'est lorsqu'elle « *n'a plus vu de place pour l'activisme* » que Diala Brisly a, quant à elle, quitté Damas, direction Istanbul en 2013, puis le Liban avant d'arriver en 2016 en France et de partir à Berlin. Disposant d'un espace à l'Atelier des artistes en exil avec trois autres femmes de diverses natio- /...

« Aux Beaux-Arts de Paris, je mettais mon casque, je travaillais et rentrais directement après. Je suis pourtant très bavarde, mais pendant deux ans je n'ai pas eu envie de parler. Je préférais me taire. »

Photo Louis Maxt Hanna.



Miryam Haddad, artiste.

trauma, les réfugiés ont du mal à accepter d'apprendre une langue, ils ne veulent pas être là », remarque Ola Abdallah. Judith Depaule évoque quant à elle le « *désarroi* » des artistes arrivés fin 2015 à l'association, mais aussi « *une grande envie de créer* ». Depuis, « *beaucoup se sont structurés* » et, ajoute-t-elle, « *à la différence d'autres nationalités, les Syriens ont connu un système académique proche de celui de la France, avec des écoles d'art plastique ou dramatique, des grandes institutions. Ils arrivent en ayant déjà une maîtrise technique et pour la plupart ne sont pas devenus artistes avec l'exil* ».

C'est en France que plusieurs d'entre eux ont fait progresser leur pratique. « *En Syrie, les gens vivaient en vase clos, confie Ola Abdallah. La stratégie de Bachar et de son père a été d'appauvrir intellectuellement les artistes. L'enseignement aux Beaux-Arts de Damas était classique, à la russe.* » « *Le modèle vivant était sous plusieurs couches de vêtements, on ne voyait rien, abonde Miryam Haddad. Quand je suis arrivée aux Beaux-Arts de Paris, je me suis demandée si à Damas on ne vivait pas dans un autre temps. On n'avait pas appris de théorie. On ne parlait pas d'art contemporain. Il me manquait beaucoup de bases, d'informations. J'ai dû rattraper beaucoup de choses, je cours encore.* » Formée à la scénographie, peintre, sculptrice et céramiste, Lina Al Jijakli a d'abord été accueillie dans un foyer social, une chambre de 7 m², où il lui était quasiment impossible de peindre... Une obligation de se restreindre à des petits formats, qu'elle a en partie conservés dans sa pratique actuelle, réalisant notamment des théâtres de marionnettes, où évoluent des personnages inspirés des généraux syriens.



Miryam Haddad, **La Chute**, 2018, huile sur toile, 250 x 200 cm.



Lina Al Jijakli dans son atelier partagé à l'Atelier des artistes en exil, Paris.



PARIS

Miryam Haddad

Galerie Art : Concept / 27 janvier - 24 février 2018



Ci-dessus/above:
« Épier ». 2017.
Huile sur toile. 22 x 16 cm
Oil on canvas

Ci-dessous/below:
« À dos de requin ». 2018.
Huile sur toile. 22 x 16 cm.
Oil on canvas

Récemment, on pouvait remarquer les peintures à l'huile de Miryam Haddad (Damas, 1991) dans les salles de la Collection Lambert en Avignon. La galerie Art : Concept consacre aujourd'hui une première exposition personnelle à cette artiste fraîchement diplômée de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris. L'exposition rassemble une dizaine d'œuvres : des peintures sur toiles aux dimensions radicalement différentes. L'artiste a en effet choisi de rythmer l'accrochage au moyen de formats réduits (22 x 27 cm) et de très grands formats (250 x 200 cm). Elle instaure ainsi deux manières,

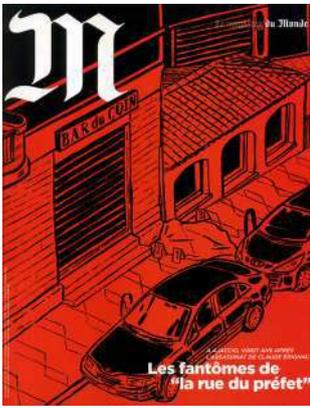


physiquement et visuellement différentes, d'appréhender un univers pictural qui réunit plusieurs époques et plusieurs styles. Inspirée tour à tour par les fêtes galantes de Watteau, les carcasses animales de Soutine, la touche mouvementée et colorée de Van Gogh ou encore la dimension grotesque de James Ensor, Miryam Haddad construit une peinture richement référencée. Les œuvres soulignent la contradiction : l'artiste se situe entre abstraction et figuration, entre joie et horreur, visible et invisible. Les sujets semblent s'extraire de la matière dans des excès convulsifs. Que voyons-nous ? Des scènes de la vie quotidienne baignées dans la couleur et dans la lumière, un homme qui pêche, une fillette perchée sur un dromadaire, des musiciens. Entre ivresse et violence, l'artiste semble interroger le réel et sa capacité à représenter l'humain dans toute sa complexité.

Julie Crenn

The oil paintings of Miryam Haddad (Damascus, 1991) recently went on view at the Collection Lambert museum in Avignon. Currently the Art : Concept gallery is holding the first solo show of this artist freshly graduated from the national fine arts school in Paris. The exhibition includes ten pieces, all oil on canvas but in radically different dimensions. Haddad opted to intersperse small works (22 x 27 centimeters) and very large ones (250 x 200 cm). She thus establishes two physically and visually different ways to apprehend a universe that brings together different eras and styles. Inspired by Watteau's *fêtes galantes*, the animal carcasses of Soutine, Van Gogh's vigorous, colorful brushwork and the grotesque dimension of James Ensor, Haddad's painting is rich in references. Her works highlight a contradiction, the artist's position between abstraction and figuration, joy and horror, the visible and the invisible. Her subjects seem to emerge out of matter amid convulsions of excess. What are we seeing here? Scenes from everyday life bathed in color and light, a man fishing, a little girl sitting on a camel, some musicians. Between intoxication and violence, Haddad seems to be interrogating the real and realism's ability to represent human beings in all their complexity.

Translation, L-S Torgoff



Plein les yeux. Chaos debout. Par Roxana Azimi



Dans les peintures de Miryam Haddad, 26 ans, exposées à la galerie Art: Concept à Paris, rien n'est aussi simple qu'il n'y paraît. Ses compositions explosent de couleur, de joie, de drôlerie ? Sans doute, mais, à bien y regarder, les rires se figent en rictus, le grotesque se fait morbide, la fête vire au cauchemar. Cette ambiguïté trouve en partie sa source dans la biographie de l'artiste syrienne, fraîchement diplômée des Beaux-Arts de Paris. Étudiante en art à Damas, elle quitte son pays en 2012. La guerre civile fait rage depuis un an déjà. Pas de pathos pour autant chez la jeune femme qui ne s'appesantit pas sur son quotidien sous les bombardements. « *Je peignais, je me fichais de la guerre, j'étais coupée de la réalité, j'essayais de continuer mon travail* », dit-elle sobrement. Ce n'est donc pas dans le conflit

qu'il faut chercher ce chaos qui fait vriller ses toiles, ni dans le désarroi de l'exil ou dans un quelconque tourment intérieur. Le désordre vient de ses références picturales, qui pourraient aller de James Ensor à Adrian Ghenie, en passant par Soutine. « *J'aime que les choses soient équivoques, qu'il y ait un déséquilibre qui nous fasse basculer dans un sens comme dans un autre* », explique-t-elle. Pas de place toutefois pour le mièvre, la mélancolie ou le désenchantement. À l'image de *Fête de la mort*, grand triptyque qu'elle expose à la galerie Art: Concept. Une œuvre plus jubilatoire que mortuaire. Signe que l'élan de vie reprend toujours ses droits. 10

« Miryam Haddad, Désordres », galerie Art: Concept, 4, passage Sainte-Avoye, Paris 3^e. Jusqu'au 24 février. www.galerieartconcept.com

Fête de la mort, de la Syrienne
Miryam Haddad,
2018.

Illustrations Satoshi Hashimoto pour M Le magazine du Monde. Courtesy de l'artiste et Art: Concept, Paris/photo Louis Maxi Hanna



ART'NBOX RENCONTRE ART:CONCEPT

Naomi Barki
15 Février 2018

Cette semaine, c'est au tour de la galerie Art : Concept de nous ouvrir ses portes. Cette fois-ci, c'est la responsable de la communication, Julia Mossé, qui nous présente la nouvelle exposition : Désordre, par Miryam Haddad.

Comment surgit Art : Concept ?

La galerie Art : Concept a été créée par Olivier Antoine à Nice en 1992. Après quelques années d'existence, la galerie s'installe dans le XIIIème arrondissement de Paris en 1997. Ce choix est motivé par l'émergence de la communauté artistique de la rue Louise Weiss. En 2010, la galerie s'installe durablement dans le Marais. Après la rue des Arquebusiers, la galerie inaugure son nouvel espace dans le passage Sainte-Avoye en septembre 2015. **La galerie affirme ainsi son ancrage dans ce quartier incontournable pour la création contemporaine**, rassemblant galeries internationales et institutions muséales de référence.

«Mais au fur et à mesure des regards le tableau se dessine et devient plus doux»



Est-ce que la galerie suit une ligne directrice?

La galerie n'obéit pas à une ligne directrice ou à une thématique particulière. **Tous les médiums sont représentés : la peinture, la photographie, la sculpture, le dessin, le film,...** Le programme s'est construit au fil des rencontres et coups de cœur de son fondateur. Et cela n'empêche pas de trouver des correspondances entre les artistes que nous représentons.

Quel est votre rôle en tant que galerie ?

La galerie joue un rôle d'intermédiaire, en particulier auprès des collections privées, mais également des musées, fondations et fonds d'art contemporain.

Au fur et à mesure des expositions et des foires, la galerie constitue et alimente ce réseau de collectionneurs et collectionneuses, privés comme publics. La galerie assure également un espace d'exposition, et une forme d'expertise en matière stratégique, administrative, opérationnelle...



Pouvez-vous nous parler de Miryam Haddad et son exposition « Désordres » qui est exposée actuellement ?

Miryam Haddad est une jeune artiste syrienne diplômée des Beaux Arts de Paris. Elle est installée en France depuis 2012, et a été sélectionnée pour la troisième édition d'Artagon (l'exposition internationale des étudiants.es en écoles d'art). C'est lors de cette rencontre qu'Olivier Antoine a repéré son travail et lui a proposé une première exposition. **Elle travaille principalement la peinture à l'huile, sur toile. C'est un médium qui lui tient particulièrement à cœur, et je crois que cela se voit dans sa peinture.** Il y a une densité de matière, des couleurs... Elle arrive à renouveler cette technique dite classique et traditionnelle, pas toujours valorisée (ou depuis peu) dans le champ de l'art contemporain.





Comment définirait-vous le style de Miryam Haddad ?

C'est une peinture qui s'exprime au travers de violents contrastes, aussi bien dans les écarts d'échelle de ses formats que dans le choix de la palette et des sujets. La touche et les tons transpirent un bonheur, qui n'est pas si clairement vécu par ses personnages. Leurs visages sont déformés, maltraités, brouillés. On a du mal à reconnaître certains de leurs traits. Il y a quelque chose de très sombre, presque violent il me semble.

Ça peut peut-être faire penser à une sorte de fauvisme ?

Personnellement je trouve qu'il y a quelque chose d'un peu baroque, voire rococo. J'ai pensé au motif des fêtes galantes et champêtres, avec tous ces personnages qui se laissent aller à des festivités, des plaisirs un peu frivoles ou légers, et qui sont complètement détachés de toute considération terrestre. Mais fauve, oui... pourquoi pas ?

Que nous racontent ses personnages ?

Miryam Haddad aime mettre en scène des personnages qu'elle tourne en ridicule. Ils sont souvent dans des situations où ils ne devraient pas se trouver, ou plutôt dans lesquelles ils ne devraient pas être vus. Ce sont des situations relativement triviales. Et pour comprendre la scène qui se joue, il faut s'y prendre à plusieurs reprises. Au début on est un peu submergé par la toile, par les traits. Il se passe beaucoup de choses. **Mais au fur et à mesure des regards, le tableau se dessine et devient plus doux.**



Miryam Haddad, À dos de requin, 2018. Peinture, huile sur toile, 22 x 16 cm
Courtesy de l'artiste et Art : Concept, Paris. Photo © Claire Dorn

ART | EXPO

Désordres

27 Jan - 24 Fév 2018



Les peintures de Miryam Haddad : de joyeux désordres où s'exprime la puissance de l'imagination

L'exposition « Désordres » à la galerie Art : Concept dévoile les peintures de Miryam Haddad, jeune artiste d'origine syrienne, des représentations hautes en couleurs où le grotesque exprime autant l'impossibilité du bonheur que la fuite possible dans l'imaginaire.

Les désordres picturaux et humains de Miryam Haddad

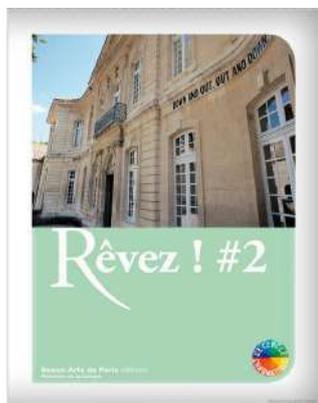
Les peintures de Miryam Haddad empruntent à celles des siècles passés quelques unes de leurs caractéristiques. Leurs très grands formats et leur occasionnelle composition en triptyque évoquent la peinture académique et sacrée comme les panneaux de retables. Leur style foisonnant, vivement coloré et fougueux rappelle quant à lui le baroque tardif et le rococo. Leurs sujets font écho au genre de la fête galante dans lequel, dans un cadre champêtre, de riches aristocrates, de belles dames en robe de bal, des danseurs et des bergers costumés s'ébattent, dans des scènes ou priment le plaisir et le divertissement

Les analogies avec des courants picturaux anciens se heurtent cependant à la facture singulière des compositions de Miryam Haddad qui ne respectent aucune hiérarchie des genres ni les impératifs de proportions ou les règles de perspectives. Les personnages que la peintre met en scène sont caricaturaux. La banalité des activités auxquelles ils se livrent est rendue ridicule et absurde par la grandeur des formats adoptés pour les représenter.

Les peintures de Miryam Haddad : de joyeux désordres où s'exprime la puissance de l'imagination

On assiste à une sorte de parodie du bonheur qui trahit son impossibilité : dans le tableau intitulé *L'intelligence*, un homme pêche dans une fontaine de patio oriental ; dans celui intitulé *Fête de la mort*, un joueur de trompette, aidé d'un coq, tente vainement de ranimer un défunt. Dans un style tourmenté qui rappelle ceux de James Ensor, Chaïm Soutine et Marwan Kassab Bachi, la figure humaine est traitée par de grossiers coups de pinceaux qui la rendent quasi abstraite.

L'optimisme n'est cependant pas absent des peintures de Miryam Haddad : les festivités auxquelles se livrent ses personnages génèrent de joyeux désordres mêlant trivialité et fantastique, naïveté et mélancolie, à travers lesquels se lit la puissance positive de l'imagination. Face à la réalité trop banale, laide ou cruelle que les personnages ne font qu'exacerber en tentant de l'oublier, demeure la possibilité d'une fuite hors du réel.



Miryam Haddad

« Ma recherche artistique porte sur les couleurs, la composition, la texture et la gestualité, mais également sur l'imaginaire qui entoure mes personnages. Le dialogue avec la toile me fait osciller entre deux états. Le premier, explosif, caractérisé par des coups de pinceaux qui attaquent la toile, des couleurs vives qui luttent avec la matière et une rapidité d'exécution pour capturer une pensée. Le second, plus serein, avec des gestes précis et une recherche poussée des compositions et de l'harmonie entre les couleurs. Le contraste entre des textures épaisses et d'autres plus fines ainsi que le mélange de lignes droites, raides et de touches incurvées sont des composantes importantes dans mes travaux.

Quant à mes personnages, ils sont incarnés dans des scènes fantastiques, représentations instinctives d'un monde imaginaire, sans frontières, permettant de se défaire des lois et d'échanger les rôles. Cette imagination me permet d'ouvrir les portes d'un monde fantaisiste et équivoque, de créer mes propres acteurs, de les déguiser, de les masquer puis de les exhiber afin de révéler la vérité ou bien de la dissimuler, d'amener l'amour, la folie et de partir en conquête, d'avoir la foi et l'espoir, de rêver de merveilles et d'enchantement. »

Contre :

- *La Prière*, 2017, huile sur toile, 250 x 200 cm, collection Taguchi Art Collection, Tokyo

Pages suivantes :

- *Jongleur*, 2017, huile sur toile, 22 x 16 cm
- *Salutations*, 2017, huile sur toile, 22 x 16 cm

Photos Claire Dorn

Courtesy de l'artiste et Art-Concept, Paris



De nationalité syrienne, Miryam Haddad vit et travaille à Paris.

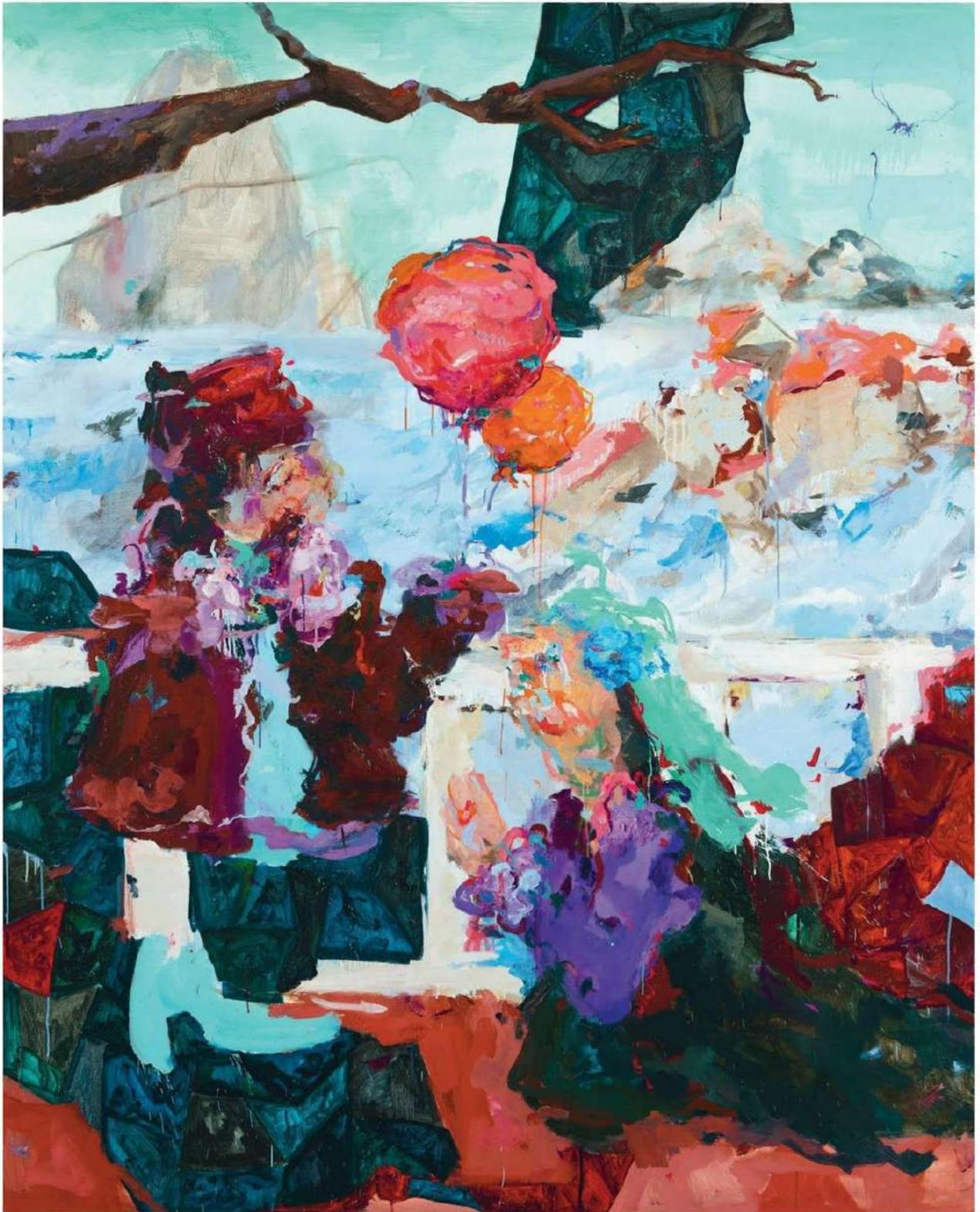
Formation

2017 DNSAP, Beaux-Arts de Paris

Expositions

2017 FIAC, galerie Art : Concept, Paris ; *Artagôn.III*, Les Petites Serres, Paris

2016 *Novembre à Vitry*, galerie Jean Collet, Vitry-sur-Seine ; Salon des Réalités Nouvelles, Parc Floral, Paris



Éléments sous droits d'auteur